Etat des royaumes de Barbarie, Tripoly, Tunis et Alger : contenant l'histoire naturelle & politique de ces païs, la maniere dont les Turcs y traitent les esclaves, etc. Avec La tradition de l'église pour le rachat ou le soulagement des captifs / [Anon].

Contributors

La Faye, Jean Baptiste de.

Publication/Creation

La Haye : M. Uytwerf, 1704.

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/hn6bccy8

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org

~~X. 1. 6~~

~~N~~ - 2 - 19 -

31875/A

~~J. 5. 13~~

~~13 - 8~~

DITTON PARK.

~~X~~ - ~~7~~.

~~X~~ - ~~3~~.

P - 5.

La Faye (P J B de

88134.

ETAT
DES
ROYAUMES
DE BARBARIE,
TRIPOLY, TUNIS
ET ALGER:

CONTENANT

L'Hiſtoire naturelle & Politique de ces Païs, la maniere dont les Turcs y traitent les Eſclaves, comme on les rachete, & diverſes avantures curieuſes.

Avec la Tradition de l'Egliſe, pour le rachat ou le ſoulagement des Captifs.

A LA HAYE,
Chez MEYNDERT UYTWERF, Marchand Libraire dans le Hofſtraet, près la Cour.

M. D. CCIV.

The Most Noble John
Duke of Montague 1709

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

CES Lettres m'étant tombées entre les mains, j'ai crû qu'elles seroient bien reçuës du Public. Elles n'ont pas seulement comme les autres Relations l'agrément de la curiosité ; elles ont encore l'avantage de l'utilité. Le Lecteur curieux y trouvera le plaisir de suivre sans peril l'Auteur dans des climats barbares, &

d'y remarquer avec lui leurs Loix, leurs Coûtumes & leurs Mœurs. Mais le Lecteur Chrétien pourra, pour ſatisfaire à ſa charité, ſe rendre ſans peine témoin de ce que ſouffrent tant de Chrétiens ſous des Puiſſances aſſervies à l'impieté. Je ſuis bien aiſe par cette Impreſſion de contribuer à leur ſoulagement, rendant ceux qui liront cette Relation, ſpectateurs de ce que ces infortunez endurent preſque ſans aucun eſpoir d'obtenir du ſoulagement, parce qu'ils ſont dans l'impuiſſance de faire connoître ce qu'ils ſoufrent. On voit que c'étoit là l'endroit le plus ſenſible de l'Auteur: que c'eſt

où

où il appuye davantage, dans le compte fidelle qu'il rend de ſon Voyage & de ſa Negociation. Il ne laiſſe pas de remarquer en paſſant ce qu'il y a de curieux dans l'Hiſtoire ou Naturelle ou Politique des lieux où il a été, comme on voit principalement dans la Lettre de Tunis. Il auroit été à ſouhaiter qu'il ſe fût étendu de même ſur les Memoires qu'il a pû trouver à Alger & à Tripoly; mais il écrivoit au Reverendiſſime Pere Gregoire de la Forge ſon General, qui ayant fait le voyage d'Alger, en eſt aſſez inſtruit par lui-même. Ceux qui ne liſent que pour le ſeul divertiſſement, ne trouveront peut-

être pas tant d'agrément dans la derniere Lettre : Mais ceux qui liront pour s'édifier, & pour s'inſtruire en ſe recréant, y prendront plus de goût. Ils y trouveront ſous un narré ſimple la Tradition de l'Egliſe, & le vrai eſprit du Chriſtianiſme, dans le ſoulagement des Captifs. Comme j'imprime pour des Chrétiens, auſſi bien que pour des Curieux, j'eſpere qu'elle ne ſera pas moins bien reçûë que les premieres : & j'ai aſſez bonne opinion de mon Lecteur, pour croire qu'il n'en laiſſera pas le ſeul fruit à l'Auteur qui ne l'avoit écrit que pour s'animer davantage à cette charité, par le ſouvenir

des

des ſolides entretiens que la Providence lui avoit ménagez, & pour exciter les mêmes ſentimens dans le cœur de ſes amis, à qui il en a fait part. C'eſt la lecture même de cette derniere Lettre dont pluſieurs avoient déja des Copies, qui m'a donné l'envie d'avoir les autres, & de vous les communiquer. Ceux qui auront la curioſité d'être inſtruits plus à fonds des Mœurs, du Gouvernement & de la Religion des Barbares, qu'il n'étoit point du ſujet de l'Auteur de traiter plus amplement, pourront lire les Auteurs citez à la marge.

Marmol. Davity. Aranda. Dan. Deſcription de l'Univers, par Mallet. L'Afrique, ancienne & nouvelle.

APRO-

APROBATION.

J'Ai lû par ordre de M. le Chancelier, le Manuscrit qui a pour titre : L'Etat Chrétien & Politique des trois Royaumes de Barbarie, Tripoly, Tunis & Alger, *dans lequel, outre quelques remarques curieuses que l'Auteur a faites sur le Gouvernement de ces Royaumes, il a encore rapporté avec soin la Tradition de l'Eglise, dans le soulagement ou le rachat des Esclaves ; & je n'ai rien remarqué dans l'Ouvrage qui en puisse empêcher l'impression. A Paris le 5. Septembre* 1702.

DE LILLE.

ÉTAT CHRÉTIEN ET POLITIQUE DU ROYAUME DE TRIPOLY.

PREMIERE LETTRE.

De Tripoly de Barbarie, ce 2. Juin 1700.

MONSEIGNEUR,

LA Miſſion, dont vous m'avez honoré, m'oblige à vous rendre un compte le plus exact, & le moins ennuïeux qu'il me ſera poſſible, de toutes nos démarches, d'une infinité de choſes & d'évenemens,

dont la lecture pourroit contenter la curioſité d'une perſonne moins inſtruite, que vous ne l'étes, du gouvernement, des mœurs, de la cruauté, de la corruption, & de ce qui ſe voit de plus extraordinaire ou de plus affreux dans ces barbares climats, qui ſont l'image de l'enfer, ou l'enfer même de ce monde pour tous les Chrétiens qui y tombent en captivité. Le recit que j'en ferai, perdra auprès de vous, Monſeigneur, ce merite de ſurpriſe & de nouveauté, qui donne du plaiſir à écouter & à lire ce qui ſe paſſe dans les Païs étrangers. Vous étes un témoin oculaire, auquel rien n'aura échappé de ce qui y merite attention. Vôtre voyage d'Alger en 1690. fut ſignalé par beaucoup de circonſtances, qu'il n'appartient qu'à vous d'écrire; & la negociation de trois cens vingt Eſclaves alors retirez de chez ces Infideles, amenez à Toulon, & auſſi-tôt deſtinez & embarquez pour l'armement des Vaiſſeaux du Roi, dans une conjoncture des plus importantes à l'Etat, vous ont appris, Monſeigneur, comme par avance, ce qu'il y aura de de plus remarquable à vous raconter de nos courſes, de nos fonctions, & de tout ce que nous avons obſervé dans le

ſaint miniſtere de la Redemption, que nous exerçons par vôtre ordre.

Ce fut le vingt-ſixiéme Février de la preſente année 1700. que je partis de Roüen pour me rendre à Paris, & de là à Marſeille, afin d'y diſpoſer toutes choſes pour l'embarquement, & d'y attendre les Reverends Peres Godefroy Miniſtre de Mets, Comelin Miniſtre d'Audrigny, & Liebe Religieux d'Arras, députez pour la même commiſſion. J'avouë qu'il me fut bien doux d'obéïr en cette occaſion, & qu'il ſemble que la grace de ma vocation ſe renouvella toute entiere, éprouvant une ſainte ardeur, qui ne me promettoit pas de ſentir les fatigues du chemin.

J'arrivai à Lyon le 27. Mars: il falloit des raiſons auſſi fortes que celles que j'avois pour y tarder autant que je fis. Les devotions de la Semaine Sainte, la Viſite, que ſuivant les devoirs de ma Charge, je devois faire de toute la Maiſon, & l'avis que je reçus qu'en bref vous deviez vous y tranſporter, & vôtre arrivée enfin, avec celle de mes Confreres députez pour la même Redemption, m'y arrêterent juſques au treize d'Avril. Je ne vous dirai point dans quels ſentimens

nous reçûmes vôtre derniere benediction, & je ne rappellerai point ce moment qui nous fut ſi doux, où nous embraſſant, vous nous donnâtes toutes les marques d'une tendreſſe vrayement paternelle. Il ne me reſtoit plus qu'un ſouhait, qui étoit d'emporter avec moi un peu de ce grand zele dont je vous voyois animé, & de ce bonheur qui vous accompagne dans tout ce que vous entreprenez pour la gloire de Dieu & l'honneur de l'Ordre. Avec ce deſir nous partîmes de Lyon, & deſcendîmes par le Rhône en Avignon, où nous arrivâmes le ſeize. Le lendemain, après avoir celebré la ſainte Meſſe, nous fûmes ſaluër Monſeigneur Gualteri Vice-Legat, qui depuis peu étoit nommé à la Nonciature de France; il nous reçut ſelon ſes manieres honnêtes, ne voulant jamais nous parler que nous ne fuſſions couverts, & nous reconduiſit juſques dans la Salle de ſes Gardes.

Nous nous embarquâmes le même jour ſur le Rhône pour nous rendre à Taraſcon, d'où le lendemain nous fûmes à Arles: Nous y rendîmes nos reſpects à Monſeigneur l'Archevêque; qui, quoique malade, ne laiſſa pas de nous donner audience, & de nous accompagner juſ-

ques

ques au bas de l'eſcalier de ſon Palais. La charité que cet illuſtre Prelat marque pour les pauvres en toute occaſion, l'engageoit à rendre cet honneur en nos perſonnes à un des plus beaux exercices de la miſericorde Chrétienne.

Le vingt-un nous arrivâmes à Marſeille; là nôtre occupation pendant quatre ou cinq jours, fut de rendre nos Lettres, & de viſiter ce qu'il y avoit de perſonnes de conſideration, qui pouvoient contribuer à rendre nôtre voyage plus prompt & plus heureux. Nous preſentâmes à Mr. de Montmort Intendant de la Marine, le Paſſeport du Roi. Il nous fit mille honnêtetez, nous accorda quelque grace que nous lui demandions pour un Turc d'Alger Forçat ſur les Galeres, (deſtinez alors pour le Détroit) que nous avions deſſein d'échanger avec un Marſeillois, qui étoit Eſclave chez le frere de ce Turc. Nous lui avions été preſentez par M. le Commandeur de Montenol Major de la Citadelle de St. Jean, qui nous conduiſit auſſi chez M. le Bailly de Noailles, & chez M. le Chevalier de Levi Capitaine de la Galere où étoit le Turc. M. l'Intendant recommanda à M. le Comman-

deur de Rancé Capitaine du Port de Marſeille, & frere de M. l'Abbé de la Trappe, de nous faire trouver un embarquement; Il ſe chargea fort agréablement de ce ſoin, & engagea M. de Pelicot ſon Lieutenant à y travailler inceſſamment; ce qu'il fit, ſe donnant pour cela beaucoup de mouvemens: Mais comme nous travaillions de nôtre côté, nous noliſâmes une Barque du Capitaine Nicou, appellée la Diligente, par le prix de huit cens cinquante livres par mois.

Nous nous embarquâmes le ſixiéme de Mai; mais le tems ſe trouvant gros, nous ne mîmes point à la voile; nous paſſâmes ſeulement tout le jour dans la Barque proche le Château d'I, où la tourmente & le peu d'uſage que nous avions de la mer nous fit payer le tribut. Le mauvais tems continuant & augmentant même toute la nuit, nous la paſſâmes dans de grandes agitations, quoique la Barque fut amarée par toutes ſes ancres. Le lendemain nôtre Patron voyant le peu d'eſperance de beau tems, & que nous ſouffrions beaucoup, nous fit reporter à Marſeille par un Bâteau de Pêcheur, que nous fûmes chercher derriere les Rochers, où il étoit à l'abri de la tempête. On le fit re-

remorquer par la Chaloupe, pour lui faire prendre le vent, qui nous jetta bien vîte dans le Port.

Nous demeurâmes à Marſeille juſques au Dimanche neuviéme, auquel jour, après avoir celebré la ſainte Meſſe, & nous être de nouveau recommandez à Dieu, dont les deſſeins ſont ordinairement remarquez par les oppoſitions & les contrarietez, qui en rendent les commencemens difficiles, nous retournâmes à la Barque de grand matin, & ſur les huit heures nous mîmes à la voile, quoique le vent ne fut pas favorable; mais nous ne pouvions differer; le deſir d'accomplir une Miſſion, pour laquelle nous ne croyions jamais trop eſſuïer de travaux, nous preſſoit; & nôtre Patron, dont le ſalaire ne couroit que du jour qu'il mettoit à la voile, n'étoit pas fâché de nôtre impatience. Nous fûmes juſques à la hauteur de Planiere, qui eſt un rocher plat à cinq ou ſix lieuës de Marſeille, où nous revirâmes de bord du côté de la Ciouta, à la hauteur de laquelle nous reprîmes le large pour gagner la pleine mer, & éviter les côtes pendant la nuit; parce que la mer étoit fort groſſe; nous en fûmes trés-incommodez pendant trois jours.

Le dixiéme, ayant apperçu quelques gerbes d'eau s'élever assez haut, je m'informai de ce que ce pouvoit être: On me dit que c'étoit un Mulasse, espece de Balaine assez commune dans la Mediterranée. En effet, dans la suite de nôtre route, nous en avons vû plusieurs autres assez près pour en remarquer la figure & la grosseur. Je croi que c'est ce poisson que le R. Pere Lamy a fait dessiner dans son Introduction de la Bible, sous le nom de Balaine. On y voit une espece d'entonnoir sur la tête, par lequel il jette une si prodigieuse quantité d'eau, qu'on l'apperçoit d'assez loin. Nôtre Capitaine nous raconta à ce sujet, qu'un Patron de Barque de Provence, en ayant rencontré un jour un sur sa route, fit tirer dessus; ce monstre s'irrita, & se lança sur la Barque, qu'il accrocha de sa tête, & la fit prendre eau, avec un si évident peril d'être submergée, que l'équipage voyant toutes les mesures humaines inutiles, eut recours à la protection du Ciel, se voüant à Nôtre Dame de la Garde, & qu'aussi-tôt le peril cessa; & qu'on voit encore dans sa Chapelle un Tableau qui represente cet accident, & que ces pauvres gens donnerent par reconnoissance.

Le

Le treize au matin, nous nous trouvâmes en calme à la vûë des Iſles de Saint Pierre proche Sardaigne. On fit remorquer nôtre Barque avec la Chaloupe pour entrer dans la Baye, entre l'Iſle *San-Pedro* & *San-Andioque*. Nous moüillâmes à une lieuë ou deux du Fort de *Scut* ou *Scutary*, petite Fortereſſe qu'on a bâtie ſur la Côte de Sardaigne, pour arrêter les inſultes des Barbares, & y faciliter la pêche du Ton. Nous y vîmes les diſpoſitions de cette pêche, que l'on nomme en langue du païs *Madrague*.

Le quatorze, nous mîmes pied à terre dans l'Iſle de *San-Pedro*, tant pour nous délaſſer de l'extrême fatigue que nous avions euë, que pour y faire du bois & de l'eau. Cette Iſle eſt ſans habitation, depuis que le fameux Pirate Barberouſſe l'a deſolée, ou pour mieux dire, d'un Village en a fait un trés-beau deſert, où le Mirthe, le Romarin, la Sabine, & les autres plantes odoriferantes y ſont ſi èpaiſſes, qu'on a peine à y marcher. Elle abonde en Pins, & le terroir, s'il étoit cultivé, ſeroit des plus fertiles du monde. D'un côteau qui s'éleve au milieu de l'Ile, la Sardaigne & quelques petites Iſles voiſines, font un trés-beau coup d'œil.

Toute la Plage entre cette Ile & Sardaigne eſt comme un vaſte Baſſin, large de neuf à dix mille, où les Vaiſſeaux ſont en aſſurance. Entre ces deux Iſles eſt encore celle de *Porio*, de petite étenduë, où il y a une habitation, deſtinée à la pêche du Ton, qui ſe fait depuis la pointe de l'Iſle *San-Pedro* par cette Iſle de *Porio*, juſques en Sardaigne. Cette pêche eſt fameuſe, & fournit un grand negoce dans ce païs, à peu près comme la moruë dans les Terres neuves; car le Ton ſe ſale, & ſe porte dans les Païs étrangers: auſſi ne ſe fait-elle pas ſans beaucoup de frais: car il faut vingt mille écus pour monter une *Madrague* ou pêche, & ſix mille chaque année pour l'entretenir.

Nous avons vû dans cette mer des Veaux marins aſſez proches de nous. Ils tiennent toute la tête hors de l'eau; elle eſt effectivement plus groſſe que celle de nos bœufs, mais ſans corne. On les prend pour en avoir la peau, dont on fait une eſpece de Bufle: ils ſont comme amphibies, allant quelquefois à terre ſur quatre pattes courtes, & de la figure de la main: quand ils ſont au haut d'une montagne, ils ſe replient comme les heriſſons, & ſe laiſſent rouler juſques au bas: ils ont

la

la peau fort dure. Nous y avons vû auſſi des Loups marins, qui ſont un peu plus gros que ce que l'on appelle Dauphins, & plus noirs, & ſoufflent en ſautant ſur l'eau. Nous y trouvâmes auſſi une Barque à l'ancre; nôtre Capitaine qui la fut reconnoître, nous dit que c'étoit une Barque Françoiſe, commandée par le Capitaine Simon Monginot d'Agde en Languedoc, chargée d'huile pour le compte des Turcs: elle étoit partie de Tripoly l'onziéme Avril pour Alger, mais le gros tems l'avoit obligée de relâcher: nous lui donnâmes des lettres pour M. le Conſul d'Alger, afin de le prevenir ſur nôtre voyage, & le prier de ménager les choſes d'une maniere à nous faire faire une heureuſe redemption. Ce fut par cette voye que j'eus l'honneur de vous écrire. Il nous dit qu'à ſon départ de Tripoly, les Turcs, ſur la nouvelle de la perte de la Capitane de Malthe, arrivée depuis deux mois, avoient mis cinq Vaiſſeaux en mer, depuis ſoixante juſques à trente canons, ce qu'ils n'avoient oſé riſquer juſques alors. Les Turcs qui etoient ſur cette Barque, nous envoyerent des lettres pour Tripoly, que nous reçûmes après qu'elles eurent été trempées dans le vinaigre; car

quand un Vaiſſeau ſort de France, & qu'il en rencontre un autre venant du Levant ou des Côtes de Barbarie, il ne doit pas communiquer avec lui : on ſe parle ſeulement, ſans rien toucher ni recevoir ; & quant aux lettres, on les trempe dans le vinaigre, dans lequel celui qui les reçoit, les prend : Si on communiquoit, & qu'on fût obligé de moüiller en terre Chrétienne, il faudroit faire quarantaine; c'eſt pourquoi on fait faire ſerment au Capitaine en arrivant, en lui demandant, s'il n'a point communiqué avec quelque Vaiſſeau venant des lieux ſuſpects de maladie.

Le quinze au matin, le calme étant trés-grand, nous retournâmes à terre faire encore un peu de bois & d'eau, que nous trouvâmes dans une foſſe proche la mer. Cette eau ne paroît que de pluye, & il y a même apparence que la mer y entre quand elle eſt groſſe. L'après midy nous levâmes l'ancre à la faveur d'un petit vent qui s'élevoit de tems en tems, & ſortîmes de la Baye ; mais au Soleil couchant, il ſe leva un vent fort, & ſi contraire, que nous eûmes bien de la peine à éviter les rochers de la Vache & du Taureau ; & qu'après avoir paſſé toute la nuit en tourmente, le Patron fit revirer

de

de bord, & le matin ſeize, nous nous trouvâmes preſque au même endroit d'où nous étions ſortis. Nous paſſâmes à la droite du Taureau, pour entrer dans le Golfe de Palme, qui eſt entre l'Iſle de Saint *Andioque* & la Sardaigne. Ce Golfe eſt trés-bon pour moüiller en tout tems : il y a un Port à la droite qui touche la pointe de la Sardaigne, où les Galeres ſe retirent avec ſureté. Nous paſſâmes le reſte de la journée à ſoûtenir l'effort du vent, qui ſe calma un peu ſur le ſoir.

Le dix-ſeptiéme au matin, le tems, auſſi bien que le vent, parut fort inconſtant, chargé à l'excès, juſques à nous dérober la vûë des montagnes; ainſi ne voyant pas d'apparence de lever l'ancre, nous mîmes pied à terre à l'Iſle de Saint *Andioque*, qui n'eſt ſeparée de la Sardaigne à la pointe du Nord, que par un Pont que nous voyions, qui étoit environ à une lieuë de nôtre Bord. L'Iſle ne paroit point habitée; cependant y étant deſcendus, nous y vîmes pluſieurs chevaux aſſez beaux, qui fuirent à nôtre approche, comme s'ils n'avoient pas été accoûtumez à voir le monde, ce qui nous auroit confirmé dans la penſée qu'elle au-

roit été deſerte, ſi nous n'y avions remarqué des chemins à Charette. Cette Iſle eſt fertile, auſſi bien que celle de *San-Pedro*, & abondante en pâturage, dont les Sardes joüiſſent apparemment à la faveur du Pont, qui la joint avec leur Iſle. De cette Iſle nous découvrîmes pluſieurs habitations ſur les Côtes de Sardaigne au deſſous des montagnes fort hautes, qui terminent l'Horizon, & qui à meſure qu'elles s'éloignent, font une perſpective aſſez agréable.

Le dix-huitiéme ſur les dix heures de matin, voyant le vent un peu changé, nous mîmes à la voile, & à la ſortie du Golfe, le vent qui étoit un peu fort, ſe changea ſur le ſoir en une violente tempête, dont je ſentis les approches, auſſi bien qu'une partie de l'équipage, par un grand mal de cœur. Vous pouvez croire comme la nuit ſe paſſa. La mer jetta pluſieurs lames ſur nôtre Barque, y caſſa le plabord & l'enfonça dans le flanc; le vent étoit de quartier, & nous avancions juſques à faire quatre cens mille en vingt-quatre heures. Le jour étant venu, nôtre Patron fit monter un Matelot au grand Maſt, pour découvrir le *Squerqui*, qui eſt un écueil dangereux, à la hauteur du *Cap Bon*,

Bon,& qu'on ne découvre que par le mouvement de la mer. Le Matelot n'ayant rien découvert, on crut en être à plus de cinq lieuës à la droite; & le Patron croyant avoir pris toutes les meſures pour nous le faire éviter, fut ſurpris en ſe promenant d'un bord à l'autre, de l'appercevoir droit à nôtre prouë à cent pas de la Barque. Il crut alors que nous étions perdus; cependant, ſans perdre la tramontane, il cria, *Horſe*, au Pilote, & fit faire ſi à propos la manœuvre, qu'il nous le mit à gauche, & nous le fit paſſer à un jet de pierre. Cet écueil a trois pointes à fleur d'eau; il eſt des plus dangereux qui ſoient ſur la mer: Bien en prit au Matelot de n'avoir pas été ſur un Vaiſſeau de guerre, il auroit mal paſſé ſon tems, pour n'avoir pas découvert cet écueil.

Le vent nous portoit naturellement à Malthe, où la curioſité nous excitoit auſſi d'aller: nous avions même des lettres pour l'Ecuyer du Grand Maître, & nôtre Patron ne s'éloignoit pas de prendre cette route, quoi qu'un peu plus longue, pour aller à Tripoly; mais comme le peril que nous venions d'éviter par une protection particuliere du Ciel, avoit fait ſur nous des impreſſions qui duroient encore,

core, & que d'ailleurs nous n'avions point vos ordres, nous ſacrifiâmes nôtre curioſité à l'obéïſſance, & nous crûmes que le meilleur parti étoit d'abreger. On prit donc route droit à Tripoly. A peine fûmes-nous à la vûë de l'Iſle de la Pantalarée, que nous avions à nôtre gauche, que le vent ſe calma, & qu'il ne s'en conſerva qu'autant qu'il falloit pour avancer doucement vers l'Iſle de *Lampadouze*. Cette Iſle eſt fort baſſe, & ne nous parut pas d'une grande étenduë. On dit que le moüillage en eſt trés-bon, & l'on s'y retire dans les mauvais tems: elle eſt même fameuſe par la devotion à la ſainte Vierge, dont elle porte le nom: il n'y va point de Vaiſſeau qu'il n'y laiſſe quelque choſe; de ſorte qu'on y trouve toujours un magazin de petits meubles, de vivres, d'argent, &c. Et les Vaiſſeaux qui en manquent, les y prennent, en laiſſant à peu près l'équivalent. On vient tous les ans de *Trapano* en Sicile, recueillir les aumônes d'argent pour l'embelliſſement de la Chapelle de la Sainte Vierge, ſituée dans la même ville de *Trapano*. Cette Iſle eſt nommée Nôtre-Dame de *Lampadouze*; parce que ceux qui y abordent, ont ſoin d'allumer les lampes & les cierges

qui

qui ſont devant l'image de la Sainte Vierge: C'eſt un lieu ſacré pour les Chrétiens, & même en veneration aux Turcs; les uns & les autres n'oſent rien enlever des aumônes qu'ils y trouvent, s'ils n'en ont abſolument beſoin, & ne laiſſent quelque choſe de même valeur; & croyent qu'autrement le Vaiſſeau ſeroit tellement battu de la tempête, qu'ils ſeroient obligez de revenir à l'Ile, juſques à ce qu'ils euſſent ſatisfait: ce qu'ils confirment par quantité de faits, dont je vous laiſſe le jugement; comme auſſi de ce que nous dit nôtre Patron, que les Turcs pour attribuer à leur faux Prophete la gloire de ces évenemens, y ont fait bâtir une Maiſon joignante la Chapelle de la Sainte Vierge, dans laquelle ils ont mis la Statuë de Mahomet, qu'ils y font leurs aumônes; & ſur ce que nous lui dîmes que ce n'étoit pas la devotion des Turcs d'ériger des Statuës, il perſiſta à nous dire qu'il y étoit entré, & qu'il l'y avoit vûë. Ce lieu eſt inhabité depuis la mort d'un certain Matelot, qui avoit eu la devotion de s'y rendre Hermite; Il y avoit déja paſſé quelques années dans la vie ſolitaire, avec réputation de ſainteté, lorſque les Turcs de Tripoly l'enle-

l'enleverent ; mais les Mouftis & Marabous le firent reporter, & il y a fini ſes jours. Cette Iſle ne manque ni d'eau très-bonne, ni de bois, ni de gibier. Nous la laiſſâmes à la gauche, & vîmes en paſſant qu'elle avoit au Couchant une petite Iſle, ou plûtôt un rocher qu'on appelle Lampion, deſert & inhabité. Comme nous ne voulions point tarder, & qu'à peine nous étions remis de la peur du jour précédent, nous n'y abordâmes pas, afin de tendre droit à Tripoly, dont nous étions encore éloignez de ſoixante lieuës. Nous vîmes en cet endroit pluſieurs Tortuës, nôtre Capitaine en prit deux, les perçant avec un dard par le col, qui eſt le ſeul endroit par où elles puiſſent être bleſſées ; la chair en eſt bonne, le Cuiſinier les ſaigna en la maniere des cochons de lait ; elles jetterent beaucoup de ſang qui eſt très-froid, & qu'on dit être très-utile pour la Medecine : Le Capitaine & les Mariniers nous voulurent perſuader à ce ſujet, que la plûpart des poiſſons de la mer avoient le ſang chaud.

Lorſque nous fûmes un peu remis des fatigues de la mer, à la faveur du beau tems & du calme, nous voulûmes profiter de ce moment favorable pour faire le

Ca-

Catechiſme à l'équipage : nous commençâmes par les Mouſſes, qui ſe trouverent dans une groſſiere ignorance ; ce qui nous engagea à leur faire chaque jour des leçons aſſez haut, pour que le reſte des Matelots en profitât, nous rendant dès ce tems, ou à peine nous commençions à pouvoir parler, aſſidus à faire regulierement les prieres, & à chanter Vêpres & Complies les Fêtes & les Dimanches, ne pouvant ſatisfaire au devoir de la ſainte Meſſe.

Le 20. & le 21. nous fîmes très-peu de chemin, à cauſe du calme.

Le vingt-deux au matin, nous découvrîmes enfin la Côte de Tripoly : nous étions environ à ſeize lieuës au deſſous, mais ſans le ſçavoir. Nous approchâmes à tout hazard de la Côte ſur les dix heures, & continuâmes à la tenir à la portée du canon juſques après midi, que nous revirâmes de bord, pour nous mettre un peu plus au large, à cauſe de la nuit. Nous apperçûmes en cet endroit un troupeau de bœufs gardez par un Arabe, que nous vîmes le quitter & courir à travers un petit bois & coline ; apparemment qu'il alloit avertir, croyant voir quelque Armateur de Malthe qui vouloit faire dé-

cen-

cente, & l'enlever avec ſon troupeau; car en un inſtant nous vîmes une troupe de Cavaliers armez ſur le bord de la mer, qui ne firent que paroître, & qui reprirent auſſi-tôt le chemin de la Montagne, voyant que nous nous éloignions de la Côte. Nôtre Patron qui ne ſçavoit où étoit Tripoly, ſe vit fort embaraſſé; quelques Matelots de l'équipage qui y avoient été ne ſe reconnoiſſoient point: nous n'en jugeâmes que par les Cartes, par des notions des Côtes de Barbarie que nous avions gravées, & par quelqu'autre conjecture: celle de Tripoly étant la plus difficile à découvrir, à cauſe du terrain qui eſt très-bas. Nous étions pour lors à la hauteur du vieux Tripoly, nommé autrefois *Sabrata*, à préſent inhabité pour ſon mauvais air. A meſure que nous avançions le long de la Côte, nous découvrions pluſieurs Tours quarrées, diſtantes l'une de l'autre d'environ deux lieuës, avec quantité de Palmiers. On fit pluſieurs bordées pendant la nuit; & le matin vingt-troiſiéme à Soleil levant, nous apperçumes pour un moment la ville de Tripoly, qu'un gros broüillard nous déroba auſſi-tôt. Comme le vent ceſſa entiérement, on mit la chaloupe en mer pour remorquer nô-

nôtre Barque; & nous arrivâmes enfin ſur les huit heures du matin. En approchant du Port, il vint une Chaloupe à nôtre rencontre pour nous reconnoître & nous en montrer l'entrée qui eſt difficile, à cauſe des rochers qui l'environnent. Nous moüillâmes & ſaluâmes de trois coups de canon. Nôtre Patron ſe mit auſſi-tôt en Chaloupe, pour aller donner avis de nôtre arrivée à M. le Conſul de France, qui vint à la Marine pour nous recevoir; & mettant pied à terre, nous le trouvâmes au milieu de preſque toute la Ville aſſemblée, & que la curioſité avoit attirée ſur le Port: Comme il y avoit fort long-tems qu'on n'y avoit fait de Redemption, parce qu'on avoit toûjours été à Tunis, Alger, ou au Royaume de Maroc, nôtre vûë les ſurprit, chacun devinant à ſa maniere ſur nos perſonnes, & le ſujet de nôtre arrivée; pluſieurs nous prenant pour des Chevaliers de Malthe, ce qui ne les prévenoit pas peu contre nous, à cauſe de la haine irreconciliable qu'ils leur portent.

Pour moi, dans ce tems-là je ne me ſentis pas moins agité de divers ſentimens de joye, de crainte & d'étonnement, penſant qu'enfin j'arrivois en un port de

Bar-

Barbarie, & appercevant dans l'air differents de tant de visages de plusieurs Nations qui se présentoient, un certain air fier & sombre, dans lequel ma prévention me faisoit envisager beaucoup de barbarie. Nous étudyions leur air, & ils étudioient le nôtre. Il n'y eut que le grand nombre d'Esclaves, dont l'empressément à nous venir embrasser les genoux, nous inspira une vive compassion, & les honnêtetez de M. le Consul, qui nous tirerent du silence, afin de répondre par des promesses aux uns, & par des reconnoissances à ce Monsieur, qui nous mena chez lui.

Nous fûmes environ une demie heure à nous y reposer ; & parce que c'étoit un jour de Dimanche, & qu'avec le désir de satisfaire à nôtre devoir, nous souhaitions recommander à Dieu le commencement d'une négociation, que nous n'entreprenions que pour sa gloire, nous fûmes dire la Messe à la Chapelle des Missionnaires, qui sont des Recolets Italiens, que la Congregation *de-Propaganda Fide* a envoyez en cette Ville depuis nôtre derniere Redemption. Le reste de la journée se passa, partie en devotion, partie à se donner, M. le Consul & nous,

les

les témoignages reciproques d'amitié & de bienveillance, qui ſont ordinaires aux François, lorſqu'ils ſe rencontrent dans les païs étrangers. Comme ce Monſieur, qui ſe nomme François de la Lande originaire de Bayonne, a autant d'attachement à ſa Religion qu'à ſon Roi, il ſe ſentit doublement porté à nous rendre tous les ſervices, en voyant les Paſſeports de Sa Majeſté, vos Patentes, & refléchiſſant ſur le ſujet important qui nous amenoit.

Dès le ſoir, il fut ſalüer le Deï, ou Pacha, nommé *Mehemet*, pour lui faire part de nôtre arrivée, & lui fit entendre que nous n'avions touché à Tripoly que par hazard, dans l'incertitude s'il ne s'y trouveroit point quelque François, & qu'y en ayant très-peu, nous n'y ferions pas grand ſéjour. Il nous épargna par cet expoſé, (d'ailleurs conforme à la vérité) beaucoup de cérémonies, de frais & de préſens qu'il auroit falu faire. Le ſoir nous entendîmes tirer le canon pour l'arrivée d'Youſſouf Beï, qui revenoit d'une courſe ſur les Mores, dont il amenoit une grande quantité d'Eſclaves, avec cinq ou ſix mille moutons.

Quoique le Deï ſoit comme le Roi,

&

& qu'il tienne le premier rang ; cependant l'autorité du Beï, comme ayant le commandement de la Milice, & la diſpoſition des finances, l'emporte beaucoup ; en ſorte qu'il ſemble que la ſupréme Puiſſance ſoit entre ſes mains, juſqu'à dépoſer quelquefois le Deï. Ce qui accroît beaucoup l'autorité du Beï de Tripoly, eſt que le Deï lui doit & l'affermiſſement de ſa puiſſance & la vie. Une émotion s'étant excitée parmi le peuple, (ce qui eſt aſſez ordinaire chez les Barbares) & le Deï étant près d'être détrôné & immolé à leur fureur, le Beï, ou par devoir, ou par inclination, ou par interêt, (ayant lieu de craindre un même ſort, comme étant du même païs) avec une petite poignée de monde, ſe conduiſit avec tant de prudence & de valeur, qu'il diſſipa aiſément cette émotion populaire, penetra au travers la foule, prit le Deï tout tremblant de frayeur, le conduiſit & l'enferma dans le Château ; & après l'avoir mis à couvert, revint dans la Ville, & reduiſit ce qui reſtoit de rebelles à leur devoir. S'il eſt aimé du Deï, il n'eſt pas moins craint du peuple ; particuliérement depuis la ſanglante exécution de quatorze Turcs ou Mores, auſquels il

fit

fit ſans aucune information, couper les pieds & les mains, qui furent attachez avec des clous à une des portes de la Ville, parce qu'on lui avoit rapporté, que dans une converſation ils avoient mis les affaires du Gouvernement ſur le tapis, & que partie en riant, & partie en ſerieux, ils ſe mêloient de dépoſer les uns & d'élever les autres aux charges de l'Etat. Ils moururent tous de cette execution, à la reſerve d'un, que nous avons vû. (Cela ſent bien la barbarie.) Il ne manque pas cependant d'humanité & de reconnoiſſance pour le bien qu'on lui fait; ce qu'il montre aſſez à l'égard d'une femme de Marſeille, qui a eu autrefois quelque charité pour lui, lorſqu'il étoit Forçat ſur les Galeres de France. Il n'en parle point, qu'il ne l'appelle ſa Mere: Il lui envoye de tems en tems des preſens, & lui a ſouvent fait offre de la rendre trés-heureuſe, ſi elle vouloit aller à Tripoly. La courſe, dont il revenoit le jour de nôtre arrivée, étoit celle du mois de Mars; parce qu'il en fait regulierement deux l'année dans les deux Equinoxes, afin de forcer les Mores au tribut auquel ils ſont aſſujetis, qu'ils appellent *Caruge*. Il avoit fait celle-ci avec une grande rapidité,

ayant en peu de tems penetré juſques au fond de l'Afrique.

Le lendemain vingt-quatre, n'ayant point voulu marquer nôtre arrivée & nôtre deſſein par les ceremonies ordinaires, qui ſont de faire publier par un Chaoux à ſon de trompe, l'arrivée des aumônes de France pour le rachat des Eſclaves de la Nation, & autres; ce qui auroit fait bien du bruit & des frais dans un lieu où nous pouvions aiſément les éviter: Nous fûmes ſeulement nous montrer dans tous les endroits de la Ville & des environs, ſous pretexte de curioſité; mais dans le deſſein qu'il n'y eut aucun lieu où nôtre arrivée ne fut annoncée, & qu'aucun Eſclave ne la pût ignorer. Ce fut là où nous commençâmes à voir le genie des Turcs & des Barbares, qui n'ont nul ſoin de conſerver les anciens Monumens des Villes qu'ils poſſedent.

Tripoly ne nous parut rien de ce que l'Hiſtoire nous fait juger, qu'elle étoit anciennement; & nous apperçûmes qu'elle avoit auſſi bien changé d'état comme elle avoit changé de nom & de ſituation. Autrement elle étoit connuë des Romains ſous le nom d'*Oéa*; & dans l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, elle étoit aſſez fameu-

fameuſe dans les premiers ſiécles, pour donner le nom à toute une Province, & faire un ſujet de different entre Carthage & Alexandrie, dont les Prelats comptoient l'Evêque de Tripoly ou d'*Oéa*, chacun entre ſes Suffragans. En effet, elle terminoit les limites de la Primatie de Carthage & du Patriarchat d'Alexandrie. Les Coptes comptent encore cette Ville entre les anciens Evêchez de leur communion; mais à preſent elle ſe ſent de la barbarie des peuples qui ont ſuccedé aux Romains & aux Chrétiens, & qui l'occupent depuis dix à onze ſiecles. Car la Ville eſt trés-peu de choſe. Les maiſons en ſont fort baſſes, n'ayant la plûpart que dix-huit ou vingt pieds de haut, ſans fenêtre, ſe terminant en plate forme, ſelon l'uſage du païs. Les Turcs ſont ſi peu curieux de la propreté de la Ville, qu'ils n'ont pas encore reparé les ruïnes du dernier bombardement, que M. d'Eſtrées y fit en 1685. en ſorte que la plûpart ſortent de leurs maiſons demi ruïnées, comme des Renards de leurs tannieres; n'ayant pas eu l'eſprit d'ôter les tas de ruïnes, qui bouchent les ruës en pluſieurs endroits, & les obligent à prendre des détours ſortant de leurs trous. Comme il y a trés-

peu de fenêtres, les appartemens ne tirent du jour que par les portes. On voit cependant encore un Palais abandonné, & preſque démoli, qu'on dit avoir ſervi de demeure aux Chevaliers de Malthe, dans le tems qu'ils la poſſedoient. Il paroît par les reſtes, qu'il étoit tout incruſté de petits pavez de fayence; qu'il étoit de trois étages; & que contre l'ordinaire, il avoit des fenêtres. Dans la plûpart des maiſons on a creuſé des citernes; parce que l'eau douce y eſt trés-rare, & que les puits y ſont ſalez: On ne laiſſe pas d'en abreuver les Chevaux pour ménager l'eau douce. L'unique ſource qui entre dans cette Ville eſt une eau trés-chaude, que les Barbares boivent, après qu'elle a refroidi pendant douze heures.

On voit auſſi dans cette Ville, du côté de la Porte de la Marine, un Antique, qui me paroît aſſez conſiderable: C'eſt un Arc de Triomphe à quatre faces, d'une grande arcade de chaque côté, dont les deux grandes faces ſont accompagnées chacune de deux petites portes quarrées. A l'Orient, la face eſt ornée au deſſus des deux petites portes, de deux Medailles, où ſont repreſentez en relief deux Empereurs,

reurs, enrichies de quelques figures de Cupidons assez informes. A cette face & à celle de l'Occident, nous avons remarqué des figures de Louves en bas relief, que, comme vous sçavez, les Romains étoient assez curieux de mettre dans tous leurs Ouvrages, pour la veneration qu'ils portoient à leurs Fondateurs Remus & Romulus, qu'ils tenoient avoir été allaitez par une Louve. On voit au défaut de la corniche du côté du Couchant, ces mots en caracteres Romains: VIRO ARMINIACO SILVIRIO FLAMEN PERPETUUS MARMORI SOLIDO FECIT. Et sur le retour de la même corniche du côté du Midy, tout est éfacé, excepté ces mots qui en font la fin, & qu'on peut encore assez lire, IMPERPETUUS FECIT. Les bases des pilastres sont accompagnez de bas reliefs, où sont representez des hommes habillez à la Romaine. Au dessus sont des trophées d'armes, avec des figures de Colombes, dont il y en a quelques-unes percées d'une fléche au travers du corps. Je n'ai pû voir les quatre faces exactement, à cause des maisons des Mores qui sont au pied. Cet Antique est de grosses pierres de marbre blanc, posées à sec avec si peu de

liaiſon, qu'il ſemble que ce ſoit un ouvrage tranſporté depuis peu. Par les chapiteaux qui couronnent les pilaſtres, dont on voit encore quelques morceaux, on connoît que l'ordre étoit Corinthien. Au reſte, les proportions y ſont peu exactes, les arcades étant beaucoup plus larges que hautes, les pilaſtres trop courts, & les bas reliefs ſortans comme de terre à moitié; ce qui fait croire, ou qu'il auroit enfoncé, ou qu'on auroit hauſſé la terre autour. L'architecture du reſte en eſt aſſez delicate. Nous ne pûmes voir le dedans, que l'on nous aſſura être beaucoup plus curieux que les dehors; parce que le General de la Mer qui en avoit fait un Magazin, avoit emporté les clefs. Les mores nous dirent que perſonne n'avoit oſé habiter dans l'interieur de cet édifice, à cauſe des demons, qu'on pretend en avoir pris poſſeſſion, & que la nuit on y entend des bruits effroyables: Par où vous voyez qu'en Affrique on fait à peu prés les mêmes contes qu'en France pour les lieux inhabitez. Je priai un des Peres Miſſionnaires qui nous accompagnoit, & qui ſçavoit quelque peu du deſſein, de m'en tracer un crayon ſur le papier, ce qu'il fit.

De là on arrive au Port, qui eſt aſſez

beau & assez commode : Il est en forme de croissant, occupant toute la face de la Ville. L'ouverture est entre le Nord & le Levant. Du côté du Ponant, est un rideau de rochers, joints par des Tours & par des jettées, qui font une espece de Môle, sur lequel il y a du canon; entr'autres il y en a deux grosses pieces; sur l'une qui est aux Armes de l'Empire, on lit ces mots : *Maximilianus Dei gratia electus Romanorum Imperator, semper Augustus, Germaniæ, Hungariæ & Burgundiæ Dux*, 1519. L'autre est de fabrique Turque, toute simple, mais tres-grosse.

C'est derriere ces Rochers & ce Mole que se forme une espece de Golfe, où moüillent les Vaisseaux de guerre; & ce fut par là que ceux du Roi bombarderent la Place. Pour le Château, il est vis-à-vis de ce Mole, à l'autre extremité du Port. On dit que Charlequint l'a fait bâtir. Il y a encore à demie lieuë de la Ville, du côté du Levant, un Fort qu'on appelle, des Anglois, pour garder les approches du Port de ce côté-là, & pour couvrir la Missie. Tous les Vaisseaux Turcs étoient sortis pour aller en course. Il n'y avoit qu'une Galiotte à vingt-six rames, à un

homme par rame, qui appareilloit. Sur le ſoir elle fit un mouvement le long du Port, ſalüa du canon, & avec de grands cris, s'alla mettre à l'entrée pour partir le lendemain. Nous opprîmes qu'il y en avoit deux autres en courſe, dont l'une étoit commandée par Ali Reïs, Renégat, dont je vous ferai l'hiſtoire en ſon lieu.

Il ne paroit dans cette Ville que cinq Moſquées, dont la principale a été bâtie par Oſman Deï. Nous avions la curioſité de la voir; mais, comme il eſt défendu aux Chrêtiens de ſe ſatisfaire ſur ce ſujet ſous peine du feu, ou de prendre le Turban: Voici ce qu'à la faveur d'Adgi Mouſtafa, autrefois envoyé en France par cette Republique, & de nôtre Truchement, on nous a accordé. D'abord, de la ruë nous avons vû le Portail tout de marbre, d'une architecture noble & ſimple; les chapiteaux des pilaſtres étoient de pluſieurs Croiſſans entrelaſſez, ſelon l'uſage des Mahometans. Nous entrâmes enſuite par une porte à gauche du Portail, (ne pouvant entrer dans la Moſquée.) On nous introduiſit dans une cour, d'où nous en viſitâmes les dehors.

Les murs ſont diſtinguez de pluſieurs compartimens, faits de petits carreaux

de

de marbre & de porcelaine, ſur un fond de tres-belle pierre blanche, percez d'un rang de fenetres à hauteur d'apui. La couverture eſt une vaſte terraſſe, relevée avec beaucoup d'ordre par des eſpeces de demi-Globes, qui font comme autant de petits Dômes, avec une fléche fort haune, terminée par un Croiſſant. Dans cette même cour, nous vîmes le Lavoir : c'eſt une Galerie qui peut contenir au moins trente perſonnes ſans s'incommoder: il y a environ une douzaine de robinets, qui jettent de l'eau dans un canal de marbre, où les Turcs ſe lavent avant que d'entrer dans la Moſquée. Nous eûmes encore le privige de regarder par les fenêtres, à travers les grilles de fer. Cette Moſquée me parut comme une grande Salle à trois rangs de colomnes de marbre. La terre n'eſt couverte que de natte de jonc tres fin, ſans pavé; ce qui eſt un point de Religion chez les Turcs. Il y a ſept ou huit luſtres de fer à pluſieurs branches, d'où pendent des lampes & des œufs d'Autruche. Il y en a un de cuivre aſſez beau, dont M. le Conſul a fait preſent au Deï. On y voit deux Chaires, dont l'une ſert aux Mouſtis pour prêcher ; & l'autre, qui eſt comme une Niche, pour faire la priere : ouvrages *Gothi-*

ques & dorez, terminez par une pyramide, & un Croiſſant au deſſus. Nous y vîmes auſſi tout autour des Galeries ou Tribunes, le tout fort propre & fort riche; mais plus ſemblable à une Salle de feſtin ou Comedie, qu'à un Temple, puiſ-qu'on n'y voit ni Autel, ni autre marque de Religion, que les precautions extraordinaires qu'il prennent pour en interdire l'entrée, non-ſeulement aux étrangers, mais encore à leurs femmes. De ſorte que ce n'eſt pas peu de vous raconter les petites ſingularitez que j'en écris ici, comme témoin oculaire: Auſſi en ſortîmes-nous avec un peu de precipitation, voyant que les Barbares commençoient à s'aſſembler.

De là nous fûmes voir le Tombeau ou Mauſolée du fameux Oſman Pacha & de ſa famille: C'eſt un Dôme bas, ſous lequel il y a quatorze Tombeaux de marbre, ornez d'obeliſques; entre leſquels celui d'Oſman ſe diſtingue beaucoup par ſa hauteur. Il eſt éclairé de deux grands luſtres de cuivre. On y voit un drapeau ſuſpendu; & par une diſtinction, qui n'eſt pas ordinaire aux Turcs, ce Mauſolée eſt dans la Ville. Les autres Tombeaux ſont entre cette Ville & la Miſſie,

qui

qui eſt la nouvelle Ville, dont je vous parlerai ci-après. Ils occupent un grand terrain. On les voit d'aſſez loin ; parce qu'à chacun il y a une pierre élevée au deſſus de la terre, avec deux pyramides aux deux bouts : on voit ſur pluſieurs des caractéres Arabes. Les Cimetieres des Chrétiens ſont de l'autre côté vers le Couchant, entre les murs & la mer. Celui des Catholiques eſt entre celui des Grecs & des Luthériens, & autres Hérétiques. Comme la mer gagne beaucoup de terrain de ce côté-là ; les Cimetieres ſe détruiſent peu à peu ; & elle ſape déja les murailles de la Ville en quelques endroits. Je ne ſçai s'il y a eu en ce lieu quelque Ville, mais nous avons vû quantité de citernes ; & la terre eſt ſi remplie d'oſſemens de corps humains, que par les terraſſes que la mer a coupées, on ne voit autre choſe que des os juſques à dix ou douze pieds de profondeur.

Les Tombeaux des anciens Idolâtres ne ſont pas loin de là, dans un lieu où, ſelon toute apparence, étoit l'ancienne Ville d'*Oéa*, & ſur la même ligne des Cimetieres chrétiens. On en trouve ſouvent, lorſqu'on employe les Eſclaves à tirer la pierre ; c'eſt à cela qu'ils ſouffrent

un des plus rudes travaux de leur ſervitude. Il faut qu'ils remuent des monceaux immenſes de ſable brûlant, ſous leſquels on trouve des carrieres d'une pierre blanche & d'un grain fin, qui apparemment étoient autrefois bien plus découvertes, puiſque dans beaucoup d'endroits elles ſont taillées en tombeaux, avec les marques anciennes du Pagnaniſme; car on y trouve des Urnes de verre de deux pieds de haut, dont l'orifice eſt fort étroit, remplies de cendre & d'os briſez, trempant dans une certaine liqueur inconnuë & ſans odeur. On y trouve auſſi des plats de toutes grandeurs, des aſſietes, des ſalieres, de petites cruches de pluſieurs façons, avec des taſſes, le tout de terre cuite, de petits poinçons d'yvoire, quelquefois même des œufs, qui ſe reduiſent en pouſſiere dès qu'on les met à l'air, avec des reſtes de ſervice en viande, ſelon l'ancienne ſuperſtition, qui craignoit que les morts ne demeuraſſent trop long-tems à jeun dans leurs tombeaux. Ce qu'on y trouve le plus, eſt une quantité de petites lampes de terre, quelques unes de verre.

Peu de jours avant nôtre arrivée, on en avoit découvert quelques uns, que nous

avons

avons été voir. M. le Conſul en a deſtiné les principales pieces pour la Cour. Pour moi, j'ai eu deux aſſietes, trois lampes, ſur l'une deſquelles eſt un Idole en bas relief, une ſaliere, une cruche & une taſſe; le tout d'une terre fort fine & fort polie. J'ai eu encore une lampe de verre d'une certaine varieté de couleurs, qui fait croire que le feu y a été long-tems, & qu'elle en a été beaucoup échauffée ſous terre. Le Chirurgien de M. le Conſul nommé M. Chatar, à qui j'ai donné quelques lancettes, des pillules, du theriaque, & quelques autres remedes, ſur tout de ceux qui ſont propres contre la peſte, qui eſt la plus ordinaire maladie du païs, m'a donné quelques uns de ces monumens, avec deux Bardaques d'Alexandrie; ce ſont de certaines cruches de terre avec leurs foureaux de feüilles de palmier, faits en forme d'encenſoir; elles purifient & rafraîchiſſent l'eau dans la plus grande chaleur quand on les expoſe au vent du midi: nous en avons fait l'experience. Un des Religieux Miſſionnaires, à qui j'ai pareillement donné quelques lancettes & quelques remedes, m'a donné les autres. Ces préſens me ſont d'autant plus chers, que je me flate que vous

aurez la bonté de les accepter, & que vous leur donnerez place parmi les raretez de vôtre Cabinet.

Le même Chirurgien m'a donné un morceau de Momie, non pas de celles que l'on trouve embaumées dans les anciens tombeaux des Juifs & des Ægyptiens; mais de celles qui viennent de l'Arabie, où l'on dit que les Turcs, pour aller à la Méque, traverſent des deſerts remplis de ſable, ſous leſquels ils ſe trouvent ſouvent enſevelis, lorſqu'il s'éleve quelque tourbillon de vent: l'ardeur du Soleil & du ſable deſſechent les cadavres, qui ſe découvrent avec le tems, & les Turcs qui font le même pelerinage, les trouvant, les recueillent avec grand ſoin, parce qu'ils en font beaucoup d'uſage dans leurs maladies, & ſur tout dans les chûtes, en prenant une dragme ou deux en poudre dans un verre d'eau. On en trouve beaucoup plus à Tripoly qu'à Alger; parce que les Turcs y vont plus ſouvent à la Méque, dont ils ſont auſſi plus proches. En paſſant un jour à la porte de la Ville, qu'on nomme de la Miſſie, nous vîmes un Turc en faction, un drapeau planté en terre auprès de lui, qui exhortoit tous ceux qui venoient à Tripoly, à faire

le

le voyage de la Méque ; & écrivoit en même tems les noms de ceux qui avoient cette devotion. Les femmes font auſſi ce pelerinage.

On nous engagea à voir les Bains, qui ſont les plus renommez de toute la côte d'Afrique, & dont l'uſage eſt fort fréquent chez les Turcs. On envoya dire qu'on les tint ouverts pour les trois heures après midi, afin de ne nous y pas rencontrer avec les Turcs, qui les prennent le matin. On entre d'abord dans une grande Salle quarrée, & terminée en forme de Dôme, dont le haut eſt perçé de quantité de petits trous quarrez, en ſorte qu'il y a preſque autant de vuide que de plein : Tout autour de la Salle ſont des eſpeces de canapez de pierre, couverts de nattes de jonc. Au milieu, il y a une fontaine élevée de cinq ou ſix pieds de haut. A l'entrée eſt le Bureau du Gardien du Bain : tout ce qu'on y laiſſe de hardes eſt gardé avec une inviolable fidelité. De cette Salle on paſſe dans un petit Veſtibule, qui eſt mediocrement échaufé ; & où ceux qui prennent le bain, s'arrêtent quelque tems, afin de n'être pas ſurpris de la trop grande chaleur. On entre enſuite dans une autre Salle, qui eſt celle

du

du Bain : elle eſt ſemblable à la premiere en grandeur, le Dôme en eſt plus obſcur, le pavé eſt de grands quarreaux de marbre blanc : Il y a au milieu une eſpece d'eſtrade du même marbre, de ſept à huit pieds en quarré, & d'un pied d'élevation. C'eſt là où l'on ſe repoſe, & où par la grande chaleur du lieu, de l'eau & la dexterité des Noirs, on ſe trouve bientôt baigné dans ſa propre ſueur ; car c'eſt plûtôt une étuve qu'un bain : Il y a ſeulement tout au tour des Murs des Robinets, par le moyen deſquels on prend l'eau ſelon les divers degrez de chaleur qui ſont néceſſaires : Ces eaux ſont naturellement très-chaudes, & viennent d'une fontaine éloignée d'environ un quart de lieüe de la Ville : on aſſure qu'elles ſont un ſouverain remede pour les rhumatiſmes. L'écho de cette Salle eſt ſi grand, que le moindre bruit y retentit d'une maniere extraordinaire.

Nous avons appris dans le peu de ſejour que nous avons fait ici, que dans ce Royaume il y a deux endroits fameux où nous n'avons pû aller. Le premier eſt Libida, Ville frontiere du côté de l'Egypte, & celebre pour les colomnes de marbre & Statuës qu'on y trouve : Mrs. du

Sault

Sault & le Maire y ont pris celles qu'ils ont envoyées en France ; les Pontons qu'ils firent faire ici pour les embarquer, ſont encore dans ce Port. Le ſecond endroit ſe nomme Bengaze, renommé pour la quantité de Medailles, Agathes, & même Taliſmans, qu'on y trouve, auſſi bien qu'en Alexandrie. On nous en a donné quelques-unes des plus commmunes; mais je n'ai rien vû ici qui aprochât de la beauté de ces curioſitez, que j'ai vûës entre les mains du Neveu de M. le Conſul du grand Caire, que je ne doute pas qu'il ne vous ait auſſi montré. Je ne puis ometre ici ce que les Mores diſent, vrai ou faux, qu'environ à vingt journées de cette Ville, vers le Midy, il y a un certain Village, où par un châtiment de Dieu, toutes choſes generalement ont été converties en pierre: M. le Conſul a parlé à pluſieurs de ces Mores, qui diſent avoir été dans ce lieu, mais ils en parlent tous differemment.

Je n'ai rien de particulier à vous dire touchant les animaux; puiſque ce ſont les mêmes que vous avez vûs en Alger. Les Lions, les Tigres, les Cameleons, les Gazelles & les Autruches s'y voyent communément: Il y a chez Monſieur

le

le Conſul des moutons de pluſieurs eſpeces; les plus communs ſont comme les nôtres, à l'exception de la queüe, qui eſt de la figure d'une raquette, & peſe quelquefois juſques à vingt-cinq livres. Il y en a d'une ſeconde eſpece, un peu plus gros, qui ont ſix cornes: J'en ai vû auſſi d'une troiſiéme, à poil ras comme les Chevaux, grands & ſi forts, qu'ils portent une perſonne de mediocre taille. Il y a ſur cette Côte un poiſſon redoutable aux nâgeurs: Il ſe nomme *Requiem*; il ne fait point de mal tant qu'on demeure dans l'eau; mais ſi tôt qu'on en veut ſortir, il s'élance ſur la perſonne, & devore ceux qui croyent s'échaper. A ce ſujet, on nous raconta dans nôtre Barque, qu'un jour un Mouſſe ſe baignant dans le calme, apperçût ce poiſſon, dont tout effrayé, il ſe vint ranger prés du Vaiſſeau; que de là on lui jetta une corde, afin de s'y attacher par deſſous les aiſſelles; que par ce moyen on l'enleva preſque en un inſtant; & qu'ainſi on le déroba à ce monſtre, qui, ſans cette precaution, l'auroit immanquablement devoré; parce qu'il ſe jetta aprés plus de quatre à cinq pieds hors de l'eau. J'ai vû un autre poiſſon, qui m'a paru de la figure

du

du *Zigœna*, dont le R. Pere Lamy nous a donné le deſſein dans ſon Introduction de la Bible. Sa longueur eſt d'environ trois pieds, Le corps en eſt rond, la tête plate en figure de †, les yeux ſont aux deux extremitez du travers.

L'exercice de la Religion Chrétienne eſt ici aſſez libre; outre la Chapelle Conſulaire, les Chrétiens en ont encore deux dans les Bagnes ou Priſons des Eſclaves, où ils paſſent la nuit, & qui conſiſtent en de grandes voutes longues & larges, qui n'ont de jour que par le haut. On a pratiqué dans les deux murs de part & d'autre, des enfoncemens en arcades, dont le cintre va juſques au haut de la voute. C'eſt dans ces arcades qu'il y a pluſieurs étages de planches les uns ſur les autres, où les Eſclaves couchent. Dans celui que nous vîmes, les enfoncemens ont quatre étages: Dans chaque, il y a ordinairement cinq Eſclaves, & ils y montent avec des échelles de corde; enſorte que dans un Bagne, les Turcs enferment juſqu'à quatre à cinq cens Eſclaves, tant Chrétiens que Mores & Noirs. Le Bagne eſt terminé par un Autel, ſeparé du reſte par un rideau, où l'on dit la Sainte Meſſe: (Unique conſolation

que

que ces miſérables ont dans ce lieu, où l'obſcurité, la vermine, la puanteur, le mélange odieux d'infidelles, d'hérétiques & d'impies, font ſouffrir à ceux qui gardent leur Religion & leur foi, des maux que nous ne pûmes voir, ſans être ſenſiblement touchez de tant de miſéres, & du peu d'argent que nous avions, qui nous obligeoit à faire choix parmi tant de ſujets, que nous ne pouvions tous racheter, & dont nous ne pouvions laiſſer un ſeul ſans regret.) Il ſeroit à ſouhaiter que la charité qui engage tant de bonnes ames, même de la premiere qualité, à viſiter quelquefois les criminels dans les priſons, les conduiſit de tems en tems en eſprit dans ces triſtes lieux, pour y voir ſouffrir, non pas des criminels, mais de pauvres Chrétiens, dont tout le crime eſt l'innocence & le malheur d'être tombez dans les mains des ennemis de l'humanité & de la Religion. Ces Bagnes ſont dédiez à ſaint Michel & à ſaint Antoine. Ils ſont gardez pendant le jour par des Turcs, appellez *Gardiens Bachis*; & la nuit par des chiens, qui ſervent auſſi à la garde du Port, où l'on a ſoin de leur donner à manger. Il y en a grand nombre à Tripoly. Il y a encore une autre priſon

hors

hors la Ville appellée *la Galére de terre*, où l'on enferme les Eſclaves qui travaillent à la campagne.

Dès le ſoir, nos promenades eurent leur effet: Pluſieurs Eſclaves de diverſes Nations vinrent implorer nôtre charité; le plus grand nombre étoit Italiens & Allemans, dont nous ne pûmes arrêter les larmes que par de ſteriles exhortations à la patience, & à garder la foi qu'ils avoient promiſe à Dieu, que nous accompagnâmes de quelques aumônes. C'étoit tout ce que nous pouvions faire, n'ayant que des deniers de France, qu'il étoit juſte d'employer particulierement pour les Eſclaves de la Nation. Il y eut entr'autres un Prêtre Grec, qui d'abord me fit beaucoup de compaſſion; mais, comme nous ſçûmes qu'il avoit une femme & huit enfans, avec une belle-ſœur, nous jugeâmes que cela n'étoit pas de nôtre competence: nous lui fimes ſeulement quelques charitez: & un jour l'ayant rencontré, je l'arrêtai, & l'entretins au ſujet de ſon ſchiſme. Comme c'étoit au tems de la Pentecôte, le diſcours tomba à propos ſur le ſaint Eſprit, il me déclara ſes ſentimens d'une maniere Catholique: Je lui dis, que s'il vouloit ſuivre les *maxi-*

mes

mes & les *Rits* de l'Egliſe Romaine, s'engager au celibat, & que ſa femme conſentît à entrer dans un Monaſtére de Religieuſes, je travaillerois à ſa redemption, & à celle de toute ſa famille, & qu'on auroit ſoin de ſes enfans. Il me répondit froidement, qu'il n'avoit pas de peine à reconnoître l'Egliſe Romaine; mais que pour ſa compagne, il ne la pouvoit quitter. Après cette réponſe je le quittai. Il eſt de Candie, & m'a dit que les Grecs ont un Evêque de leur Communion dans Tripoly, & une Chapelle, où il m'invita d'aller.

Le vingt-cinquiéme, M. le Conſul me mena chez *Mehemet Elemin Ogia Afendi*, qui fut envoyé en France en 1690. par le Divan d'Alger. C'eſt un homme aſſez bien fait, d'une taille fournie, & d'une hauteur mediocre, le viſage bazané, & l'air melancholique. Les Turcs l'eſtiment un des grands genies de l'Empire Ottoman. Au reſte, il eſt fort remuant; & s'eſt tellement mis ſur le pied de ſacrifier tout à ſes interêts, qu'il a fait ombrage au Roi & au peuple d'Alger, qui l'ont relegué à Tripoly. Il ne fut pas non plus goûté en France. On dit qu'il a apporté à Tripoly beaucoup de richeſ-

ſes

ſes, quoiqu'il faſſe le pauvre. Il écrit continuellement, & il a deſſiné de ſa propre main toutes les principales Moſquées de Conſtantinople, où il a été : il en fait l'ornement de ſon *Sofa*. Quand nous fûmes entrez, ſur le refus que nous fîmes d'y monter, parce qu'il falloit ſe déchauſſer, il nous fit apporter deux fauteüils; & après un moment de converſation, on apporta le Café & le Tabac. Il crut qu'il y alloit de ſa grandeur de ne parler qu'Arabe, quoiqu'il parlât & entendît le Franc, & même le François: Ainſi M. le Conſul fit porter la parole par ſon Truchement nommé *Safer* Renegat de Marſeille, qui demeura debout derriere nous ; & par *Adgi Muſtafa*, grand ami de M. le Conſul, qui avoit été envoyé en France par la Republique de Tripoly, & dont on avoit été autant content, que l'autre avoit mal ſatisfait. Il avoit bien voulu nous accompagner, & monta ſur le *Sofa* auprès de *Mehemet*. Le ſujet de nôtre viſite étoit pour racheter un Eſclave François, nommé Joſeph Bernard Galo, d'Agen en Languedoc, que nous achetâmes cent ſoixante & quinze piaſtres du grand poids, que vous ſçavez valoir quatre livres chacun, de nôtre

tre monnoye. Il ne voulut point le quitter à moins, quoique M. le Conſul lui repréſentât, que par les Traitez faits avec la France, il ne le devoit vendre que cent cinquante piaſtres; mais après beaucoup de conteſtations, il falut ceder. Il nous pria de lui laiſſer cet Eſclave juſqu'à nôtre départ, parce que c'étoit l'unique qu'il eut.

Le vingt ſixiéme ſe paſſa à ménager le rachat de quelques autres, entre leſquels il y en avoit un de Strasbourg, appartenant au *Beï*, qui excita ſur tout nôtre compaſſion, par la longue durée de ſa ſervitude, ayant été pris dès le Siege de Candie, & avoit demeuré trente ans Eſclave à Tripoly.

M. le Conſul ne l'augmenta pas peu, par le recit qu'il nous fit, qu'un jeune homme âgé de ſeize à dix-huit ans, avoit depuis peu été envoyé par le *Deï*, à l'*Aga* ou Gouverneur de l'Iſle de *Gerbe*: Que ſa tendre jeuneſſe, & le lieu où il étoit envoyé, où l'on perd toute eſperance d'être racheté, avec les violences que l'on fait aux Eſclaves au ſujet de la Religion, joint à la mauvaiſe vie & à la brutalité reconnuë de ſon Patron, mettoient ce pauvre jeune homme en grand danger

de

de ſon ſalut. Ce fut ce qui nous fit chercher les moyens de lui procurer la liberté. Nous envoyâmes un Exprès, quoiqu'il y eût ſoixante lieuës de diſtance, par le moyen d'un Turc nommé *Seidi Mahmet Rosbani*, qui nous paroiſſoit aſſez honnête, & dont le frere étoit Agent du Gouverneur de l'Iſle, & s'appelloit *Seidi Azain Bosbani.*

Pendant cet intervale, nous avancions toûjours dans la connoiſſance des Eſclaves, & des miſeres qu'ils endurent; ce qui faiſoit que nous ne perdions point d'occaſion de ſoulager les uns, & de délivrer les autres. J'y fus ſur tout animé par une avanture extraordinaire qui m'arriva, & ſur laquelle j'ai tant de choſes importantes à vous dire, que j'en ferai quelque jour une Relation particuliere. Nous en rachetâmes trois du *Deï Pacha*, & un d'*Youſſouf Beï*, avec toutes les peines du monde: Il falut les engager à force de préſens à entrer ſeulement en négociation. Quelques Montres enfin, que nous leur envoyâmes, leur firent entendre un peu raiſon; (car vous ſçavez qu'en ce païs on n'a rien qu'à force de préſens.)

Un autre qui deſeſperoit de pouvoir

être racheté, parce que, quelque bonne volonté que nous lui euſſions marqué, ſon Patron ſe montroit ſi déraiſonnable, qu'il voyoit bien que nos deniers n'auroient pû atteindre où prétendoit ſon exceſſive avarice, s'aviſa d'un autre moyen. Il eut recours aux menaces, & prenant ſon Patron en particulier, après lui avoir repréſenté, que s'il laiſſoit échaper une ſi belle occaſion, il deſeſperoit d'être jamais racheté; il feignit d'entrer dans une eſpece de fureur. Je ſçai, lui dit-il, à quoi je m'expoſe; mais perdant l'eſpoir de ma liberté, je n'ai plus rien que je ne riſque. Sçache donc que tu ne mouras point d'autre main que de la mienne. Le Turc feignit d'abord n'en faire pas beaucoup d'état: Mais enfin, réfléchiſſant, & penſant qu'il étoit dangereux de garder des deſeſperez chez ſoi, il aima mieux enfler ſa bource en vendant ſon Eſclave, que de s'expoſer à perdre la vie. Il nous vint donc trouver, & conclut le marché. Ce qui nous marque l'extrême empreſſement, & les artifices différens, que la vexation inſpire dans de ſemblables occaſions.

Nous fûmes auſſi, ſous la conduite de M. le Conſul, à la Miſſie, qui eſt la nou-

nouvelle Ville ; bâtie en partie du tems du bombardement. Elle eſt diſtante d'une demie lieuë de cette Ville, & ſituée vers le Levant. Ce ſont proprement les Maiſons de plaiſance des principaux Turcs de Tripoly, qui la compoſent. Rien n'eſt plus beau que l'aſpect qu'y forment les Maiſons, au milieu d'une infinité d'arbres fruitiers, elles paroiſſent comme autant de terraces dans les Jardins, qui ſont fort vaſtes, & preſque tous fermez par des ceintures de Palmiers, dont la tête s'éleve au deſſus de tout le reſte. Je vous avoüe que je fus ſurpris de voir un ſi beau païſage, dans un lieu où je ne m'attendois à voir que des campagnes de ſable brûlans, ou des rochers arides. Nous eûmes la curioſité d'entrer dans ces Jardins. On n'y voit pas, comme en France, de magnifiques compartimens, de grandes allées, des broderies, des paliſſades, des cabinets. Nous n'y voyons ni grands canaux, ni jets d'eau, qui ſont l'agrément des nôtres ; mais en récompenſe on y voit de toutes ſortes d'arbres fruitiers, dont la grande diverſité, la beauté, la fecondité & la ſituation même, qui, étant un peu négligée, approche davantage de la natu-

re, offre un ſpectacle, qui étant beaucoup plus utile, n'en eſt pas moins agréable. C'eſt à ce ſujet, qu'il me ſouvint des paroles de l'Ecriture : Il me ſembloit voir tout ce païs, qui contient bien cinq ou ſix lieuës, comme une eſpece de Paradis terreſtre, où tout ce qu'il y a d'arbres propres à recréer en même tems la vûë, & à contenter le goût, ſe trouve en abondance ; & qu'il ſemble que l'Auteur de la nature ait pris plaiſir à planter lui-même, n'y paroiſſant aucun art.

Ils ſont cependant arroſez de la ſueur des pauvres Eſclaves, qui dans ce Paradis trouvent bien des épines : Là ils travaillent à bécher la terre dans les plus grandes ardeurs, ſans avoir que très-peu d'eau, & encore moins de pain pour le corps, étant pour l'ame éloignez de tous les ſecours ſpirituels qu'ils trouvent dans les Villes.

Nous fûmes chez un Turc de la connoiſſance de M. le Conſul : Il étoit venerable par ſa grande vieilleſſe : Son occupation étoit de faire travailler ſes Eſclaves, paſſant ſes jours dans une vie deſoccupée des embaras de la Ville. Il nous reçût très-humainement, & nous regala de ſes fruits. Nous viſitâmes ſon

Jar-

Jardin, dont les arbres en grand nombre étoient ſi chargez, qu'il faloit marcher preſque toûjours courbez. Les Orangers & les Citronniers que vous ſçavez porter en tout tems & fleurs & fruits, y perpetuent un agréable Printems & une feconde Automne. Les Grenades y étoient déja fort groſſes & en abondance. Nous y mangeâmes des prunes, des abricots, & des pommes, quoiqu'il ne fût que le vingt ſept Mai. Il n'y a point de parterre à fleurs, dont les Barbares ne ſont pas curieux ; ils aiment mieux aller à l'utile. Nous n'avons preſque point de legumes ou de racines en France, que ce bon Viellard ne faſſe croître à l'ombre de ſes fruitiers. Comme il m'étoit nouveau de voir des Palmiers d'une ſi haute futaye, j'en admirai la beauté, & marquai l'envie d'en avoir quelques branches ; & deux jours après, un Eſclave de la part du Patron, m'en apporta un paquet des plus belles.

Le vingt-huit au ſoir, les Turcs annoncerent leur Pâque par une décharge de canon.

Le vingt-neuf de grand matin, M. le Conſul, avec toute ſa Maiſon, fut ſouhaiter la bonne Fête au *Dei*, à l'occaſion

de ſa Pâque. Ce jour-là chaque famille tuë un mouton, ce que les Turcs ont emprunté des Juifs ; & le *Deï* donne à manger à tous ceux qui n'ont pas ce moyen. Nous fûmes voir dans ſa Maiſon les preparatifs de ce feſtin : Il y avoit pour donner à manger à deux mille perſonnes, en bœufs, moutons & volailles. Nous vîmes en même tems ſes Ecuries, qui ne ſont qu'une ſuite d'Arcades, ſans ratelier ni auge : les Chevaux & les Mulets y ſont attachez au piquet par un pied ; on leur donne très-peu à manger, & leur nourriture ordinaire eſt la paille & l'orge. Les Chameaux & Dromodaires qui ſont communs en ce païs, mangent encore moins ; un Cheval mangeant plus en un jour, qu'un Chameau en huit. Les Chameaux ont encore cela de commode par deſſus les Chevaux, que plus ils ſont craſſeux & mal penſez, & plus ils ſont bons.

Ce jour, nous eûmes le fade divertiſſement des joüeurs d'inſtrumens & des danſeurs. Après qu'ils eurent été chez le *Deï*, ils vinrent chez M. le Conſul où nous étions, lui donner un plat de leur métier. Quatre Luiteurs ouvrirent la Scene : c'étoient quatre Mores nuds, (ayant

(ayant ſeulement des calçons de cuir,) huilez depuis les pieds juſqu'à la tête. Un Turc les conduiſoit, il leur marmota quelques mots d'Arabe; après quoi ils commencerent leur lutte, ſe poſtant vis-à-vis l'un l'autre courbez, les mains ſur les genoux, l'œil attaché ſur leur adverſaire. Ils ſe colterent par une eſpece de meſure & de cadence, ſe gliſſant la main ſur le dos l'un de l'autre; puis revenant à leur premiere poſture: ils firent cette ſingerie à diverſes repriſes, ſans aucune marque de force ni d'adreſſe: ils finirent en s'embraſſant; (ce qu'ils pouvoient faire, ne s'étant pas fait grand mal;) & ayant reçu la piece, ils ſe retirerent, & furent ſuivis par une bande de tambours, haubois, muſettes, & tambours de baſques à la mode du païs, qui ſont des plaques de fer blanc comme des aſſiettes, ornées de rubans, avec des bouteilles caſſées, faiſans tous beaucoup de bruit & peu d'harmonie. Le plus divertiſſant étoit un Tambour, qui frapoit d'une groſſe baguette ſur le devant, & d'une petite ſur l'arriere, avec aſſez d'adreſſe, pendant que d'une agilité ſurprenante il tournoit ſur un talon avec vîteſſe un tems conſidérable. Etant payez comme

les autres, ils firent place aux danſeurs, qui firent quelques tours de ſoûpleſſe; mais tout étoit bien barbare & moreſque: Car il n'y a que les Mores dans ces actions comiques, les Turcs étant beaucoup plus ſerieux.

Tout le monde ce jour-là, & les deux ſuivans, paroît dans les ruës avec les habits de fête, les femmes auſſi bien que les hommes. Les enfans y ont pluſieurs petits jeux, dont le principal conſiſte en certaines grandes balances, dans leſquelles ils ſe joüent, s'élevant & s'abaiſſant reciproquement les uns les autres. Cette fête eſt proprement une grande licence, qui donne lieu à beaucoup de débauches, par la liberté que tous ont de ſe voir.

On vint querir le Chirurgien de M. le Conſul pour un More, qui dans l'action du pêché abominable, avoit reçû trois coups de coûteau dans la gorge; les compliſes de ſon pêché, ayant ſervi d'inſtrument pour le punir.

La luxure & l'avarice, ſont les deux pêchez qui regnent le plus dans ces climats; les deux ſexes ſont de concert pour commettre le premier; & on ne ſçauroit dire qui eſt le plus paſſionné, ou d'un Turc, ou d'une Turque; ce que je dis,

pour

pour faire voir dans quel extréme peril ſont nos Captifs, qui ſouvent n'ayant qu'une foible teinture de la Religion, avec l'éducation qu'on donne aux gens de mer, (c'eſt à dire bien peu chrétienne,) ſe trouvent tous les jours expoſez à la brutale lubricité de l'un & de l'autre ſexe.

Les femmes n'ont rien qui les retienne que la jalouſie, ou la tyrannie de leurs maris; parce que la Religion ne les arrête pas, ne leur donnant rien à eſperer pour l'autre vie. Elles ſont paſſionnées de leur beauté, qu'elles font conſiſter dans la groſſeur énorme de leur taille, & à affecter des marques de barbe au menton & aux joües, qu'elles ſe font avec de la poudre, à peu près comme nos pelerins de Jeruſalem s'en font ſur les bras. Les cheveux roux ſont beaucoup eſtimez dans ce païs. J'ai vû même des enfans, à qui on les avoit peints en vermillon, auſſi-bien que les doigts. On nous a dit que les femmes, pour ſe faire un plus grand port de graiſſe, ſe nourriſſent de petits chiens.

M. le Conſul nous raconta un trait de la lubricité des femmes de Tripoly : il nous dit que quatre Turques mariées, puiſſantes en argent & en Eſclaves,

avoient loüé enſemble une Maiſon ſpecieuſe à la Miſſie, proche celle que nous viſitâmes ; qu'elles ſe mirent à la débauche, juſqu'à faire enlever par leurs Eſclaves tous les Turcs qui paſſoient. Et comme on leur reprocha cette turpitude inoüie au ſexe dans quelque Nation que ce ſoit, elles répondirent, qu'elles ne prenoient point d'autre liberté que celle que ſe donnoient leurs maris; & ajoûterent même qu'elles avoient plus de raiſon qu'eux, parce que n'y ayant point de Paradis à eſperer pour elles après la mort, ſelon l'*Alcoran*, elles ſe devoient donner plus de bon tems pendant leur vie. On voit par là que le plus grand mal qu'y ſouffrent les Eſclaves, n'eſt pas la perte de leur liberté ; & que le plus grand peril où ils ſont expoſez, n'eſt pas toûjours de recevoir de mauvais traitemens, ou le danger de la mort.

Dans tous les autres tems cependant, les femmes paroiſſent peu dans les ruës ; & à Tripoly, comme ailleurs, elles ſont couvertes depuis les pieds juſqu'à la tête d'une grande piece d'etoffe de laine, ou de ſoye, ſi elles ſont riches, ordinairement blanche : celles qui paroiſſent le viſage, ou les pieds découverts, ſe déclarent

rent par la publiques. Les autres portant des calçons qui leur envelopent juſqu'aux pieds, avec un voile ſur le viſage.

Pour les Mores, ils ſont preſque tous couverts d'un morceau d'étoffe de laine blanche, qui leur ſert de chemiſe, d'habit & de couverture. Les plus aiſez portent une Bernuche blanche ou Capote, avec un capuchon, travaillée au métier, & fort propre. Les Turcs ſont, comme vous le ſçavez, habillez d'une double veſte de ſoye, ou de drap fin, avec des broderies & agrafes d'argent, ceints d'une belle écharpe de ſoye, brochée d'or ou d'argent, avec le Turban en tête, dont les Mores n'ont preſque pas l'uſage, non plus que les jeunes Turcs. Ils portent auſſi des Bernuches noires plus propres & plus fines que celles des Mores. Ils ne ſont armez que lors qu'ils vont en guerre ou en voyage; ils portent ſeulement de grands coûteaux, façon de poignard, à manche & guaine d'argent, d'un travail fort délicat.

Les femmes Noires, ſur tout celles qui ſont Eſclaves, marchent dans les ruës librement, & à viſage découvert: elles ſont parées de colliers, de chaînons, de bracelets, de perles de verre ou d'émail: elles portent aux oreilles des anneaux d'ar-

gent, d'environ quatre pouces de diametre: elles en portent auſſi aux jambes, comme toutes les femmes d'Afrique, marque perpetuelle de leur ſervitude. Ce ſont elles, qui pour l'ordinaire vendent les fruits & les herbes dans les carefours: Il y en a un grand nombre en cette Ville.

Le 30. jour de la Pentecôte, (qui fut annoncée par une décharge generale du canon de tous les Vaiſſeaux Chrêtiens, qui étoient en aſſez grand nombre au Port) nous nous rendîmes à la Chappelle, y chantâmes la grande Meſſe, & adminiſtrâmes les ſaints Sacremens à pluſieurs Chrétiens, tant libres qu'Eſclaves. Nous y chantâmes auſſi Vêpres, & finîmes la journée par l'Expoſition & Benediction du Tres-ſaint Sacrement, qui fut faite ſur les cinq heures aprés midy. Les Chrétiens prennent cette heure pour ſe trouver aux Chapelles, tant pour ſe ſervir au défaut de cloches, de l'horloge du païs, c'eſt à dire des grands cris que les Marabous font au haut des tours des Moſquées, afin d'apeler les Turcs à la priere) que pour éviter auſſi leurs inſultes; parce qu'étant pour lors â leurs Moſquées, ils ſont moins en état de venir troubler les Chrétiens

dans

dans leurs devotions. Je ne puis paſſer cet endroit, ſans rendre témoignage de la pieté de M. le Conſul, qui ſe trouve exactement à la priere commune que l'on fait tous les jours dans cette Chapelle ; auſſi bien qu'à la ſainte Meſſe, où nous l'avons vû auſſi du tout le tems de nôtre ſejour ; & ne manque pas même de faire encore tous les ſoirs une ſeconde priere dans ſa Chapelle pour ſes domeſtiques ; & cela avec une devotion tout à fait exémplaire.

Il avoit eu deſſein de faire augmenter la Chapelle des Miſſionnaires, dont la petiteſſe, pour le grand nombre de Chrétiens qui s'y trouvent, eſt cauſe qu'on ne peut faire l'Office qu'avec de tres-grandes incommoditez de la chaleur, qui eſt exceſſive dans ſes contrées. Il en avoit même parlé au Deï, en le complimentant ſur la nouvelle Moſquée dont je vous ai parlé ; & lui diſant, qu'à ſon exemple, il avoit deſſein de faire augmenter la Chapelle des Chrétiens, s'il le trouvoit bon ; mais quelque contre-tems en a empêché l'execution. Cette Chapelle, quoique déſervie par des Miſſionnaires Italiens, étant ſous la protection du Roi, redouble ſon zele : Il croit avec

raiſon qu'il y va de ſon devoir de ſoûtenir en cela l'honneur de la Nation, & de faire valoir cette grande autorité, que nôtre incomparable Monarque s'eſt aquiſe ſur tous les peuples les plus Barbares, & dont le plus glorieux fruit eſt de procurer aux Chrétiens de toutes les Nations, la liberté de faire tous les exercices de la Religion, & de rendre leurs devoirs à Dieu, ſous le nom & la protection du plus grand de tous les Rois. Ce que M. le Conſul fait valoir d'une maniere digne de ſon miniſtere. Les Turcs même admirent cette eſpece de prodige qui ſe paſſe chez eux, malgré leur haine & leur prévention contre tout ce qui ſent le Chriſtianiſme; & ne pouvoient s'empêcher de nous dire quelquefois, que le Roi avoit plus d'autorité chez eux qu'en Angleterre, où l'on ne ſouffre pas le même exercice de ſa Religion, qu'il ſçait bien maintenir dans l'Empire Ottoman. Je devois cette petite digreſſion à la vertu de M. le Conſul, & à toutes les honnêtetez qu'il nous a faites.

Le trente-un, nous nous rendîmes dans la même Chapelle, pour y celebrer les ſaints Myſteres, comme le jour precedent: nous y chantâmes les Complies, avec

avec l'expoſition & benediction du Tres-ſaint Sacrement. J'y verſois des larmes de joye, de voir que nous exercions avec autant de liberté qu'en France, toutes les Ceremonies de l'Egliſe, & beniſſois Dieu de ce qu'il ſe ſervoit de l'inſatiable avarice de ces Barbares, & de la terreur qu'ils ont conçuë du Nom de Loüis LE GRAND, pour donner un libre exercice de ſa Religion, & la conſolation à ce qui reſte de vrais Iſraëlites dans la captivité, de chanter avec liberté les Cantiques du Seigneur dans une terre étrangere. Ce même jour le R. Pere Prefet, que nous fûmes voir à nôtre ordinaire, nous donna une douzaine de roſes de Jericho: comme il étoit fort malade, enſorte qu'on n'attendoit que ſa mort, nous n'avons pû connoître cet homme Apoſtolique que par ſon invincible patience, par le témoignage de ſes Freres, & par le chagrin que M. le Conſul nous marquoit de la perte qu'il faiſoit d'un homme, en qui il avoit une parfaite confiance; il lui rendit auſſi beaucoup d'aſſiduitez pendant tout le cours de ſa maladie.

Il a avec lui deux autres Religieux Miſſionnaires, dont l'un nommé le P. Char-

Charles Marie, Genois de Nation, comme les autres, avec la pieté, la ſcience, a un feu d'imagination, qui le rend propre pour tous les Arts, qui peuvent compatir avec ſa Profeſſion; & ne lui aide pas peu à trouver accès auprès des peuples differens, auſquels il a affaire. Il peint, il deſſine, il brode, il exerce par diſpenſe de Rome la Medecine & la Chirurgie; ce qui, joint à la facilité d'aprendre les langues orientales, lui procure d'heureux ſuccès dans ſon miniſtere. Il étudie l'Arabe, dans le deſſein de paſſer juſques en Æthiopie, dont il eſt deſtiné Miſſionnaire par un Bref Apoſtolique, qu'il a reçû de Rome depuis peu; en attendant il ſe rend fort utile, ſur tout à l'égard des Chrétiens ſchiſmatiques, & des Renegats même, qu'il va voir, & ſollicite de rentrer dans leur devoir, pendant leurs maladies. Car ſouvent il s'en trouve en cet état, qui, ſous pretexte de lui demander des remedes à leurs maux, envoyent querir le Papace Medecin, (comme on l'apelle;) mais c'eſt pour les guerir des maux que l'apoſtaſie & tous les autres deſordres qui en ſont inſeparables, ont cauſé à leurs ames. Ce qu'il fait, en ſuivant exactement le

De-

Decret que la Congregation *de Propaganda Fide*, a envoyé aux Religieux Miſſionnaires de Tripoly & de Tunis, touchant la reconciliation des Renegats à l'Egliſe, & que je n'ai pû voir. Ce n'eſt pas ſeulement à l'article de la mort que les Renegats marquent du repentir : ceux qui n'ont pas encore endurci leurs cœurs, viennent autant qu'ils peuvent, trouver *incognito* ces bons Religieux, pour prendre des meſures pour leur retour. La ſeule neceſſité où ils ſe trouvent de ſubir le ſuplice du feu, les arrête, & leur fait chercher tous les moyens de ſe tirer ſecretement en païs Chrétien. Cependant ils cherchent le ſoulagement de leur conſcience, ou du moins à l'étourdir, en exerçant autant qu'ils peuvent, le Chriſtianiſme en ſecret. Ainſi il ſeroit à ſouhaiter pour eux, qu'on renouvellât de tems en tems le Traité que Henry IV. de triomphante memoire, fit avec les Barbares de Tunis, qui étoit de rendre non-ſeulement tous les Eſclaves François; mais de laiſſer aller auſſi tous les Renegats, tant ceux qui auroient renoncé la foi par la force, que ceux qui l'ayant fait de leur plein gré, auroient marqué publiquement qu'ils vouloient retourner au ſein de l'Egliſe. Pluſieurs

Dan. Hiſt. de Barbarie.

ſieurs m'ont montré le Scapulaire de la ſainte Vierge qu'ils n'ont pû ſe reſoudre de quitter; & m'ont dit, que dans la Moſquée ils font les prieres des Chrétiens, ſçavoir *le Pater* & *l'Ave Maria*.

Nous avons apris à ce ſujet, qu'un Renegat, qui s'étoit fait un grand ſcrupule de ne pas pratiquer de tems en tems les reſtes de ſa Religion, qui venoit même ſouvent *incognito*, s'entretenir des affaires de ſa conſcience avec les Miſſionnaires, & en avoit exercé quelques fonctions exterieures, ne faiſant cependant aucun ſcrupule de ſuivre la cruauté & les mœurs barbares de ceux dont il profeſſoit publiquement l'impieté, avoit un Eſclave qu'il maltraitoit fort, juſqu'à le pendre quelquefois par un pied; & après l'avoir batu, le menaçoit même de mort. Un autre Eſclave touché de compaſſion, le voyant près d'expirer ſous les coups, s'aviſa d'aller promptement avertir le P. Prefet des Miſſions, qui y courut, & ayant pris le Renegat en particulier, lui reprocha ſa cruauté, d'autant plus blâmable en lui, qu'il avoit marqué tant de fois l'envie de rentrer dans le Chriſtianiſme. Il ajouta, qu'il ſe ſouvint qu'il en avoit fait aſſez de fonctions depuis ſon apoſtaſie, & devant

aſſez

assez de témoins, pour ne pas tourmenter davantage un Chrétien, & avoir juste sujet de craindre, que quelqu'un, par compassion de son frere, ne l'accusât devant le Divan, & ne l'exposât à être brûlé tout vif. Cette menace plus puissante que les motifs de Religion, l'appaisa; & de peur que la colere ne l'exposât une autre fois à un semblable peril, il se défit de son Esclave, & le vendit à Tunis.

A l'occasion des Renegats, je ne puis omettre ici ce qui m'a été le plus sensible de tout ce que j'ai appris dans cette Ville. On m'y a confirmé ce qu'un Esclave, nommé Gabriel Cochy d'Amiens, parti d'ici sur le Vaisseau de M. de Champigny, m'avoit raconté à son retour en France, de deux jeunes hommes, dont je tais les noms & les familles; mais que j'ai connus assez particulierement, pour en faire toutes les informations que j'ai pû, & pour chercher à les rencontrer. Ces malheureux sont âgez d'environ vingt-cinq ans, bienfaits de leur personne, d'un esprit vif, & mediocrement avancez dans l'étude, qu'ils quitterent pour se mettre sur mer. L'un d'eux fut pris par les Algeriens; & étoit Esclave pendant le bombardement d'Alger, dont

il

il fit une assez judicieuse relation. Nos Religieux en 1693. le ramenerent, & le rendirent à sa famille. Heureux, s'il avoit profité de sa premiere disgrace, & si les sentimens de pieté qu'il marque dans sa relation, avoient été sinceres ou de plus de durée! mais il ne fut pas plûtôt de retour, qu'il se remit en mer, sur une lettre d'un de ses parens qui écrivoit de Malthe, où il s'étoit établi; & mandoit que si on pouvoit lui envoyer quelqu'un de sa famille, qui eût un peu d'esprit & de resolution, il y avoit un grand coup à faire: Qu'il venoit d'apprendre la mort d'un Turc de Tripoly, qui avoit de grands tresors, & qu'il sçavoit où ils étoient cachez, parce qu'il avoit été son Esclave, & qu'il s'étoit plusieurs fois servi de lui pour les enterrer; & que, comme le sort ordinaire des Esclaves à qui les Turcs font cette confidence, est la mort, afin que leurs tresors demeurent plus cachez, il avoit trouvé moyen de s'échaper & de se retirer à Malthe, & qu'il y alloit de l'empallement pour lui s'il y retournoit.

Sur cette lettre, nôtre jeune homme, attiré par l'esperance d'un si grand gain, va à Marseille; il reçoit quelques commissions pour le Levant; passe par Malthe,

the, afin de prendre les inſtructions neceſſaires pour ſon deſſein ; continuë ſon chemin à Alep, & revient par Alexandrie d'Egypte juſqu'à Tripoly. Après avoir eſſayé pluſieurs moyens qui ne lui réüſſirent pas, il ſe reſolut enfin de communiquer ſon ſecret à M. de la Lande Conſul. Il lui propoſa de loüer la maiſon, afin d'avoir tout le tems d'y foüiller. Ce que M. le Conſul ne pût goûter, non-ſeulement parce que M. le Conſul Anglois l'occupoit ; mais encore parce que ſi les Puiſſances de Tripoly venoient à avoir connoiſſance de la moindre tentative, elles auroient fait du bruit, quand même on n'auroit rien trouvé ; & peut-être auroient exigé de grands dédommagemens, auſquels il n'étoit pas de la prudence de s'expoſer. Il jugea qu'il étoit plus à propos d'aller trouver le *Beï*, ou le *Deï*, avec le porteur de toutes les notes & indices de ce treſor, (dont la principale étoit qu'on trouveroit une pantoufle ou babouche d'or, ſous la premiere pierre indiquée) & de lui en faire confidence. Le *Beï* reçut fort bien les avis qu'on lui donna, & promit recompenſe au denonciateur ; mais ce fut tout ce qu'il en eut. Car ſoit qu'on n'y trouvât rien, ou que le

Beï,

Beï, comme quelques-uns m'ont dit, eût reconnu les premiers indices, il remit la recherche au lendemain, ſous prétexte que l'heure de * *Lazaro* étoit venuë. Ce pauvre jeune homme vit par cette défaite toute ſa peine perduë ; & ne ſçachant de quel côté donner de la tête, il prit le parti de la Marine. M. le Conſul voyant qu'il avoit de l'eſprit, lui fit avoir le commandement d'une Tartane, avec laquelle il fit pluſieurs voyages ; mais avec ſi peu de ſuccès, qu'il fut decredité. Ne trouvant plus d'employ, il s'embarqua ſur un vaiſſeau Anglois qui alloit à Tunis : Il voulut s'inſinuer dans les bonnes graces de M. Sorhainde Conſul de France, feignant d'être un Refugié Proteſtant, qui ſe vouloit convertir tout de bon, & retourner en ſon païs. Mais ſoit que M. le Conſul eut reçû de Tripoly des avis de ſa conduite, ou qu'il connut d'ailleurs ſon défaut de ſincerité, il en fut aſſez mal reçû. Il s'en retourna vers ſon vaiſſeau, qui étoit à *Porte-Farine*, accompagné d'un jeune Chirurgien auſſi François, & d'une auſſi mauvaiſe conduite que lui. Ils trouverent 1697. *Adgi Muſtafa* qui y avoit relâché, prêt à s'embarquer pour paſſer en France, en qualité d'Envoyé de la Republique de Tri-

* *C'eſt à dire, de la priere.*

Tripoly, à qui ils déclarerent le malheureux deſſein qu'ils avoient de quitter leur Religion, & de prendre le Turban. Cet Envoyé, tout Mahometan qu'il étoit, voyant ces jeunes François de bonne mine, & être de famille, en eut compaſſion. Il m'a dit même qu'il les prêcha, les avertiſſant de bien prendre garde à ce qu'ils alloient faire; ajoûtant, qu'il s'étonnoit, qu'étant libres & ſans y être forcez, ils prenoient une telle réſolution: Qu'il s'informa, ſi ce n'étoit point par chagrin, ou par quelque méchante affaire qu'ils ſe portoient à cette extremité; Qu'il leur offrit même de l'argent; & qu'il leur parla ſi fortement, qu'il penſa s'attirer l'indignation de tous les Turcs qui l'accompagnoient, & au murmure deſquels il fut obligé de ceder. Ces miſérables ſe firent donc Turcs; & comme s'ils avoient horreur des lieux qui furent témoins de leur apoſtaſie, ou peut-être dans le deſſein de s'éloigner davantage de leur Patrie, ils demanderent à retourner à Tripoly; où étant arrivez, ils ſe marierent. Ils ont ſi bien fait par leurs intrigues, que peu de tems après leur apoſtaſie, ils ont obtenu le commandement d'une Galiotte; l'un en étant Capitaine, & l'autre Lieutenant.

J'a-

J'avois deſſein de les voir & de leur parler, dans la vûë que je pourrois peut-être faire quelque impreſſion ſur leur eſprit, & les faire du moins repentir du crime qu'ils ont commis: Mais ils étoient en mer quand nous arrivâmes à Tripoly ; ce qui m'a beaucoup mortifié. Tout ce que j'ai pû faire, a été de laiſſer une lettre pour eux entre les mains de M. le Conſul. Je l'ai écrite la plus touchante qu'il m'a été poſſible. J'y ai joint une relation écrite de la main de celui qu'on nomme *Aly Reys* ; qu'il avoit lui-même compoſée du bombardement d'Alger, & qu'il avoit laiſſé au R. Pere Bruno le Clerc, à ſon retour de la redemption. Comme cette relation eſt remplie de bons ſentimens, ſur tout de reconnoiſſance au ſujet des grands perils, dont il confeſſe que Dieu l'avoit délivré, j'ai crû qu'il étoit à propos de lui faire lire à lui-même ſes ſentimens paſſez, & que s'il méconnoiſſoit mon nom & mon écriture, il ne méconnoîtroit pas la ſienne, & ne déſavoüeroit pas ſa plume & ſon cœur qui parloient dans cet écrit.

Je m'arrête peut-être un peu trop à cette Hiſtoire. Vous m'en excuſerez, Monſeigneur, c'eſt qu'elle m'a beaucoup touché : Je n'ai pû l'apprendre ſans déplo-

rer

rer leur malheur, d'autant plus grand, qu'un Eſclave que j'ai racheté, m'a dit, que pluſieurs fois ils ont tenté de le rendre imitateur de leur crime, tant ils témoignent peu de repentir. Je prie Dieu qu'il leur faſſe la grace de ſe reconnoître.

Au reſte, on m'aſſure qu'il ne ſe fait pas tant d'Apoſtats en cette Ville, comme ailleurs, n'y ayant pas un ſi grand nombre d'Eſclaves, & les Turcs y paroiſſant plus humains, mais ils n'en ſont pas moins dangereux; l'hiſtoire précédente faiſant bien voir, que la cruauté n'eſt pas le ſeul artifice, dont le Demon ſe ſert pour perdre ici les ames; & cette douceur qui paroît plus ſupportable, par rapport aux Eſclaves des autres lieux de Barbarie, ne laiſſe pas d'être une ſervitude très-dure & très-penible.

Les travaux à Tripoly ſont très-rudes par l'ardeur des ſables brûlans, & par la diſette de pain & d'eau douce, dont les Captifs manquent le plus ſouvent, lorſqu'on les occupe à tirer de la pierre, & ce travail leur eſt fort ordinaire. Il la faut chercher ſous douze ou quinze pieds de ſable, qu'il n'eſt pas facile de remuer, ſur tout lors qu'on n'a pas dequoi éteindre la ſoif, que ce travail irrite extraordinai-

ment. Le matin, on leur donne pour toute proviſion chacun un petit pain bis-noir de la grandeur de trois pouces de diametre, & d'un demi pouce d'épaiſſeur : J'en emporte quelques-uns, dont la ſeule vûë m'a cauſé une eſpece de frayeur, tant il eſt noir, groſſier, mal cuit, & inſuffiſant pour ſoûtenir un homme de travail. Le ſoir, quand ils ſont de retour, on leur en donne deux, s'ils ſont Eſclaves du *Deï* ou *Beï* : quelques Patrons leur en donnent trois. Ils n'ont pas non plus les reſſources qu'ils ont ailleurs, qui ſont de ſoulager leur diſette par quelque petit trafic ; puiſqu'il n'y a preſque point de Negoce, & qu'on les occupe trop à ce travail, de tirer de la pierre, ſi néceſſaire pour reparer la Ville à moitié ruinée par les bombes. On y condamna même il y a quelque tems juſqu'aux Religieux Miſſionnaires, qui n'en furent tirez que par l'autorité de M. le Conſul de France. En voici le ſujet.

Les Turcs étoient irritez contr'eux, à l'occaſion d'un Chrêtien qui s'étoit reconnu, après s'être fait Turc, & s'étoit retiré dans un Vaiſſeau qui appareilloit au Port pour France. Cette nouveauté ayant éclaté dans la Ville, y cauſa une émotion popu-

populaire, dont ces bons Religieux se ressentirent. M. le Consul même, & M. son Neveu s'y trouverent embarassez. Il y eut plusieurs contestations; on se donna beaucoup de mouvemens de part & d'autre: Les Turcs demandoient à M. le Consul qu'il eut à le livrer, pour être jugé & brûlé selon leur Loi; & menaçoient, en cas de refus, de tirer sur le Vaisseau. Mr. le Consul au contraire, vouloit sauver non seulement la vie & la Religion de ce misérable, mais encore l'honneur de la Nation, & marquoit beaucoup de fermeté. Enfin, il fut conclu que ce Chrétien converti sortiroit du Vaisseau François, & entreroit dans un Vaisseau Venitien qui étoit au Port, où en présence de M. le Consul, & de trois personnes de sa suite d'un côté, & de quatre Turcs de l'autre, à la nomination du *Bacha*, il seroit interrogé, s'il avoit eu véritablement intention de se faire Turc; que s'il l'avoüoit, il seroit livré aux Turcs; que s'il le nioit, il demeureroit aux Chrétiens. Le *Bacha* vit bien que c'étoit un moyen seur de le délivrer; mais il ne cherchoit qu'à appaiser le peuple, & à ne se pas broüiller avec la France. Le Chrêtien ayant donc répondu conformément à ce

qu'on eſperoit de lui, fut délivré, le peuple appaiſé, & les Peres Miſſionnaires qui avoient travaillé à cette bonne œuvre, renvoyez à leurs fonctions.

Pour ceux d'entre les Eſclaves, qu'on employe dans les Jardins, ils fatiguent beaucoup moins; mais auſſi ils y ſont privez de tous les ſecours ſpirituels, & beaucoup y meurent ſans Sacremens. C'eſt là où ils ſouffrent une perſécution, qui pour ne paroître pas ſi dure, eſt beaucoup plus dangereuſe. Car, comme le vice y regne impunément, que tout conſpire à échaufer, & à ſatisfaire les plus infames paſſions; les Turcs profitans du peu de ſecours que les Chrétiens y ont, employent les attraits des femmes, qui s'y portent aſſez d'elles mêmes, pour les corrompre; & s'ils ſont aſſez malheureux pour ſe laiſſer ſeduire, ils ſont contraints, ou d'embraſſer l'Alcoran, ou de ſubir le ſuplice du feu. Ces Barbares les ſollicitent ſouvent aux plus noires brutalitez, & font leur poſſible pour les engager dans une infernale ſervitude par le pêché abominable, qui y eſt ſi commun; de ſorte qu'un Chrétien à Tripoli, ſouffre autant de careſſes des infidelles, qu'ailleurs de la cruauté des Barbares. J'oubliois à vous dire,

re, qu'on fait tous les ans un détachement d'Eſclaves, ſous la conduite de quelques Turcs, pour aller défricher des terres, diſtantes de cette Ville de huit à dix journées, & pour amaſſer ſur les bords de la Riviere de *Meſrata*, des joncs propres à faire des cordages, & ne reviennent qu'après huit ou neuf mois avec leur recolte : Là ils ont à ſe défendre des Arabes, des Lyons, des Tygres, des Crocodilles ; & leur nourriture ordinaire eſt de couleuvres, ſerpens, lezards & ſauterelles. Je ne vous fais pas un plus long détail de leurs miſéres, que vous jugez ſans doute être très-grandes ; parce que je veux les apprendre de quelqu'un qui les ſçache par experience.

Le premier jour de Juin, troiſiéme Fête de la Pentecôte, après nos dévotions ordinaires, nous conclûmes le marché du reſte des Eſclaves. *Ameth Ogia*, chez qui je fus prendre celui dont nous étions convenus, me donna des lettres pour Alger, & me fit promettre de les donner en main propre & en ſecret, au grand Ecrivain d'Alger, nommé *Mahmet Adgi*, Renegat Genois ; me priant de lui dire de bouche, qu'il ſe ſouvint de ſa diſgrace, & qu'il étoit ſurpris qu'il le

laiſſoit ſi long-tems dans l'oubli, ſans travailler à le rappeller de ſon exil, vû qu'il avoit été autrefois ſon domeſtique. Je me ſuis chargé, de l'avis de M. le Conſul, d'autant plus librement de cette commiſſion, qu'elle me donnera lieu de parler en particulier à l'*Ogia* d'Alger, qui eſt celui avec lequel j'aurai plus d'affaires, & dont j'eſpere tirer plus de ſecours pour la Redemption.

Le ſoir du même jour, nous fîmes embarquer nos Eſclaves au nombre de dix, parce que nôtre départ étoit fixé au lendemain. A cet embarquement je commençai à goûter les doux fruits de nos travaux, par la joye que témoignoient les Eſclaves, de voir enfin leur ſervitude finie, & leurs chaînes rompuës. Mais je vous avoüe que cette joye m'a mis dans un doux tranſport, lorſque la Providence, qui ſçait bien nous dédommager du peu de peines que nous prenons pour nos freres, nous a voulu faire l'honneur d'emporter avec nous l'Image du Redempteur de tous les hommes. C'eſt un beau Crucifix, le plus touchant que j'aye vû de ma vie. Il a été pris par les Corſaires de cette Ville ſur une Barque de Sicile, qui alloit à Malte: M. le Conſul nous la

fait

fait aporter hier au ſoir. Dès que je l'aperçûs, je ne pus retenir ni mon zele ni mes larmes,& ne pûs aſſez benir Dieu de nous avoir procuré ce bon-heur, de retirer des mains & de la profanation de ſes ennemis,ce ſaint Monument, pour qui je n'aurois épargné ni mon ſang ni ma vie. Nous l'avons couvert en l'apportant au Vaiſſeau; (accompagnez de M. le Conſul, de toute ſa Maiſon, & des RR. Peres Miſſionnaires) mais ce n'a pas été ſans beaucoup d'impatience de joüir à mon aiſe de la vûë d'un objet que je ne puis aſſez voir, & dont j'attends la principale benediction de nôtre voyage.

Prêts à mettre à la voile, je ferme ce paquet afin de vous l'envoyer à la premiere occaſion favorable, ayant deſſein de n'en perdre aucune, ſans m'aquiter du double devoir de vous rendre un compte exact, & de vous aſſurer du profond reſpect avec lequel je ſuis.

ÉTAT CHRÉTIEN ET POLITIQUE DU ROYAUME DE TUNIS.

SECONDE LETTRE.

De Tunis, ce 25. Juin 1700.

MONSEIGNEUR,

COmme je croy que vous avez reçû le Journal de tout qui s'eſt paſſé dans nôtre voyage & ſejour de Tripoly, vous voulez bien que je le reprennne où je l'ai quitté.

Le

Le ſecond jour de Juin nous mîmes à la voile. Je ne pûs m'empêcher en m'éloignant, d'admirer l'aſpect de Tripoly, & de prendre un plaiſir qu'un gros broüillard nous avoit ôté en y entrant. C'eſt une aſſez agréable vûë, qu'un Croiſſant parfait, dont la Ville couronnée de cinq ou ſix belles pyramides fait le centre. La pointe du Couchant eſt une ſuite de rochers & de Forts bâtis à l'antique. L'autre eſt flanquée d'un gros Château, & ſe termine au Fort des Anglois, qui en fait comme la pointe, laiſſant voir entre deux l'agreable païſage de la Miſſie, au travers de ce grand nombre de pyramides, qui s'élevent des Tombeaux des Turcs; ce qui fait un aſſez bel effet, ſur tout au Soleil levant, qui étoit préciſément l'heure que nous partîmes. Nous prîmes route vers l'Iſle de *Gerbe*, ſuivant l'avis de M. le Conſul, pour tâcher de racheter un jeune Flamand nommé *Nicolas Richer*, dont la mere étoit de Paris, où il avoit auſſi pluſieurs oncles, & dont j'ai parlé dans mon premier Journal: l'Exprès que nous y avions envoyé n'ayant pas réüſſi.

Nous arrivâmes le même jour aux Seiches de *Zoara*, à quarante lieuës

de Tripoly. Il y a là une fameuſe Saline. Nous y trouvâmes cinq Vaiſſeaux Venitiens, qui venoient faire proviſion de Sel, ſuivant la permiſſion qu'ils en ont, moyennant douze mille piaſtres, qu'ils payent tous les ans aux Puiſſances de Tripoly. Pluſieurs Officiers vinrent à nôtre Bord.

Le troiſiéme, nous fûmes obligez de ſejourner à *Zoara*, où par bonheur il y avoit une Barque Turque, qui nous donna un More pour nous ſervir de Pilote juſques à l'Iſle de *Gerbe*, dont la route eſt difficile, & que nôtre Capitaine n'avoit jamais faite. Nous eûmes aſſez de peine à l'obtenir; parce que les Turcs craignoient que nous ne fuſſions quelques Maltois, qui avoient deſſein de les ſurprendre. Il falut beaucoup d'indices pour les deſabuſer; & nôtre Capitaine demeura à bord de leur Batque, pendant qu'un Officier vint à bord de la nôtre pour nous examiner & convenir. Ils nous accorderent enfin le Pilote que nous demandions, moyennant quatre Piaſtres Sevilliannes.

Lorſque ce More fut dans nôtre Vaiſſeau, je profitai du retardement

pour

pour l'entretenir, & ſçavoir ſes ſentimens au ſujet de la Religion. Il me dit entr'autres qu'il admiroit la charité des Chrétiens, d'envoyer & d'aller chercher leurs freres dans les extrémitez du monde; que pour lui, il croyoit qu'il étoit impoſſible que Dieu ne fît pas miſericorde à ceux qui la faiſoient de la ſorte. Il me dit encore, que les Mores aimeroient mieux la domination des Chrétiens que celle des Turcs; & que s'ils étoient aſſeurez du libre exercice de leur Religion, ils ſecoüeroient le joug des Turcs. L'exactitude & l'attachement que ce More avoit à ſa Religion & à toutes ſes ceremonies, nous fut une grande leçon. Il ne voulut jamais boire de vin, ce qui leur eſt défendu, ni manger de viande, parce qu'il ne l'avoit pas tuée lui même, comme il leur eſt enjoint. Il faiſoit exactement ſes prieres, multiplioit ſes ablutions, & ſe jettant à genoux pieds nuds, la face tournée du côté de la *Méque*, mettoit trois fois le front contre terre, ſe relevant autant de fois, en s'aſſeyant ſur les talons; & obſervant enfin toutes les ceremonies juſqu'à la ſuperſtition. Ce More étoit pourtant *Gerbin*; ceux de cette Iſle

paſſent pour des heretiques parmi les Turcs.

Le quatriéme au matin nous fîmes voile, & nous arrivâmes au ſoir à l'Iſle de *Gerbe*, éloignée de ſoixante lieuës de Tripoly, & frontiere du Royaume de Tunis, dont elle dépend, quoi qu'en diſe Moreri, qui la place dans celui de Tripoly : ſon erreur vient peut-être de ce qu'autrefois elle a été un *E*vêché de la Province Tripolitaine. Selon toutes les apparences, c'eſt une des Iſles les plus baſſes de la Mediterranée ; & ce qui lui eſt particulier, le flux & reflux y eſt trés ſenſible, ſur tout dans les pleines Lunes. Comme nous fûmes obligez d'y ſejourner, nous eûmes le plaiſir d'en remarquer la beauté & la fecondité, qui eſt trés-grande en toutes choſes. On y voit des campagnes où croiſſent le bled, l'orge, &c. On y trouve des vignes cultivées, ce qui n'eſt pas ordinaire dans l'Empire Ottoman. Il y avoit déja du verjus fort gros. La grande quantité de Palmiers, d'Oliviers, de Figuiers, & d'autres arbres à fruit, y fait par tout un agréable couvert, qui rend cette Iſle une des plus delicieuſes du monde. C'eſt dans cette Iſle où les anciens ont placé le fruit nommé

mé *Lothe*, ſi delicieux, qu'il faiſoit oublier ſa Patrie, quand on en avoit mangé: D'où vient qu'ils ont appellé ſes Habitans *Lothophages*. Les Mores s'empreſſoient à nous apporter des vivres, particulierement des œufs & des abricots, qui étoient les ſeuls fruits meurs dans ce tems-là. Nous les trouvâmes excellens, & les amandes des noyaux beaucoup plus blanches & plus douces que les nôtres. L'envie d'avoir de l'argent ou du Tabac, dont ils croyoient que nous faiſions trafic, leur cauſoit cet empreſſement. Il n'y a point de Ville dans cette Iſle. On y voit ſeulement du côté du Ponant un Port, avec un Château flanqué de Tours à l'antique, & de peu de défenſe. Il y en a une qui n'eſt bâtie que d'os de morts; quelques-uns diſent, que ce ſont des Chrétiens Maltois; d'autres, que ce ſont des Eſpagnols, qui autrefois étoient maîtres de cette Iſle, & qui furent défaits par les Infidéles en 1560. Du côté du Sud où nous moüillâmes, nous vîmes pluſieurs maiſons éloignées les unes des autres, avec de certains Tombeaux ou Mauſolées, qu'on prendroit en païs chrétien pour des Hermitages; & qui paroiſſant au travers d'un grand nombre de palmiers & au-

tres arbres, ſont une diverſité aſſez agreable à la vûë. Les Habitans y ſont Mahometans : mais (comme je vous ai déja dit, d'une ſecte differente des autres, & ſi odieuſe à ceux qui ſe diſent Muſulmans, que c'eſt une injure chez eux de s'appeller Gerbin. C'eſt le nom qu'ils donnent auſſi à nos Heretiques. Pour ce qui eſt de leurs mœurs, elles ne peuvent être plus dépravées, les plus abominables deſordres y ſont communs, & ils ne s'en cachent pas.

Comme il étoit encore jour quand nous y arrivâmes, le More Gerbin qui nous ſervoit de Pilote, nous demanda à mettre pied à terre, pour s'en aller coucher en ſa maiſon, qui étoit aſſez proche de la Rade où nous avions moüillez, avec promeſſe qu'il nous reviendroit trouver le lendemain de grand matin. Afin de l'engager à tenir parole, nous ne lui donnâmes qu'une piaſtre, des quatre que nous lui avions promiſes; & lui dîmes de raſſurer un peu les Mores des habitations du rivage, qui paroiſſoient effrayez de nous voir. Il le fit, diſant le ſujet de nôtre voyage, & que nous étions François. Nous ne laiſſâmes pas de nous tenir ſur nos gardes pendant la nuit, de peur d'in-

d'insulte, y ayant plusieurs petites Barques Turques en la même Rade.

Le lendemain cinquiéme, nôtre More ne manqua pas de revenir dès le matin, & emmena une bourique pour porter celui qui devoit aller au Château trouver le Gouverneur, & negocier le rachat du jeune Chrétien que nous cherchions. Pour cette negociation, nous jettâmes les yeux sur le Sieur *Ganteaume* de Marseille, qui avoit eu la generosité de s'embarquer avec nous, en reconnoissance de la grace que vous lui aviez fait, de le racheter de servitude en l'année 1690. Nous avions accepté son offre, prévoyant bien qu'il nous seroit d'un grand secours sur mer, & dans un païs dont il sçavoit les manieres, ayant eu le tems de s'en instruire pendant les années de sa captivité en Alger, & parce que nous attendions beaucoup de sa prudence. Tout le monde parle encore de ce trait de generosité, qu'il fit paroître avant que de tomber entre les mains des Barbares, ayant lui seul tué environ cinquante Turcs sur la Galere qui le prit, & dont il se seroit immanquablement rendu maître, si ceux qui étoient sur son Bord l'avoient secondé. Ce fut lui, que nous chargeâmes d'aller trouver le Gouverneur ou

Aga de cette Iſle. Il partit accompagné de nôtre More, environ une heure de Soleil. Il chemina trois grandes lieuës pour arriver au Château ; & ſur les deux heures après midi il revint ſur un des Chevaux de l'*Aga* ou Gouverneur, & accompagné de ſon Palfrenier. Il nous dit qu'il avoit trouvé l'Eſclave que nous cherchions : Que le Gouverneur n'étoit pas fort traitable : Qu'il lui avoit offert juſqu'à deux cens cinquante Piaſtres Sevilianes : Qu'après bien des conteſtations il l'avoit laiſſé partir, proteſtant qu'il ne rabatroit rien de trois cens Piaſtres, avec une veſte, dont l'eſtimation ſe ſeroit montée du moins à cinquante Piaſtres. Nous nous conſultâmes ; & penſant à l'extréme peril de ce jeune Enfant, & à l'impuiſſance où l'on eſt de retirer les Eſclaves de cette Iſle, qui deſeſperent d'être rachetez ſi-tôt qu'ils y entrent, nous conclûmes d'envoyer les trois cens Piaſtres. Le ſieur Ganteaume étoit déja en Chaloupe, & approchoit de terre ; lorſqu'il en vit une autre qui venoit à Bord, où il revint auſſi-tôt qu'il eut apperçû le ſignal qu'elle lui faiſoit, & les deux Chaloupes arriverent à même tems. Cette Chaloupe amenoit le frere de *Rosbani*, que nous avions fait écri-

re

re de Tripoly pour ce ſujet, accompagné d'un More de conſidération, qui entendoit & parloit un peu le François; parce qu'il avoit été ſur nos Galéres. Ils étoient envoyez de la part de *l'Agu*, pour terminer la négociation.

Ils ne manquerent pas de nous faire valoir le peril où ce jeune Eſclave étoit de ſe faire Turc; nous aſſurant même que ſans leur Pâque, dont les ceremonies les avoient trop occupez, il auroit déja eu le Turban: (ce qui étoit conforme aux avis que nous avoit donné un Eſclave Polonois du même lieu;) Qu'il commençoit déja fort à s'aprivoiſer; & que par la plus cruelle de toutes les perſécutions, on tentoit ſa jeuneſſe par les plaiſirs. En effet, on l'avoit fort proprement habillé; on lui avoit donné un Cheval pour ſe promener par toute cette Iſle, & joüir de ces délices ſans fatigue: Les femmes le careſſoient, juſqu'à ſa Patronne même; & plus encore le Gouverneur, par une brutalité qu'il coloroit du zele de Religion; mais l'interêt l'emporta ſur toutes les autres paſſions. Comme il trouvoit une occaſion aſſez belle d'avoir une groſſe ſomme d'argent, qu'il voyoit bien que s'il la laiſſoit échaper, il ne la trouveroit plus, (cet Eſclave étant

étant l'unique de memoire d'homme, qui y ait été racheté) il quitta le deſſein qu'il avoit de le ſeduire, & de l'immmoler à ſes plaiſirs, & à ſon faux prophete, pour penſer à ſes interêts. Car vous ſçavez que telle eſt la maxime des Turcs. Ils aiment leurs plaiſirs plus qu'aucuns peuples du monde. Ils ont du zele & de l'attachement pour leur Religion, mais ils ſont eſclaves de l'argent; & quand l'interêt eſt en concurrence, ils le preferent à tout : témoin cet Algerien, dont vous ſçavez l'hiſtoire, qui voyant un de ſes Eſclaves habillé à la Turque, & prêt à ſe declarer Mahometan, ſelon les ceremonies ordinaires, lui fit donner la baſtonnade par quatre autres de ſes Eſclaves, juſqu'à ce qu'il criât tout haut; je ſuis Chrétien, & non pas Turc; aimant mieux que Mahomet perdit un nouveau ſujet, que de perdre l'eſpoir de le vendre autant qu'il le ſouhaitoit.

Nous conclûmes enfin avec *Roſbani* & le *More* ſes députez, pour le rachat de nôtre Eſclave, moyennant 275. piaſters.

On leur donna la collation. Le More avec le *Negre* qui ramoit ne voulurent boire que de l'eau, mais *Roſbani* moins ſcrupuleux, avala en trois coups une carafe de Roſſoli, qu'il fit ſuivre par cinq

ou

ou ſix raſades de vin pour ſe rafraîchir; ce qu'il trouva ſi bon, que quelques heures devant que de lever l'ancre, un More vint de ſa part nous aporter un panier d'abricots; nous faiſant ſçavoir, que nous ne pouvions répondre à ſon honnêteté, d'une maniere qui lui fût plus agreable, qu'en lui envoyant quelques flacons de Roſſoli.

Aprés la convention, le ſieur Ganteaume partit avec eux pour retourner vers l'*Aga*, qui ſe moquant de la parole qu'on avoit donnée de ſa part, dit qu'il vouloit trois cent vingt cinq Piaſtres. On eut beau lui repreſenter, qu'on n'avoit rien conclu que de ſon conſentement, il perſiſta toûjours, juſqu'à ce que le ſieur Ganteaume connoiſſant le genie du païs, parla d'un autre ton, & le menaca de faire connoître au Roi de Tunis ſon injuſte procedé; ajoûtant qu'il ſçavoit bien qu'il en ſeroit écouté, & qu'il le verroit à ſes dépens. On ne manqua pas chez ce Gouverneur de marquer de la reſolution, & de lui impoſer ſilence avec menaces; cependant cette fermeté avoit tant ébranlé ce Barbare, qui ſe ſouvenoit d'ailleurs que le *Beï* de Tunis, qui avoit fait trancher la téte à ſon frere, ſeroit aſſez ſuſceptible des ombrages qu'on

qu'on pourroit donner de lui, termina le marché, moyennant douze Piaſtres & demie, qu'on ajoûta à ce qu'on lui avoit promis. Il étoit dix heures du ſoir, lorſque l'on nous amena le petit Eſclave. Nous renvoyâmes le Palfrenier du Barbare que nous avions en ôtage, & il remena les deux Chevaux ſur leſquels ils étoient venus.

Le ſixiéme; fête de la tres ſainte Trinité, que nous eſperions paſſer à Tunis, nous partîmes de l'Iſle de Gerbe ſur les dix heures du matin, bien chagrins de n'avoir pas eu la même conſolation ce jour-là, que la Fête de la Pentecôte. Nous arrivames ſur les deux heures après midy à la hauteur de la pointe de l'Iſle, qu'il nous fut impoſſible de doubler. Le vent contraire nous empêchoit d'un côté de gagner aſſez de mer, & de l'autre nôtre Patron qui ne connoiſſoit pas le fond, craignoit de donner trop en terre; ainſi il prit le parti de revirer de bord aſſez bruſquement, & nous fit revenir à nôtre premier poſte; ce qui ne ſe fit pas ſans difficulté, y ayant en cet endroit beaucoup de bas fonds & des ſeiches, où les Vaiſſeaux demeurent; ce qui oblige ſouvent de les alleger dans les Chaloupes, ou d'attendre la pleine Lune pour les remettre à flot.

Le

Le ſeptieme, le vent ayant continué d'être contraire, nous volumes voir de plus prés cette Iſle, dont le premier aſpect nous avoit paru ſi beau; & ayant mis pied à terre, nôtre More que nous rencontrâmes par hazard nous donna lieu de ſatisfaire plus aſſurément nôtre curioſité. Il nous invita d'aler chez lui; mais nous vîmes à ſa contenance, que nous lui aurions fait peine de le prendre au mot, ſur la reflexion qu'il fit des conſequences que cette viſite pourroit avoir dans l'eſprit des Mores, qui auroient été ſcandaliſez de voir des *Papaces* Chrétiens chez lui. Nous vimes quelques ruines, nous admirâmes la bonté du terroir, à qui il ne manque que d'être un peu moins ſec; & comme il nous vit curieux d'emporter quelques branches de Palmes, parce qu'en ce lieu elles ſont des plus belles, & que nous nous y prenions aſſez mal en les cueillant, car elles ſont armées de pointes tres dures, il voulut bien nous en épargner la peine & la douleur. Il nous fit auſſi remarquer la difference du Palmier mâle & du Palmier femelle, en ce que le Palmier mâle porte une fleur plate de la grandeur & de la figure de la main, à peu prés comme nos Amarantes plates, mais blan-

blanches comme de la neige ; & que le Palmier femelle porte ſur un rameau plat une eſpece de grape, qui contient environ ſoixante petites branches ou rameaux, dont chacune jette quantité de petites fleurs rouges ou jaunes, dont ſe produiſent les dates. Je porte avec moi des fleurs de l'une & de l'autre. Il nous apprit auſſi, que pour rendre les dates plus douces & plus groſſes, ils prenoient une fleur du Palmier mâle, & l'attachoient avec un fil dans une grape du Palmier femelle ; nous diſant que ſans cet artifice, ces fruits ſeroient amers & menus. Nous vîmes toute la plaine remplie de beaux Oliviers, & en quelques endroits des Chameaux qui fouloient le blé. Le terroir eſt rempli de ces gros oignons qui pouſſent hors de terre, que l'on nomme *Eſquille* ; il y en avoit qui péſoient quatre à cinq livres. Nous apprîmes que dans cette même Iſle demeuroit un fameux *Marabout*, qui comptoit juſqu'aux habits parmi les choſes ſuperfluës ; ſa dévotion étoit d'aller toûjours nud, ce qui le fait reverer des Inſulaires comme un Saint. Il eſt âgé d'environ ſoixante & douze ans ; & ſa réputation eſt ſi fort établie, que lorſque les Negocians de cette Iſle ſont ſur le point de ſe mettre en

mer,

mer, ils lui portent une Robe, dont ils lui font préſent. Il s'en couvre en leur préſence, & devant la plûpart des Habitans qu'on a ſoin de faire avertir; puis s'en dépoüillant auſſi-tôt, il la jette dans le feu. Le ſacrifice fini, chacun s'empreſſe à qui en aura les cendres; parce que la ſuperſtition & l'aveuglement leur fait croire, qu'il ne peut arriver de mal à leurs enfans, ou à leurs beſtiaux, tant qu'ils leur font porter de ces cendres.

Le huitiéme, le vent continua à nous être contraire. Nous voulumes pour ne point perdre de tems, envoyer nos Matelots faire de l'eau, en un lieu que nôtre More nous avoit montré en arrivant, qui eſt à la pointe de l'Iſle du côté du Levant; mais ils y trouverent des Barbares qui la gardoient, parce que l'eau douce y eſt très-rare: ils furent repouſſez & chargez de coups de bâtons, ce qui nous les fit revoir plûtôt que nous ne penſions.

Le Neuviéme au matin, le vent étant Nord-Eſt, & plus doux que les jours précédens, nous remîmes à la voile; & prenant le large, nous fîmes route avec un aſſez bon vent; enſorte qu'au coucher du Soleil, nous étions à cinq lieües au deſſus des Iſles de *Cercare* ou *Querques*, autrefois

L'Auteur du Traité des Evêchez de l'Univers.

fois Evêché, ſous le nom de *Circina*, (ſelon quelques Auteurs.) Pendant la nuit on jetta la ſonde, & trouvant que nous étions proche de terre, on fit une bordée au Sud-Eſt, pour éviter les ſeiches qui regnent beaucoup dans ces mers, qu'on appelle pour ce ſujet *la petite Syrte*.

Le 10. au matin, une Galiote de Malte qui étoit moüillée à *Querque*, nous ayant apperçûë, leva l'ancre pour nous donner la chaſſe, dans la croyance que nous étions quelque priſe que les Turcs envoyoient à Tripoly ou à Tunis; & nous de nôtre côté, qui croyions que ce fût la Galiote de Tripoly, que nous en avions vû partir à nôtre arrivée, ou celle d'*Aly Reys*, qu'on nous avoit dit être en mer, nous nous mîmes en état de n'être pas ſurpris. Elle nous gagna bien-tôt, parce qu'elle alloit à voile & à rame: Lorſqu'elle fut à deux mille près, elle mit le Pavillon de Malte; & nous, ayant arboré le nôtre, elle fit ſignal pour que nous l'attendiſſions, tenant toûjours le vent. Quand nous fûmes approchez & reconnus, les Maltois nous apprirent qu'ils avoient fait une priſe à *Querque*, d'une Barque chargée de blé & de dix Turcs; mais qu'ayant enſuite fait rencontre de trois Galiotes de Tripoly, ils

ils avoient été contraints de lâcher priſe, & même de jetter leurs canons ou pierriers à la mer, afin d'échaper ; & qu'ils n'avoient pû conſerver qu'un More de leur priſe.

Nous voulûmes l'acheter, & le remener à Tunis, afin de l'échanger pour un Chrétien, mais nous ne pûmes convenir; parce qu'ils vouloient que nôtre Capitaine lui donnât deux pierriers. Ils nous dirent auſſi que les Galeres de Malte étoient parties pour chercher les Vaiſſeaux de Tripoli, & qu'il y avoit quinze jours qu'ils avoient quitté Malte. Ils reprirent la route des Iſles, pour gagner le *Monaſtier*, où ils font ſouvent des décentes.

Nous continuâmes nôtre route, & paſſâmes à la vûë de Nôtre-Dame de *Lampadouze*, où il falut une ſeconde fois renoncer à ce que nous inſpiroit nôtre dévotion, le Patron nous remontrant, que ſi nous y relâchions, nous courions riſque d'y demeurer long-tems ; parce qu'il n'eſt pas facile d'en ſortir. Au coucher du Soleil le tems ſe chargea, & nous vîmes beaucoup de poiſſons blancs, qui ſembloient voler à fleur d'eau ; la nuit néanmoins ſe paſſa doucement, faiſant route ; enſorte que le matin onziéme, nous nous trouvâ-

mes à l'Iſle de *Pantalarée*, où le calme nous prit, & dura juſques ſur les quatre heures.

Le douziéme, nous nous trouvâmes aſſez prés du *Cap-Bon*, avancez dans le Golfe de *Mahomet*, où le vent nous jettoit. A la pointe de ce Cap, il y a une Fortereſſe que l'on nomme *Gallipia*, où les Vaiſſeaux moüillent. Cette Fortereſſe eſt ſur une élevation; elle paroît de figure quarrée, flanquée de huit Tours. On dit qu'il y a trente canons; & au ſommet de la Montagne, il y a un Marabout, que les Turcs ne manquent pas de ſaluer en paſſant. Nous eſperions pendant la nuit doubler ce Cap; mais le vent étant tombé, nous nous trouvâmes le matin treiziéme plus éloignez que nous n'étions le ſoir, par les courans qui ſont fort frequens ſur cette Côte. Ce fut là que nous rencontrâmes pluſieurs Barques qui faiſoient nôtre même route; entr'autres, une de Marſeille, qui venoit de la Canée charger des huiles. L'ayant aprochée, je lui donnai quelques dépêches pour France; & ſur tout, je lui recommandai le paquet que j'avois préparé dés Tripoli, pour vous envoyer à la premiere occaſion. Nous doublâmes ce Cap à force de bordée, laiſſant les Iſles

des

des *Imbes* à nôtre droite. Elles n'en ſont éloignées que de cinq lieuës.

Le quatorziéme, nous avançâmes vers Tunis, ayant le *Cap-Bon* à la gauche, & laiſſant *Porte-Farine*, que nous voyions bien loin ſur la droite. De là nous eûmes le plaiſir de voir cette vaſte Baye, qui eſt la plus belle que j'aye vûë dans la Mediterranée. Elle s'ouvre d'abord entre ces deux Caps, éloignez l'un de l'autre; & ſe reſſerre enſuite par deux autres Caps, dont l'un eſt celui de Carthage du côté de *Porte-Farine*, & qui n'en eſt ſéparée que par un petit Golfe, où l'on voit une petite Ville appellée *Ragebel*, & quelques petites Iſles. L'autre, eſt une pointe fort haute, qui ſe nomme *la Montagne de Plomb*; parce qu'elle en a la couleur, & qui eſt du côté du *Cap-Bon*; laiſſant auſſi entre deux une autre petite Ville, qui paroît fort agréable, appellée *Solimane*. C'eſt d'entre ces deux Caps, que l'on découvre le Fort de la Goulette; & delà dans le fond la Ville de *Tunis*. Cette vûë me parut charmante, & j'aurois ſouhaité de ſçavoir le deſſein, pour deſſiner le beau coup d'œil qui ſe preſentoit à moi. D'un côté les ruines de *Carthage*, & de l'autre une lourde & haute maſſe d'une ſombre Montagne, faiſoient

les objets les plus prés de la vûë, & ne ſervoient qu'à adoucir & éloigner les Côtes, les Arbres & les Forts, qui fuyoient inſenſiblement, en ſe raprochant vers le point de vûë, où paroiſſoit dans un éloignement imperceptible la Ville de Tunis, qui ſembloit comme ſortir de derriere le Fort de la *Goulette*. Dés ce moment, je ne m'étonnai plus ſi ce lieu avoit été autrefois ſi fameux, & ſi le grand nombre, auſſi bien que la valeur de ſes Habitans, avoit donné de l'exercice à Rome. J'étois dans ces penſées, lorſque je me trouvai inſenſiblement au Port de la *Goulette*, où nous moüillâmes ſur les deux heures aprés midi.

Nous envoyâmes auſſi-tôt nôtre Patron à terre, pour aller à Tunis donner avis de nôtre arrivée à M. le Conſul de France. Pendant que nous attendions la réponſe, deux Barques arriverent, dont l'une venoit de Tripoli, & en étoit partie aprés nous. Par ſon moyen, nous reçûmes des Lettres de M. le Conſul, & du R. P. Charles Marie, qui nous aprenoient la mort du R. P. Prefet des Miſſions, dont nous fûmes ſenſiblement touchez, tant pour les obligations que nous lui avions, que pour ſon merite, qui lui avoit attiré la veneration même des Barbares. Elle fut ſi

gran-

grande, qu'ils voulurent bien qu'on portât publiquement ſon corps, & en grande ceremonie par les ruës de Tripoli, juſqu'au Cimetiere des Chrétiens, où l'on fit ſes Obſéques avec toute la pompe & la même liberté qu'on auroit fait dans un païs Chrétien.

Le quinziéme, ſur les neuf heures du matin, nôtre Patron qui avoit paſſé la nuit à Tunis, revint à Bord, & nous aporta une Lettre de M. *Sorhainde* de Bayonne, Conſul pour la Nation Françoiſe, en réponſe de celle que je lui avois écrite. Nous nous embarquâmes ſur le Sandale qui avoit aporté nôtre Patron, laiſſant ſur nôtre Barque pour la garde de nôtre argent, & la direction de nos Eſclaves, le Frere Victor Simon, que nous avions pris par vôtre ordre en nôtre Convent de Marſeille: Nous en avons tiré de grands ſecours pendant tout le voyage. Il y avoit au moins trois lieuës d'une navigation aſſez difficile, à cauſe des bas fonds, & du peu d'eau. Les Turcs qui conduiſoient la Barque, étant pluſieurs fois obligez de ſe mettre dans l'eau, & de la ſoûlever avec leurs épaules. Aprés qu'ils eurent fait cette manœuvre quelque tems, étant entrez dans l'*Etang*, nous trouvâmes un peu plus de fond; ce

qui leur donna lieu de prendre un repas à la Moresque, dont nous eûmes assez de divertissement : Il consistoit en ris, qui est un de leurs plus ordinaires & plus excellens mets. Aprés l'avoir fait cuire avec de l'eau, ils le renverserent dans le couvercle de la chaudiere ou marmite ; puis s'étans assis tous autour, au nombre de dix ou douze, on leur servit un peu de mantegue ou beure, chacun en prit avec ses doigts ; & ayant fait un creux dans le ris qui étoit en pyramide, il le remuoit incessamment jusqu'à ce qu'il fut fondu ; puis en ramassant de ce mélange dans sa main, en faisoit comme une gobe qu'il jettoit avec assez de dexterité dans la bouche ; & aprés avoir secoüé la main dans le plat, y retournoit comme auparavant. Sur la fin, ils firent faire la ronde à une Bardaque, ou cruche d'eau, dont toute la table avala à longs traits. Si leur mal-propreté nous fit un peu de mal au cœur, leur sobrieté en récompense ne laissa pas de nous faire faire reflexion sur l'intemperance de la plûpart des Chrétiens. Nous avions passé en cette compagnie au travers d'une espece de trellis de roseaux, ou de cannes qui arrêtent les poissons, & qui empêchent que les Barques qu'on nomme *Sandales*, n'en-

n'entrent & ne ſortent ſans permiſſion. On ouvre une écluſe pour les derniers. Nous aperçûmes dans ce Lac une prodigieuſe quantité de poiſſons. Un de la compagnie en moins d'un demi quart d'heure, en prit quatre gros à l'hameçon ; mais ils ne ſont pas bons, on ne ſert aux bonnes tables, que le poiſſon qui vient de *Bizerte*. Nous y vîmes auſſi quantité de ces beaux oiſeaux, qu'on nomme *Flamands*. Ils paroiſſent d'abord blancs comme des Signes, dont ils égalent au moins la grandeur ; mais quand ils prennent le vol, le mélange de noir & de rouge comme feu dont ils ſont barez, fait admirer leur plumage.

Enfin, nous arrivâmes au Port ſur les deux heures aprés midi : Car il eſt à remarquer, que chaque jour regulierement, il s'éleve un vent de terre le matin, qui porte les Sandales à la Goulette ; & que vers le midi, il s'en éleve un autre de mer, qui les remene au Port de Tunis ; ainſi on y arrive preſque toûjours à cette heure. Comme les eaux ſont ſi baſſes, que les Sandales ne peuvent aborder, on trouve là quantité de Noirs, qui s'empreſſent à qui portera ſur les épaules ceux qui débarquent. Nous nous aperçûmes alors plus

que jamais, que nous étions en Barbarie. Aucune monnoye ne contentoit ces Mores, qui exigeoient cependant leur ſalaire avec la derniere inſolence. De leurs mains nous tombâmes entre celles des Doüaniſtes, encore plus déraiſonnables : Ils foüillerent nos ſacs, prirent ce qu'ils jugerent à propos, & nous envoyerent promener. Il n'y eut pas juſqu'au linge ſale, dont ils prétendoient nous faire payer l'entrée, ſe faiſant un grand merite de toutes les avanies qu'ils peuvent faire aux Chrétiens. Nôtre Patron s'y oppoſa, pour conſerver le droit des Marchands, & pour n'introduire aucun uſage nouveau, qui prend bien-tôt la force de loi ; & voyant qu'il ne pouvoit en tirer raiſon, il alla trouver M. le Conſul, & nous laiſſa cependant entre les mains de l'Intereſſé de la Doüane, qui nous chargea de menaces & d'injures, que nous n'entendions que par le ton & les geſtes. Le Patron vint bien-tôt nous retirer de ce premier embarras, avec le Chancelier du Conſulat, qui parloit Arabe, & nous fit rendre tout ce qui avoit été pris ; ainſi nous en fûmes quittes pour des menaces. Il me ſemble que je n'aurois pas été fâché, pour benir un peu nôtre miniſtere, qu'il en fût venu

aux

aux effets. Car l'ouvrage de la Redemption merite bien un peu de mauvais traitemens.

Nous gagnâmes Tunis, qui eſt à un quart de lieuë du Port; & en arrivant dans la Ville, nous trouvâmes M. le Conſul qui venoit au devant de nous. Il nous conduiſit dans ſa Maiſon, que je fus ſurpris de voir ſi belle, & d'une architecture ſi reguliere dans un lieu barbare : Auſſi a-t-elle été bâtie par le feu *Beï*, & eſt beaucoup exhauſſée. Nous entrâmes dans une grande cour quarrée, pavée de marbre blanc & noir, au milieu de laquelle eſt un beau Baſſin de marbre blanc. Des quatre côtez, s'éleve un Bâtiment magnifique à deux étages. Celui de bas eſt plein par deux côtez, qui font face l'une à l'autre : Et les deux autres faces ſont ſoûtenuës de colomnes, auſſi bien que les quatre côtez du ſecond étage, qui font autant de belles galeries, dont toutes les colomnes, avec les chapiteaux & leurs corniches, ſont de marbre. L'ordre eſt Corinthien ; il y a ſeulement certains couronnemens faits avec des Croiſſans entrelaſſez, qui font un trés-bel effet. Toutes les arcades ont auſſi la figure d'un Croiſſant renverſé. Comme le jour n'y vient que par les portes

tes qui ſont de marbre, on a pratiqué des cartouches ciſelées par filagrames, au lieu de fenêtres, qui ſont d'une beauté & d'une delicateſſe achevée. Je me ſçûs bon gré d'en avoir jugé de la ſorte, quand M. le Conſul me dit qu'on étoit venu de bien loin les copier, & que les habiles dans l'architecture les eſtimoient beaucoup. Nous fûmes introduits dans le *Sofa*, qui n'eſt pas moins magnifique. Sur le quarreau de marbre ſont tendus de grands tapis de Perſe & de Turquie, avec des couſſins de ſatin & de damas rouge. Entre les pilaſtres de marbre il y a de grands cadres, dont le fond eſt de porcelaine à grands bouquets de fleurs. Tout l'Ouvrage eſt couronné d'un beau plat-fond en gros relief, doré d'un or double; ce qui fait un trés-bel effet. Le même jour M. Imber, que nous avions averti par des paquets de lettres que nous lui avions envoyez, vint nous trouver. C'eſt un Marchand de Marſeille, habitué à Tunis, trés-verſé dans la connoiſſance de ce qui regarde les mœurs & les manieres des Turcs, parce qu'il a été dans preſque toutes les échelles du Levant: & qu'il a exercé même quelque tems la fonction de Chancelier, auprés des Ambaſſadeurs de France à Conſtantinople: Hom-

Homme d'eſprit, civil, prevenant, & tout propre à gagner les cœurs de ces Barbares. Il nous fit bonne compagnie tant que nous fûmes à Tunis, & marqua un attachement ſi particulier pour nous, qu'il ne pouvoit nous quitter. Il nous rendit tous les ſervices que nous en pouvions ſouhaiter.

M. le Conſul & lui nous menerent dés le ſoir faire nos fonctions. Nous commençâmes par viſiter les Bagnes ou priſons des Eſclaves. Entrant dans celui de ſainte Croix, nous trouvâmes pluſieurs Tables de Turcs en débauche, & qui beuvoient du Vin ; car ce ſont les Cabarets de la Barbarie ; & ces Barbares les font valoir par leurs Eſclaves, auſquels ils donnent de l'argent pour acheter du Vin, & en retirent un gros profit. Ce Bagne eſt fort grand & vaſte, & conſiſte dans une grande cour quarée, d'où l'on entre dans une eſpece de priſon affreuſe, à cinq voutes, de la maniere que je vous ai décrit celle de Tripoli. En viſitant deux autres Bagnes, nous apperçûmes à l'entrée des bâtons quarez de deux pieds & demi de longueur, & de deux ou trois pouces de quare, avec des maſſuës armées, qu'on nous dit être deſtinez pour le ſupplice des

Eſclaves. Cette vuë ne nous fit pas peu d'horreur, & je ſentis mon cœur s'attendrir ſur le pitoyable état de ceux, qui ſans crime ſe trouvent expoſez à de ſemblables cruautez. Ces Bagnes ſont gardez comme à Tripoli par des *Gardiens Bachis*. Les ruës où nous paſſâmes, étoient fermées de grandes portes cocheres à chaque extrémité. Elles ſont pavées & paſſablement larges. Nous paſſâmes auſſi devant le Château, qu'on dit avoir été bâti par Dom Jean d'Autriche. A l'entrée eſt un Corps-de garde peint, & fort propre. L'*Aga* y étoit aſſis avec pluſieurs Turcs. M. le Conſul nous fit remarquer les têtes des Turcs, que le *Beï* avoit fait mettre ſur les murailles, pour avoir pris le parti de *Ramadam* ſon predeceſſeur, & appuyé ſes cruautez à ſon égard. Nous vîmes auſſi devant le même Château la place d'où l'on avoit déterré un Geant de vingt-un pas de long; & on nous montra dans un autre Corps de garde voiſin une côte prodigieuſe, qu'on dit être de ce Coloſſe. Dans ce que nous vîmes pour lors de ruës, les édifices nous parurent aſſez propres pour le Païs. Il y a cependant beaucoup plus de ruïnes que de maiſons, & de vuide que de plein. Lorſque nous fûmes de retour au logis de M. le

Con-

Conſul, il nous entretint de la conſtance d'un jeune Eſclave Sicilien de nation, nommé *François Martin*, âgé de dix à douze ans, que le *Beï*, à qui il appartenoit, avoit mis en ſa Maiſon de plaiſance, qu'on nomme le *Bardo*, éloignée de demie heure de Tunis. Ce cruel avoit tenté toutes les voyes de lui faire renoncer la foi, & lui avoit même pluſieurs fois fait donner la baſtonnade, que cet enfant avoit endurée avec une patience & une fermeté au deſſus de ſon âge. Le *Beï* non content de ces eſſais de cruauté, fit apporter des flambeaux ardens, & fit appliquer deſſus les mains de ce jeune Chrétien, qui en ſoûtint l'ardeur & le ſupplice, avec une conſtance à faire confuſion aux Renegats. Cet exemple étonna les Barbares, & anima beaucoup les Chrétiens. M. le Conſul en a reçû les plus fortes impreſſions, & touché en même tems d'admiration & de compaſſion, l'a racheté, & le *Beï* confus de ſe voir vaincu par un enfant, étant auparavant cette épreuve dans la reſolution de ne le pas donner pour mille écus, a été bien aiſe de s'en défaire, & de le vendre pour moins. Sa conſtance lui a procuré non ſeulement ſa liberté, mais encore à ſon Oncle & à

ſon Couſin germain, qui étoient Eſclaves avec lui, & que M. le Conſul a achetez en même tems. Il les doit envoyer en Sicile à la premiere occaſion. Aprés ce trait de la cruauté du *Beï*, il en ajoûta un plus humain. Ce *Beï* aime beaucoup le fils de *Mehemet* ſon Oncle, dont il a épouſé la Veuve & la Fille, qui ſont la Mere & la Sœur de ce jeune Prince. * Un jour que cet enfant prenoit ſon divertiſſement ſur un canal, qui eſt dans ſon Jardin de plaiſance, la Gondole où il étoit renverſa, & le mit en danger de perir. Un Eſclave ſe jetta à la nâge, & l'ayant ſauvé le rendit à *Morat Beï*, qui ſe ſentit ſi touché de ce ſervice, qu'il lui donna ſur le champ ſa liberté, avec deux cens Piaſtres.

* *Seidi Morat.*

Autant que nous avions été conſolez par le recit de la conſtance de ce Jeune Chrêtien ; autant fûmes-nous touchez de la chute funeſte & ſcandaleuſe d'une perſonne conſiderable, & pour ſa naiſſance, & pour ſon caractere, arrivée depuis peu ; mais avec des circonſtances, qu'il eſt à ſouhaiter qu'elles demeurent enſevelies dans un éternel oubli. Dans tous ces entretiens que nous faiſoit M. le Conſul, avec la grande facilité

lité qu'il a de s'énoncer, paroiſſoit un air de Religion, qui faiſoit voir combien il étoit ſenſible à tout ce qui regardoit le Chriſtianiſme. Ce qui me toucha plus, que toutes les autres qualitez, qui l'ont fait choiſir pour remplir un poſte, où il faut de la penetration, de la prudence, de la fermeté, & une conduite enfin autant reguliere, que ceux à qui il a perpetuellement affaire, ſont intereſſez, cruels, ombrageux, infidéles dans leurs promeſſes, & inconſtans dans leurs proteſtations.

Le lendemain ſeiziéme, il nous mena au *Fondouc*, où eſt la Chapelle Conſulaire dediée à ſaint Loüis, dans laquelle nous celebrâmes la ſainte Meſſe. Ce lieu eſt proprement le quartier des Marchands François, bâti par les ſoins du R. Pere le Vacher Vicaire Apoſtolique de Carthage, & homme vraiment Apoſtolique, dont Dieu récompenſa les travaux par la mort violente que les Algeriens lui firent ſouffrir, en haine de ſa Religion & de ſa Patrie.

Le Divan lui aſſigna ce lieu, moyennant un gros tribut, qui ſe paye tous les ans. Ce *Fondouc* conſiſte en trois ou quatre cours, environnées de Bâtimens à ga-

galeries deſſus & deſſous, où ſont pluſieurs appartemens occupez par les Marchands. Un quartier eſt deſtiné pour les RR. Peres Capucins, que la Congregation *de Propaganda Fide* y a fondez depuis quelques années, & qui deſervent la Chapelle Conſulaire, & les Bagnes ou Priſons des Eſclaves, qui ſont au nombre de treize, ſous le nom, I. de la trés-ſainte Trinité. II. De ſainte Lucie. III. De S. Sebaſtien. IV. De S. François. V. De S. Leonard. VI. De l'Annonciation. VII. De Sainte Croix. VIII. De S. Joſeph. IX. De Sainte Roſalie. X. De Saint Charles. XI. De Sainte Catherine. XII. De N. D. du Mont Carmel. XIII. De N. D. du Roſaire, & la Chapelle de Saint Loüis au *Fondouc*. Elles ſont toutes propres & bien ornées, par les ſoins & les épargnes des pauvres Eſclaves & la liberalité des Marchands Chrétiens. Outre les Capucins qui demeurent à Tunis, il y en a encore deux, un à *Portefarine*, & l'autre à *Bizerte*, qui tous vivent avec une grande édification des Chrétiens & des Turcs mêmes.

Le dix-ſeptiéme, M. Imber nous ayant donné à dîner avec beaucoup de cordialité nous fit voir ſes raretez, qu'il avoit ramaſ-

ramaſſées en divers endroit du Levant, dont les plus conſiderables conſiſtoient en Medailles fort curieuſes. J'admirai ſur tout une Diane de bronze d'un pied de haut, tronquée par la moitié des jambes, portant en une main une lampe, qu'on allumoit dans le tems des Sacrifices qu'on lui preſentoit. Il nous aſſura que c'étoit la même qui avoit été dans le Temple d'Epheſe. Il ajoûta qu'il en avoit refuſé quinze cens livres à Conſtantinople. Aprés avoir ſatisfait nôtre curioſité, il voulut ſatisfaire ſa generoſité. Il nous offrit tout ce qu'il nous avoit montré, que nous refuſâmes. Il nous força ſeulement d'accepter quelques Medailles, nous diſant qu'il étoit fâché de nous avoir dit le prix de ſon Idole; ce qui ſans doute, étoit le motif du refus que nous en faiſions.

L'aprés midi, il nous reconduiſit chez M. le Conſul, & nous fûmes tous enſemble du côté de la Moſquée neuve, qui eſt au Fauxbourg d'Ariana. Comme nous paſſions dans le quartier du *Deï*, nous rencontrâmes quelques Turcs qui venoient de la campagne, & tenoient des Palmes briſées à la main. Le R. P. Liebé eut l'honneur d'en recevoir un coup, qu'un d'eux lui déchargea de toute ſa force.

ce. Deux Eſclaves qui étoient à l'entrée du Palais du *Deï*, & lui appartenoient, ayant vû cette inſulte, donnerent quelques coups à celui qui l'avoit fait. Ce jeune Turc revint ſur ſes pas, nous „ menaçant, & diſant : J'ai été maltraité „ par un Eſclave pour toi, chien de „ Chrétien, tu me le payeras, & entra auſſi-tôt dans une Maiſon, comme pour aller chercher main forte. Comme M. le Conſul n'avoit pas avec lui ſon Truchement, il commanda à ſon Valet de Chambre de ſe tenir derriere, & de prendre garde ſi le Turc ne viendroit pas accompagné. Pendant qu'il donnoit cet ordre, il reçût quelques coups d'un jeune enfant; ce qui montre qu'ils ſuccent avec le lait la haine contre les Chrétiens. Nous doublâmes le pas, craignant quelque ſuite, car les enfans ſont fort mutins. Ils crachoient continuellement ſur nous, & nous jettoient ſouvent des pierres; & les plus âgez même s'y joignoient. Le Neveu de M. le Conſul étoit actuellement au lit d'un coup de feu, qu'il avoit reçû par un Soldat More, qui en défilant avec les Troupes, l'avoit choiſi de ſang froid en preſence de ſon Oncle, qui n'eût point d'autre parti

à

à prendre que la retraite, ſans avoir pû tirer ſatisfaction de cette inſulte. Nous ne laiſſâmes pas de remarquer en courant ce qu'il y avoit de plus conſiderable dans la Ville.

Tunis eſt d'une aſſez grande étenduë, il faut bien trois ou quatre heures pour en faire le tour; elle eſt à demi côteau, de figure preſque ovale, ceinte de ſimples murailles, ſans Tours ni Fortifications: Les Fauxbourgs ſont auſſi murez. Il y a un nombre prodigieux de Moſquées, que quelques-uns m'ont dit être plus de trois cens, ce que j'ai peine à croire. Je puis toûjours aſſurer qu'il y en a au moins cent, dont trente ont des fléches, ou tours tres-belles. On m'en fit remarquer une, que la tradition des Chrétiens tient avoir été autrefois une Egliſe dediée à ſaint Nicolas. La Moſquée neuve, nommée la *Gemme Geiton*, commencée par les *Beïs* freres, qu'ils laiſſerent imparfaite, & qui l'eſt encore, eſt un gros Dôme, ſoûtenu d'un triple rang de colomnes, & que l'on découvre du Fort de la *Goulette*. Elle eſt (à ce qu'on m'a dit) du deſſein d'un nommé Amelot Ingenieur François.

Les ruës de Tunis ſont paſſablement gran-

des, on ne les nettoye jamais; & il y a ſi peu de police, que dans celles qui ſont moins frequentées, on laiſſe pourir les bêtes mortes; ce qui, avec la chaleur du climat, ſeroit ſeul ſuffiſant pour cauſer les maladies contagieuſes qui y ſont ſi ordinaires. Les deux côtez de chaque ruë étant relevez pour paſſer les gens de pied, laiſſent un milieu enfoncé & fort étroit, par où les Chevaux paſſent; ce qui cauſe ſouvent de l'embaras quand pluſieurs ſe rencontrent, & fait un égout fort ſale. Comme on ne voit point de fenêtres ſur les ruës, & que les maiſons ſont ſans toit, il ſemble que l'on marche plûtôt entre deux murs de clôture, qu'entre des maiſons. Il n'y a de beau que le *Bazar* ou Marché. Il conſiſte en deux ruës, qui ſe croiſent preſque à angle droit, plus larges & plus longues que les autres, & toutes couvertes, où ſont des Marchands, dont les boutiques ſont aſſez bien garnies. Quand on eſt placé au milieu du carrefour, on voit toutes ces ruës, dont le ſecond étage qui avance de cinq ou ſix pieds, eſt ſoûtenu de beaux pilliers façon de marbre; ce qui fait une fort belle perſpective, dont l'enfoncement d'un côté eſt terminé par la maiſon de la Monnoye

qui

qui fait face, & eſt ſoûtenuë d'un double rang de colomnes.

Le dix-huitiéme, je fus dire la Meſſe au Bagne de ſaint François. Il y avoit bien cinquante cierges allumez ſur l'Autel pendant le Sacrifice : Et aprés avoir rejoint nos Peres au *Fondouc*, nous retournâmes chez M. le Conſul, où le R. P. Prefet nous rendit viſite, auſſi-bien que le Sieur *George de Prague*, grand Ecrivain du Bagne de ſainte Croix. Il eſt Eſclave depuis long-tems, & paroît avoir autant de naiſſance, que d'étude & de politeſſe. La converſation roula d'abord ſur la triſte nouvelle qu'il avoit reçûë du Camp, de l'apoſtaſie de plus de trente Chrétiens, entr'autres d'un qui nous avoit été étroitement recommandé. Le ſujet fut, que le *Beï*, ou pour profiter d'une occaſion favorable à ſon pernicieux deſſein de les faire apoſtaſier, ou pour augmenter le nombre de ſes Soldats, parmi leſquels on n'admet aucun Chrétien, voyant ces pauvres Eſclaves accablez des fatigues d'une longue & penible marche ſur des ſables brûlans, & à travers des montagnes arides qu'ils avoient traverſées dans les plus grandes chaleurs, tres-mal nouris, & manquant d'eau la plûpart du tems, fit publier

dans

dans ſon Camp, que ſi quelque Chrétien vouloit ſe faire Turc, il lui donneroit un bon Cheval, une veſte, (c'eſt-à-dire, un habit complet,) ſept piaſtres, & la carte franche, avec un quart de piaſtre de paye pendant toute ſa vie. On peut juger combien cette tentation fut forte, pour des miſerables épuiſez de force, & que l'on menaçoit de ſurcharger de nouvelles fatigues. Auſſi pluſieurs furent déconcertez, trente-deux livrerent leur Religion pour ſe conſerver la vie ; ce qu'il y a de fâcheux, eſt que le *Bei* avoit promis à M. le Conſul de donner la liberté aux François au retour de la Campagne ; & que M. Vital Marchand de Marſeille, étant allé au Camp, pour traiter avec le *Bei* de ſon Negoce, avoit parlé aux François de ſa connoiſſance ; & pour les encourager, leur avoit annoncé la promeſſe du *Bei*, & que dans peu nous devions arriver à Tunis, ce qui rendoit leur liberté immanquable. Peut-être cette déclaration du *Bei* étoit-elle un effet de ſon repentir, de s'être ſi aiſément engagé à rendre ſes Eſclaves, & qu'il uſa de cet artifice pour dégager ſa parole.

A ce recit, auquel nous fûmes tous extrémement ſenſibles, perdant l'eſperance

que

que nous avions conçûë de racheter nos pauvres freres, les RR. Peres Miſſionnaires ne pûrent s'empêcher de nous faire le détail de tout ce que ceux qui étoient confiez à leurs ſoins dans la Ville, & les lieux circonvoiſins, enduroient de miſeres; & des perils, où malgré tout leur zele, ils les voyoient chaque jour expoſez. Les uns étoient malades ſans ſecours, les autres ſurchargez de travaux pendant la longueur du jour, qui pouſſoient leur patience à bout, ſe voyoient la nuit expoſez à une ſeconde tentation dans les Bagnes, par le voiſinage des débauches des Turcs; n'y ayant point en effet d'épreuve plus grande pour un innocent malheureux, accablé de faim & de fatigues, que de ſe voir contraint pour tout repos, à être témoin des plaiſirs & de l'abondance des ſcelerats. D'autres, par des tentatious plus importunes, ſe voyent expoſez aux ſolicitations preſſantes d'un Patron brutal, de la lubricité, ou de la cruauté duquel ils ſont contraints d'être la victime. Ce qu'un Eſclave me confirma, me proteſtant que laſſé des ſolicitations & des menaces d'un ſemblable Patron, pouſſé comme au deſeſpoir, il n'avoit pû trouver d'autre ſecret de ſe délivrer de ces cruelles importunitez,

nitez, qu'en le menaçant qu'à la premiere propoſition qu'il lui redoubleroit, il ne lui répondroit plus, qu'en lui enfonçant ſon couteau dans le cœur.

Le Sieur *George de Prague* prenant la parole, nous dit en ſoûpirant, que les femmes Eſclaves entre tous, étoient les plus à plaindre; & qu'il ne pouvoit revenir du chagrin que lui cauſoit une Dame de ſa Patrie. Elle avoit été Eſclave d'un Patron, qui avoit triomphé de ſa foibleſſe, juſques à en avoir deux enfans, & qui à ſa mort l'avoit laiſſée libre, ſelon l'uſage du Païs. Pluſieurs fois il avoit tenté de la faire rentrer en elle-même, & de lui faire chercher les voyes de retourner en ſa Patrie; & même il y avoit tres peu qu'un ſien parent étoit exprés venu; & ſoit par ſon endurciſſement, ſoit par la crainte qu'elle avoit des Barbares, ſoit par quelque engagement d'amour nouveau, il n'en avoit pû tirer que de foibles reſolutions ſans aucun effet. Il ajoûta que les Turcs prenant ombrage de lui, parce qu'il étoit ſon compatriote, il n'oſoit plus lui parler; mais qu'il nous prioit inſtamment de faire encore une tentative. On crut que le bruit étant répandu que nous ne venions que pour acheter des Eſclaves, il y

auroit

auroit eu de l'indiſcretion pour nous de lui rendre viſite, ce qui auroit fait ſoupçonner aux Turcs nôtre deſſein. Il fut reſolu que le R. Pere Prefet ſe chargeroit de cette œuvre de charité, ayant lui ſeul droit de lui parler, comme étant ſon Paſteur, & elle ſon oüaille, en qualité de Chrétienne libre. Il ne manqua pas de s'en aquiter dés le lendemain; mais elle ne répondit que par ſes deux enfans, qu'elle envoya au devant du Pere, pour l'empêcher d'entrer, & comme pour lui dire, que la tendreſſe maternelle l'arrétoit: tant il eſt difficile de retirer les ames des pieges du demon, dans un Païs où il ſemble qu'il ait un empire abſolu. Une foibleſſe attire un crime, & le crime ſecond en produit un ſi grand nombre dans cette terre maudite, qu'on tombe bien-tôt dans le dernier endurciſſement. Il ajoûta, qu'il plaignoit deux jeunes filles de l'Iſle de *Sardaigne*, âgées de ſeize à dix-huit ans, que le *Beï* avoit pris en partage. Je ne ſçaurois aſſez vous exprimer ma douleur à cette nouvelle, de ſçavoir des Vierges ſous le pouvoir de ce Roi brutal. J'en ai appris des choſes que la pudeur ne me permet pas de vous écrire, & qu'il ſeroit neanmoins à propos que tout le monde ſçût, pour connoître l'obligation

où l'on eſt de les ſecourir. M. le Conſul ajoûta qu'on pouvoit juger du traitement que les Eſclaves recevoient de leurs Patrons, qui ont pouvoir de vie & de mort ſur eux, par la maniere dont ils traitent même les Chrétiens libres, contre le droit des gens, la foi des Traitez, & la crainte qu'ils ont d'ailleurs de la puiſſance du Roi. Qu'il venoit d'apprendre, que par l'ordre de l'*Aga*, on venoit de donner deux cens coups de bâton à un François libre, qui étoit une affaire qui l'embaraſſoit; parce qu'avec les Barbares, il faut conduire les choſes d'une maniere à ne pas commettre aiſément l'autorité du Roi, & à ne pas donner d'ailleurs atteinte à la liberté des Marchands.

Le dix-neuviéme, M. le Conſul jugea à propos qu'on commençât la redemption par les Eſclaves du *Dei*, afin d'avoir plus de liberté pour les autres. Comme nous voulions épargner les preſens & les ceremonies, il eut la bonté de vouloir bien lui-même ſe charger de cette commiſſion. Nous étions convenus du prix qu'on lui offriroit, qui étoit de trois cens Piaſtres pour chaque Eſclave. Mais M. le Conſul à ſon retour, nous dit que nous avions compté ſans nôtre hôte, & que le *Dei* s'étoit

toit montré ſi déraiſonnable, qu'il n'y avoit pas eu moyen de convenir de prix : Qu'il avoit ſeulement obtenu permiſſion d'en acheter des particuliers. Je m'informai de ſon nom, de ſon autorité, & de ſon genie. On me dit que c'étoit un homme de peu d'eſprit, qu'on l'appelloit *Mahemet d'Hely*, (qui veut dire fol. Comme la folie chez les Turcs paſſe pour devotion, ce terme n'eſt point injurieux chez eux :) Que ſa plus remarquable qualité, eſt une extrême avarice, qui eſt le genie du Païs; & que pour ſon autorité, il avoit le nom de *Dei*, c'eſt-à-dire, Roi; auquel nom il n'y a plus qu'un ombre de puiſſance attachée, depuis que les *Beïs* ſont devenus maîtres & de la milice & du Divan, auſſi-bien que des finances de l'Etat. Je croi que vous ne ſerez pas fâché qu'à ce propos je vous donne ici une idée generale de l'Etat & du gouvernement de Tunis, parce qu'il eſt, à ce qu'on dit, bien different de celui d'Alger, que vous avez connu par vous-même, & pour ce ſujet il en faut reprendre l'hiſtoire de plus haut.

Aprés les diverſes revolutions, qui ont long-tems agité cette Province, depuis que les Wandales, du tems de ſaint Auguſtin, la ſaccagerent; s'étant vûë ſuc-

ceſſivement ſous la domination des Mores, des Arabes, qui l'inonderent vers le cinq ou ſixiéme ſiecle, des Andaloux, qui étoient les Mores chaſſez d'Eſpagne, & répandus par toutes ces Côtes, des Eſpagnols même, à qui elle a été tributaire, & des Turcs, ſous le fameux Pyrate *Barberouſſe* : Les Turcs enfin, aprés en avoir chaſſé les Eſpagnols en 1574. s'en rendirent abſolument maîtres. C'eſt dans ce tems-là qu'on jetta les fondemens du gouvernement preſent.

Sinan pour lors Bacha, de la famille des *Cigalles de Geſnes*, homme d'un grand eſprit, & d'une experience conſommée, vit bien qu'un Etat compoſé de ſujets, de mœurs, de coutumes & d'interêts ſi differens, comme étoit alors celui de Tunis, ne pouvoit ſubſiſter ſans un grand ordre, des loix ſeveres, & l'autorité de quelque grand Prince, ſous la protection & le nom duquel il devoit gouverner un corps ſi monſtrueux. Ce fut ce qui l'engagea à le mettre d'abord ſous la protection du Grand Seigneur, & à y établir une Milice compoſée d'environ cinq mille Turcs, diviſez en deux cens Pavillons; c'eſt-à-dire, Compagnies de vingt cinq hommes chacune, qu'on nomme *Oldaks*; ſous un Capi-

pitaine, qui ſe nomme *Oldak Bachi.*

Les *Oldaks Bachis* au nombre de deux cens, étoient pris des *Oldaks*, ou Soldats plus anciens, ayant le commandement par droit d'ancienneté; ſi ce n'eſt que par quelque bravoure on en eut avancé plus promptement quelques-uns. Les quatre plus anciens *Oldaks Bachis* montoient à la dignité d'*Oldaki* : c'étoit une eſpece d'*Exempts* du *Bacha.* Ils paſſoient enſuite à celle de *Bachi-Odolar*, qui ſont comme les Conſeillers du *Divan*; & qui aprés avoir été ſix mois en ſervice, étoient élevez à la Charge de *Boluk Bachis*, qui ſont ceux qu'on envoye dans les Garniſons, ſous le titre d'*Aga.* On en faiſoit quatre par an.

Il ordonna auſſi que parmi les *Boluks-Bachis*, tous les ſix mois on prit le plus ancien pour la dignité de *Bachaoux* ou *Chaoux Bachi*, animant ainſi la Milice, dans l'eſperance qu'en faiſant ſon devoir, chacun parviendroit aux premieres dignitez de l'Etat. La paye hauſſoit auſſi comme la dignité.

Sinan établit de plus le *Divan*, à qui il donna une grande autorité : il n'étoit preſque compoſé que des Gens de guerre. Le *Bacha* y aſſiſtoit au nom du Grand Seigneur, dont il repreſentoit la perſonne, *Divan.*

& maintenoit les interêts. Un *Aga* ou Commandant y preſidoit avec un *Kaya*, ou Lieutenant General. Huit *Chaoux* ou Huiſſiers, deux *Cogias* ou Ecrivains, quatre *Boluks-Bachis*, & vingt *Oldobachis* compoſoient ce Conſeil, qui terminoit toutes les affaires, & publiques & particulieres du Royaume, avec une pleine autorité.

Beï. Il créa auſſi en même tems la Charge de *Beï*, qui étoit le grand Treſorier, laquelle ſe donnoit de ſix en ſix mois au plus offrant, & ne ſe pouvoit conſerver au plus que pour un an. C'étoit comme le Receveur des Tailles, deſtiné à exiger le *Carage*, ou tribut des Mores, qui ſont comme les Païſans. Pour les y contraindre, il marchoit à la tête d'un nombre de Troupes qu'on lui donnoit. L'argent que cette Charge a donné lieu aux *Beïs* d'amaſſer, & l'autorité ſur les Troupes qu'ils ont ſçû ménager, a été l'occaſion de l'agrandiſſement de cette derniere dignité, & de l'abaiſſement des *Bachas*, du *Divan* & des *Deïs*.

D'abord, le *Bacha* étoit Souverain, comme on peut voir par l'ordre que *Sinan* a mis ſans reſiſtance dans l'Etat de Tunis, dont toutes les Puiſſances ne ſe remuoient

que

que par ſon mouvement. Il nomma pour ſon Succeſſeur *Kilic-Ali Bacha*, qui mourut aprés avoir regné deux ans. 1576.

Comme celui-ci étoit un homme de peu de tête, & haï de la Milice & du Divan, l'autorité du *Bacha* qu'on lui ôta, fut transferée à l'*Aga* du *Divan*; & depuis ce tems, les *Bachas* n'ont plus eu aucune puiſſance dans Tunis. Ils y demeurent ſeulement, pour faire ſouvenir les Tuniſiens qu'ils ſe ſont mis autrefois ſous la protection du Grand Seigneur. Ils reçoivent quelques penſions mediocres, mais ils font tres-peu de figure dans le Gouvernement.

Les *Agas* gouvernerent l'Etat à la tête du *Divan* aſſez paiſiblement l'eſpace de quinze ou ſeize années, ſe ſuccedant les uns aux autres, juſqu'à ce que la *Taiffe* ou Milice ſe ſoûleva contre les *Boluks-Bachis*, ou *Agas*, dont elle maſſacra la plus grande partie, & transfera l'autorité à *Calif*, qui regna le premier, ſous le nom de *Dei*, ou Roi. Le *Deilik*, ou la dignité de *Dei*, ayant eu un fondement ſi ruineux, n'a ſervi que comme de Theatre, où depuis ſa creation, les *Deis* ne ſont entrez dans la Scene, que pour y faire le perſonnage de Rois malheureux, ſur qui tomboit toûjours

Aga.

Dei.

jours la cataſtrophe des intrigues, qui naiſſoient, ou entre le *Divan* & les *Beis*, ou entre les *Beis* mêmes, lorſqu'ils regnoient pluſieurs enſemble.

Calif, qui fut le premier *Dei*, fut auſſi le premier qui éprouva le ſort malheureux attaché à la Royauté. Il fut maſſacré aprés avoir regné trois ans.

Ibraïm premier du nom, lui ſucceda; mais craignant un ſort ſemblable, il ſe retira à la Méque au bout de quatre ans, & préféra une dévotion tranquille à une élevation ſi perilleuſe.

1595. *Il étoit Cordonnier.* *Cara Oſman* prit ſa place. Sous celui-ci la puiſſance du *Beï* s'accrut tellement à ſes dépens, que déchû de ſon autorité, il mourut de chagrin.

Youſſouf qui lui ſucceda, ne trouva de ſureté que dans l'indolence qu'il eut à ne ſe méler preſque point des affaires d'Etat, laiſſant tout à la diſpoſition du *Divan*, & vivant avec le ſeul nom de Roi ou de *Deï*. Il ne ſe fit d'occupation que d'amaſſer des treſors.

Stamourat Renegat Genois, regna trois ans. Il étoit Eſclave lorſqu'il fut élevé ſur le Trône. Son Patron ne voulut jamais lui accorder la carte franche; afin qu'on ſçût à l'avenir, diſoit-il, qu'un *Deï* étoit mort

ſon

ſon Eſclave. Ce qui fait voir qu'on ne devient pas libre en reniant la foi.

Mahemet Cogia qui lui ſucceda, regna ſept ans. C'eſt le Pere de ce Dom Philippe qui a fait tant de bruit en Europe. La peſte l'enleva de ce monde. *Voyez ſon Hiſtoire dans l'Eſclave Religieux.*

Adgi Mahemet Laz, a regné ſix ans.

Muſtafa Laz, regna douze ans.

Caracaoux, onze mois. Il fut dépoſé, & mourut d'un poiſon ſubtil qu'on lui mit ſous les pieds.

Adgi Auli, fut élevé trop vieux ſur le Trône pour y faire de l'ombrage, ou pour en goûter le plaiſir. Il ne regna que deux ans & neuf mois.

Chaban Cogia, aprés avoir regné quatre ans & trois mois, fut relegué à *Razibel*, & enſuite à *Azavoüan*, où il mourut empoiſonné.

Monticheby, aprés un an de regne, ſubit le même ſort à *Azavoüan*, où il avoit été exilé.

Adgi Abilaz, ne monta pour trois mois ſur le Trône, que pour en tomber par une chute plus cruelle. Il fut coupé par morceaux devant la porte du *Bardo*, pour avoir revolté les Turcs contre les *Beïs* regnans, & avoir élû un faux *Bei* de ſa façon.

Mami-Gimel premier du nom, fut dépoſé & chaſſé par *Ali Beï*, aprés quatre ans de regne.

Pichara, élevé au *Deïlik* par *Ali Beï*, fut le premier que le *Beï* établit en cette dignité. Auſſi ne ſubſiſta-t'il pas long-tems. *Mehemet Beï*, frere *d'Aly*, le fit maſſacrer avec un Eſclave Chrétien dans l'Iſle *des Chiens*, prés de *Bizerte*.

Mami-Gimel ſecond, creature de *Mehemet Beï*, trois mois aprés ſon élevation, fut dépoſé par le *Divan*, & étranglé à *Arouſſa*, par ordre d'*Ali Beï*.

Ouzou-Mamet premier, ſe dépoſa lui-même trois jours aprés que le *Divan* l'eut élû, & fut étranglé par ordre de *Tabac Deï*, qu'*Ali Beï* avoit élû ſans le conſentement du *Divan*.

1682. *Tabac*, cinq ans ſix mois aprés ſon exaltation, fut étranglé au Palais du *Raazcogia* par *Ali Beï*, qui l'avoit mis ſur le Trône.

1686. *Acmet Chelebi*, nommé au *Bardo* par *Ali Beï*, immediatement aprés qu'on ſe fut ſaiſi de *Tabac*, fut maſſacré devant la Tente d'*Ibraïm Deï* d'Alger.

1689. *Becta Cogia*, mourut des douleurs de la pierre. On dit que ſon Neveu *Ali Capitan* qui lui ſucceda, lui faiſoit par le conſeil

ſeil de *Mehemet Beï*, manger des orties boüillies, dans la penſée qu'elles lui écorcheroient le dedans du corps.

Ali Capitan, nommé par *Mehemet Beï*, 1694.
s'enfuit au Levant avec *Ramadan Bacha*, depuis *Beï*, & frere de *Mehemet* & d'*Ali Beïs*.

Ibraim Cogia, que *Mehemet* avoit nommé à ſa place, fut dépoſé par les Algeriens, quand ils prirent la Ville de Tunis en 1694. ils lui firent ſucceder

Imamou Curo de *Portefarine*, qu'ils avoient élû dans leur camp ; mais ayant reconnu ſon incapacité, ils mirent à ſa place

Tatar Mehemet, qui fut maſſacré & 1695.
mangé par la populace.

Rabaa Yacoub, fut mis & dépoſé preſque en même tems par *Mehemet Beï*, qui établit à ſa place

Adgi Mehemet Cogia, qui n'ayant pas eu un ſort plus heureux que les autres, dans la mort tragique de *Ramadam Beï*, 1700.
ceda le *Belik* à *Mehemet d'Hely*, aujourd'hui regnant, vers lequel M. le Conſul voulut bien ſe donner la peine d'aller, pour nous obtenir permiſſion de racheter les Eſclaves ; & qui, comme vous voyez, n'a pas grande autorité. Auſſi n'a-t-il ni Gar-

des ni Soldats à ſa ſuite, & loge à preſent dans une maiſon particuliere.

Le *Divan* a ſuivi le même ſort que les *Deïs*. Quelque tems aprés *Sinan Bacha*, il ſe vit au plus haut point de ſon autorité par l'élection des *Agas*, ou Chefs du Divan, dont la Charge ne duroit que ſix mois, & qui ne faiſoient rien qu'avec la déliberation de tout le *Divan*. Mais cette précaution, que ces Republicains prirent pour ſe maintenir dans cette eſpece de gouvernement, qu'ils regardoient comme le plus doux, leur devint à charge. Les *Boluks-Bachys*, d'entre leſquels on devoit choiſir l'*Aga*, devinrent ſi fiers par la frequente élection qu'on faiſoit d'eux, que chacun le tranchoit de Souverain. Ainſi, au lieu d'un Maître dont ils avoient ſecoüé le joug, en détruiſant l'autorité du Bacha, ils s'étoient donnez pluſieurs petits Tyrans, qu'ils furent enfin las de ſouffrir. La Milice, qui en fut la premiere mécontente, commença par élire *Calif*. Le *Divan* le fit maſſacrer, & élut *Ibraïm*. A *Ibraim*, *Oſman* ſucceda, ſous le regne duquel s'introduiſit la nouveauté des *Beis* en la perſonne de *Morat* premier. Ce fut ſous ce Beï & ſes décendans, qui regnent encore, que le *Divan* déchût peu à peu.

Il s'apperçût bien dés le commencement quel ombrage il devoit prendre du grand pouvoir que les *Beis* uſurpoient, en rendant le *Beilik* hereditaire dans leur Maiſon, & ſe fortifiant par les alliances qu'ils faiſoient avec les Arabes Sultans, voiſins de ce Royaume. Cette Republique fit pluſieurs efforts pour ſecoüer le joug qui s'apeſantiſſoit chaque jour, & c'eſt ce qui a donné lieu à toutes les revolutions, dont j'ai été inſtruit par des témoins oculaires des principaux évenemens. Rien ne peut mieux nous découvrir le genie du Gouvernement de Tunis, & de ce que les Eſclaves y ont à ſouffrir ſous des Puiſſances, qui ſacrifient tout à leur interêt & à leur ambition.

Le *Bei* d'aujourd'hui eſt iſſu d'un Renegat de l'Iſle de Corſe, qui ſe nommoit *Morat*, en qui a commencé la grande autorité des *Beis* à Tunis.

Morat étoit domeſtique d'*Oſman Bacha* & *Dei*, qui l'avoit pris en amitié, parce qu'il étoit bien fait, hardi, & heureux dans ſes entrepriſes. Il lui donna même ſa fille *Turquia* en mariage, & l'établit *Bei*, en lui donnant la conduite du Camp deſtiné à exiger le tribut des Mores, & le fit par là Chef de toute la Milice, & Maî-

tre des treſors de l'Etat. Il ſoûtint quelque tems ce poſte avec beaucoup de bravoure, de prudence & de bonheur. Mais comme les armes ſont journalieres, il eut quelque échec contre les Algeriens, dont *Oſman Bacha* lui fit une correction un peu trop dure, juſques à lui donner un ſoufflet avec ſa *Babouche*, ou pantoufle. Ce traitement injurieux piqua ſi fort *Morat*, qu'ayant ramaſſé un nouveau corps d'armée, il marcha vers les Algeriens; que la victoire avoit rendus negligens, les ſurprit, les battit, & les pouſſa ſi vivement, que les ayant chaſſez hors du Royaume, il conquit encore ſur eux la *Gerid*, *Matra*, *Beya* & le *Kef*. Il effaça par cet avantage la honte de ſa premiere défaite; mais il n'effaça pas de même le ſouvenir du traitement injurieux qu'il avoit reçû de ſon beau pere *Oſman Bacha*. Il ne chercha plus qu'à le mortifier; ce qui lui fût aſſez aiſé, s'étant aquis la confiance de l'armée, & l'amitié des Tuniſiens, qui par ſes intrigues lui accorderent enfin la dignité de *Bacha*, dont *Oſman*, qui s'aperçut trop tard de la faute qu'il avoit faite, en lui donnant un ſi grand credit, fut ſi chagrin, qu'il ne ſurvécut gueres à la perte de ſon autorité.

Aprés ſa mort, *Morat* profitant de la faute

faute de ſon Prédéceſſeur, ſçut conſerver la ſupréme Puiſſance, en ſe rendant maître de l'élection d'un *Dei*, auquel il n'accorda qu'un ombre d'autorité, & fit élire pour ce ſujet *Youſſouf*, homme avare, qui ne penſant qu'à amaſſer de l'argent, ne ſe mêloit gueres du Gouvernement. *Morat* fut ainſi long-tems paiſible poſſeſſeur de cette ſouveraine Puiſſance qu'il avoit uſurpée ; & lorſqu'il mourut, il eut la ſatisfaction de la laiſſer pour heritage à *Amouda* ſon fils. Mais il ne lui laiſſa ni ſa tête ni ſon cœur.

Je n'ai apris de ſon regne, que le ſeul artifice dont il uſa envers le fils d'*Youſſouf*. Comme ce vieux *Dei*, qui regna vingt-huit ans, avoit laiſſé de grands treſors à ſon fils, capables de balancer ſon pouvoir, & de lui donner beaucoup d'ombrages, le *Bei* les lui fit perdre par un conſeil artificieux & malin, qu'il lui fit donner par ſes creatures. Ils lui ſuggererent qu'il étoit heureux d'avoir tant de biens à eſperer ; mais qu'enfin *Youſſouf* ſon Pere l'avoit traité indignement, l'ayant mis ſous la tutelle & la dépendance d'un Eſclave Negre, qui non-ſeulement étoit chargé de ſon éducation, mais qui gardoit encore les marques des lieux où ſes treſors étoient enterrez.

rez. Ce jeune homme donna dans le panneau : Il preſſa ſon Negre de lui livrer ſes treſors ; & n'ayant pû rien obtenir par des promeſſes, il s'emporta, aprés l'avoir menacé, juſqu'à lui donner un ſoufflet, dont cet Eſclave Negre fut ſi fort irrité, qu'il lui dit en colere : (Tu a mis la main ſur moi, tu ne la mettras jamais ſur les treſors de ton Pere.) Et par une fureur ordinaire à ces Barbares, il alla ſur le champ prendre du poiſon, & mourut ſans les avoir voulu découvrir. Ainſi *Amouda Bei* fut délivré de ces ombrages, mais il retomba bien-tôt dans un nouvel embaras, par la nouvelle qu'il aprit, qu'un certain *Caracaoux* par des intrigues ſecretes, s'étoit fait donner les Patentes de *Bacha*. *Amouda Bei*, ayant peu de tête, & moins encore de courage, fut ſi étonné de ce coup imprévû, qu'il en mourut de chagrin.

Morat II. & Mehemet Laſſy, Beis. 1672.

Ses deux aînez *Morat* & *Mehemet Laſſy*, lui ſuccederent en la dignité de *Beilik*, & vangerent bien-tôt aprés la mort de leur Pere, faiſant mourir *Caracaoux* par du poiſon ſubtil, qu'ils lui firent mettre ſous les pieds. Ce fut ſous leur regne, que le *Divan* s'efforça pluſieurs fois de reprendre ſa premiere autorité, & de rabatre le pouvoir

voir des *Beïs*, qui étoit devenu trop arbitraire. On vit alors dans Tunis des *Deis* élevez en un jour par l'autorité des *Beis*, que le *Divan* dépoſoit deux jours aprés, pour en mettre d'autres en leur place, que les *Beis* dépoſoient à leur tour ; mais preſque toûjours au deſavantage du *Divan* ; ce qui dura juſqu'à la mort de *Morat* aîné des deux freres *Beis*, où le *Divan* penſa tout d'un coup ſe voir déchargé d'un fardeau, qui depuis long-tems lui ſembloit inſuportable ; parce que l'autre frere *Mehemet Laſſy*, ſoupçonné d'avoir empoiſonné ſon aîné, s'enfuit vers le Levant, pour prévenir les ſuites de ce ſoupçon. Il revint néanmoins quelques années aprés, avec le titre de *Bacha*, qu'il avoit obtenu de la Porte. *Le 19. Août 1675.*

Mais la ſuite a bien fait voir, que cette eſperance du *Divan* étoit vaine ; puiſque jamais il n'a vû ſon autorité plus rabatuë, que ſous le regne de *Mehemet*, & de ces deux freres *Ali* & *Romadam*, fils de *Morat II.* L'hiſtoire de *Mehemet* & de ces deux freres, eſt remplie de tant d'évenemens curieux, & le genie des Barbares y paroît ſi vivement, que vous me pardonnerez, ſi je m'étens un peu ſur ce que j'en ai apris, & qui eſt peut-être inconnu en France. *Mehemet, 1677.*

Mehemet

Mehemet étoit un homme tout-à-fait extraordinaire, & pour le genie & pour les divers évenemens, qui lui ont fait faire en peu de tems des personnages bien étranges. Ambitieux jusqu'à l'excés, il passa les premieres années de son regne dans des broüilleries perpetuelles avec son frere *Ali*, que tantôt la Ville de Tunis reconnoissoit pour *Bei*, & tantôt le chassoit, pour recevoir *Mehemet* en sa place. Son avarice, qui le rendit odieux & cruel sur la fin de son regne, autant comme son ambition l'avoit rendu à charge à ses Sujets, l'emporta encore au dessus ; puisque pour ne point vuider ses tresors, il se vit réduit à être chassé de Tunis, & relegué dans une triste & sombre solitude. Mais la superstition encore plus forte, dans la violence des accés qu'il en avoit de tems en tems, lui fit souvent sacrifier l'une & l'autre passion dominante, à ce qu'il croyoit devoir à son faux Prophete *Mahomet*. Par deux fois il renonça au *Beilic*, pour se faire *Marabout*. Et quoi qu'il n'eut point de plus forte inclination que d'enterrer des tresors, il n'épargna rien pour bâtir une superbe Mosquée dans Tunis, qui est aujourd'hui la plus fameuse & la plus magnifique, & que le tems ne lui permit pas d'achever.

Me-

Mehemet par la mort de ſon Pere *Morat II.* & par la fuite de *Mehemet Laſſy* ſon oncle, s'empara du *Beilik*, qu'il partagea avec *Ali* ſon frere. Tunis ne pût joüir d'aucune tranquilité, tant qu'il y eut ainſi deux Maîtres. Les guerres y furent perpetuelles ; & cet Etat ne fut pendant pluſieurs années qu'un Theatre d'inconſtance, où toutes les Scenes étoient enſanglantées ; juſques à ce qu'enfin *Mehemet*, ou par dévotion, comme il vouloit le faire croire, ou ennuyé de tant d'agitations differentes, prit le parti de ſe retirer au *Cairoüan*, qui eſt une ſolitude, où il fit profeſſion de la vie ſauvage des *Marabouts*, laiſſant ainſi le *Beilic* tout entier à *Ali Bei* ſon frere. Mais la tranquilité de Tunis ne dura gueres, non plus que la ſolitude forcée de *Mehemet*. Ce *Bei* ſe vit bien-tôt rappellé par un accident tragique, qui l'expoſa à de plus grands revers que jamais. *Ali*, qui ſe trouvoit ſeul *Bei*, voulut faire tirer ſon Horoſcope, & ſçavoir quel ſeroit ſon ſort. On lui dit qu'il eût à ſe défier d'*Acmeth*. Comme c'étoit ainſi que s'apelloit le fils aîné de *Mehemet Bei*, qu'il lui avoit confié en ſe retirant au *Cairoüan*, & que les qualitez de ce jeune Prince lui donnoient déja aſſez d'ombrage, il le fit ſecre-

ſecretement mourir, contre la foi qu'il devoit à ſon frere. Cette précaution lui fut pernicieuſe. Cet *Acmeth* dont il étoit menacé, & dont il ne ſe défioit pas, étoit *Achmet Chelebi*, qu'il avoit lui-même élevé à la dignité de *Dei*; & qui n'ignorant pas le meurtre du jeune Prince, & la cauſe, vit bien qu'un ſemblable ſort le menaçoit, & qu'il étoit tems de penſer à lui. Il envoya donc au *Cairoüan* vers *Mehemet*, lui annoncer la mort de ſon fils, & lui inſpirer de quiter ſa devotion & ſa vie ſauvage de *Marabout*, pour vanger ſur ſon frere, un crime qui faiſoit horreur à tous les Muſſulmans; l'aſſurant de l'amour du Peuple, & de ſon ſecours. Cependant, il fit fermer les portes de Tunis à *Ali Bei*, un jour qu'il revenoit de ſon Camp.

Mehemet piqué de la mort tragique de ſon fils, & peut-être auſſi ennuyé de ſa vie ſolitaire, s'approcha en diligence de Tunis. Son frere *Ali* faiſoit effort pour y entrer, lorſqu'il aprit la nouvelle de ſon arrivée, ce qui l'épouventa, & le fit penſer à ſa ſureté. *Mehemet* le pourſuivit, avec quelques Troupes que le *Dei* lui donna: il le défit, & l'obligea de ſe retirer au *Kef*, où il lui envoya dire de rendre les armes,

&

& de se retirer du côté de *Souſſe*; l'assurant qu'il ne le poursuivroit pas davantage, pourvû qu'il laissât les Conseillers de la mort de son fils dans le *Kef*, où il pouroit entrer sans peine par des voyes soûterraines, qui n'étoient connuës que de lui seul; parce qu'il les avoit fait creuser en fortifiant cette place. *Ali* s'étant retiré, fit avertir ses gens du dessein que *Mehemet* avoit de les surprendre dans cette Place, pour les sacrifier à sa vengeance. Ils le voulurent prévenir en se retirant du côté de la Mer, où ils s'embarquerent, mais inutilement; car *Mehemet* en ayant eu avis, y courut aussi-tôt, & les trouvant encore en rade, jetta 80. Turcs sur une Barque Françoise, qui se trouva prête à mettre à la voile, & les fit porter à Bord du Vaisseau du parti d'*Ali Bei*, où étant sautez à l'abordage, ils l'attaquerent avec tant de fureur, qu'en moins d'une heure on vit le Vaisseau & la Mer tout en sang, & de 75. Turcs qui tenoient pour *Ali*, il n'y en eut pas un seul qui ne perît dans cette action; & nôtre Capitaine qui me l'a raconté comme témoin oculaire (étant Ecrivain sur cette Barque) dit que c'étoit la chose du monde la plus affreuse; qu'on ne voyoit que têtes, bras & jambes separées de leur tronc:

que

que deux de ces malheureux qui s'étoient jettez à la Mer tous bleſſez, avoient été recueillis par les François; mais que les gens de *Mehemet* les y rejetterent inhumainement, & ils furent noyez. *Mehemet* eut dix des ſiens tuez, & vingt bleſſez

Par tous ces avantages, *Mehemet* penſoit triompher, & rentrer dans Tunis en victorieux. Mais *Acmeth Chelebi Dei*, voulut pouſſer ſon intrigue, & profiter des broüilleries & de la diviſion qu'il avoit miſe entre les freres. Il chercha donc à engager les Tuniſiens dans ſes interêts; ce qui ne lui fut pas difficile, puiſque le gouvernement des *Beis* leur étoit odieux. Il gagna auſſi la Milice; en ſorte que *Mehemet* revenant vainqueur, fut ſurpris qu'on lui fermoit les portes de Tunis, & de recevoir un meſſage, par lequel on lui diſoit, que les *Muſſulmans* étoient las de vivre ſous un gouvernement ſujet à tant d'inconſtances & de revolutions : qu'ils ne pouvoient plus ſe reſoudre à reconnoître pour *Beïs*, tantôt un frere & tantôt l'autre : qu'il allât pourſuivre ce qu'il avoit ſi heureuſement commencé; mais qu'il ne revint point qu'il n'eût abſolument decidé de ſa querrelle avec *Ali* ſon frere : que tant qu'ils ſeroient tous deux en vie, la Ville

étoit

étoit abſolument reſoluë de ne reconnoître ni l'un ni l'autre. Ce meſſage étonna d'autant plus *Mehemet*, que lui ayant été fait à la tête de toute l'armée, il excita une grande revolte dans les eſprits, & cauſa la deſertion d'une partie des Troupes, qui d'ailleurs avoient été ſecretement prévenuës, & à qui on ouvrit les portes de Tunis. *Mehemet* ainſi confus & abandonné, fut obligé de ſe retirer, & de prendre un conſeil auquel on ne s'attendoit pas. Ce fut d'envoyer vers ſon frere *Ali*, l'informer des artifices du *Dei*, dont le deſſein étoit de les détruire tous deux l'un par l'autre : ajoûtant qu'il y alloit de leurs interêts de ſe réünir, & de faire ceſſer pour le bien commun de l'Etat & de leur famille, la haine, que mal à propos ils avoient conçûë l'un contre l'autre, que les ſeules intrigues de leurs ennemis avoient toûjours entretenuë. *Ali* autant déconcerté que ſon frere, reçût cette nouvelle avec joïe, & ne manqua pas de le venir joindre avec ſi peu qu'il put ramaſſer de Troupes.

Le *Dei* qui en fut averti, & qui ne s'y attendoit pas, crut qu'il ne falloit pas differer. Il marcha en diligence contr'eux, & les défit. Mais il ne ſçût pas profiter de ſa victoire, revenant à Tunis dés qu'il eut

apris

apris que *Mehemet* étoit retourné au *Cairoüan*, & qu'*Ali* s'étoit retiré à *Souſſe*. L'inaction du *Dei* donna loiſir aux deux freres de revenir de leur étourdiſſement. Ils appellerent les Algeriens à leur ſecours, conduits par leur *Dei Ibraim*, moyennant la ſomme de 40000. piaſtres. Ils ſe diviſerent en trois Camps ſeparez, pour éviter le deſordre & les querelles, qui pouvoient ſurvenir entre la Milice d'Alger, & ce qu'ils avoient pû engager de Mores dans leur parti. Ils mirent le Siege, ou plûtôt le Blocus devant Tunis le 24. Septembre 1685. qu'ils continuerent juſqu'au 30. Mai 86. que les *Oleids*, *Seids*, ou Chefs des Mores, laſſez d'être enfermez, quiterent le parti du *Dei*, pour ſe retirer de la Ville dans leurs Montagnes, & que *Oſman Aga*, qui commandoit la Cavalerie dans la même Ville, ſous pretexte de pourſuivre les deſerteurs, paſſa auſſi-tôt dans le parti des *Beis*, & que la Ville aprés ces deux deſertions, ouvrit ſes portes aux *Beis*, qui y entrerent plûtôt en amis qu'en vainqueurs.

Acmeth Chelebi déconcerté, tâcha de s'évader ſecretement du Château où il s'étoit retiré; mais il fut arrêté dans ſa fuite par les Cavaliers, qu'on avoit poſez exprès

prés pour s'opposer à son évasion. Il fut conduit vif dans la tente d'*Ibraim Deï* d'Alger. Les Algeriens, qui de tout tems sesont attribuez un grand air de superiorité sur les Tunisiens, vécurent dans une licence extraordinaire; & ils commirent tout ce dont des vainqueurs Barbares & brutaux sont capables. Un *Zoüave*, avec quelques-uns de ses voisins, repoussa leur insolence, & les obligea de se retirer à leur Camp, où ils se plaignirent que les Tunisiens les avoient maltraitez, & qu'il en étoit demeuré sur le careau. Ce discours vrai ou faux, anima si fort les *Oldaks* d'Alger, qu'ils coururent par troupes le sabre à la main dans Tunis, où ils massacrerent tout ce qu'ils rencontrerent dans les ruës. sur tous les *Zoüaves*, à qui ils en vouloient particulierement. Deux d'entr'eux s'étant retirez dans le Palais de *Mehemet Bei*, les Algeriens qui les poursuivoient, entrerent jusques dans sa Chambre. Il fut saisi de frayeur à la vûë de leurs cimeterres; & pour les appaiser, il ordonna que sur l'heure on precipitât les deux malheureux *Zoüaves* des terrasses de son Palais, où ils s'étoient refugiez; & ne se trouvant pas là trop en sureté, il se sauva par une fausse porte dans le Château; d'où la nuit sui-

vante il paſſa de la même maniere dans ſon Camp. *Ali Bei* ſon frere n'eût pas le même bonheur. Il étoit dans ſon Camp, lorſqu'il apprit le deſordre que les Algeriens commettoient dans Tunis. Il s'avança à la tête d'un bon nombre de ſes gens juſqu'à la porte de la Ville, d'où il obligea les Algeriens de ſe retirer. (Ceux-ci, qu'on croit avoir été gagnez par *Achmet Chelebi*,) ayant cabalé toute la nuit, allerent à la pointe du jour à la tente du *Dei* d'Alger, où ils croyoient trouver les deux *Beis*, dans la reſolution de s'en défaire; mais n'y ayant vû qu'*Ibraïm*, ils tournerent vers le Camp d'*Ali*; & ayant trouvé ce Prince à l'entrée avec un petit nombre des ſiens, ils firent une décharge, dont il n'y eut que lui de tué : Ils lui couperent la tête, qu'ils porterent à Tunis, & ſon Camp ſe mit en déroute.

Mehemet Bei averti du malheur de ſon frere, & craignant un pareil ſort, ſe ſauva à toute bride; mais *Benchouque* qui le ſuivit, le ramena, lui repreſentant que ſa fuite ruinoit abſolument ſes affaires; au lieu que par ſa preſence il pouroit remedier aux cabales d'*Acmeth Chelebi*; & qu'en tout cas, c'étoit à Tunis qu'il devoit revenir pour y regner ou pour y perir comme

me ſon frere. La nuit ſuivante ne fut pas plus tranquile que la precedente ; la plûpart des Turcs de Tunis paſſerent dans le Camp des Algeriens, à la faveur des tenebres & du peu de Garde que l'on fait dans ces armées, dans la réſolution de délivrer *Acmeth Chelebi Dei*, & le remettre ſur le Trône. Mais *Ibraïm Dei* d'Alger averti du grand nombre des Tuniſiens, qui s'étoient déja gliſſez dans ſon Camp, & de leur deſſein, crut ne pouvoir mieux rompre leurs meſures, qu'en ſacrifiant à ſa ſureté ce malheureux *Dei*, qu'il fit étrangler, & jetter enſuite dans la Place d'armes, qui étoit devant ſa tente. Le matin, les plus échauffez des Tuniſiens, trouvant le cadavre de celui qu'ils penſoient délivrer, furent effrayez de voir leur deſſein éventé ; & craignant pour eux-mêmes, ils ſe retirerent à petit bruit, & furent les premiers à aprouver la confirmation ou la reconnoiſſance de *Mehemet* pour leur *Beï*. Ce Prince ſe voyant paiſible, ne ſongea plus qu'à payer inceſſamment les Algeriens, & à délivrer ſes Etats de ces amis trop incommodes, dont l'inſolence qui ne peut jamais être bien reprimée, étoit montée au point de l'obliger non-ſeulement à approuver la mort de ſon frere *Ali* ; mais encore

à déclarer qu'elle n'avoit été procurée que par ſon ordre.

Mais ce ne fut pas pour long-tems. Son avarice & ſon mauvais gouvernement les rappellerent bien-tôt, pour lui donner de nouvelles affaires.

La paiſible poſſeſſion du *Beïlik*, ne fit que l'abandonner avec plus d'impunité & moins de réſerve à ſon avarice inſatiable ; au lieu de regner ſur des Eſclaves ſoûmis, il ne penſa plus qu'à les dépoüiller. Tout le tems de la tranquilité de ſon regne, ne fut employé qu'à amaſſer & enterrer des treſors immenſes. Il étoit dangereux alors à Tunis d'avoir la réputation d'être riche : C'étoit un crime capital, qui expoſoit auſſi-tôt à la mort & à la confiſcation, ceux qui en étoient ſoupçonnez. Cette paſſion exerçant ſur lui ſa cruauté, le faiſoit traîner une vie miſerable, ſans amis à qui il pût ſe fier, & retrancher ſur tout ſes plaiſirs.

Ce gouvernement odieux ne put long-tems ſubſiſter : Le *Dei* d'Alger prenant le prétexte ſur ce que *Mehemet Bei* n'avoit pas autant récompenſé ſes Troupes qu'il l'avoit promis, & appellé peut-être par les mécontens de Tunis, qui étoient en grand nombre, revint avec une armée de

huit

huit à dix mille hommes de Troupes aguerries. *Mehemet Beï* eut de bonne heure nouvelle de la marche & de l'entrée des Algeriens dans ſes Etats. Il ſe mit ſans delai à la tête de ſon armée, pour s'opoſer à leurs entrepriſes. Ses Troupes étoient plus nombreuſes, & ce fut ce qui lui donna la confiance d'aller au devant des Algeriens, & de les attaquer même dans les retranchemens où ils s'étoient reſſerrez. Il fut repouſſé d'abord : Mais comme la perte étoit peu conſiderable, les deux Partis réſolurent d'en venir à une bataille déciſive. Ainſi le lendemain qui étoit le vingt-troiſiéme de Juin 1694. à la pointe du jour, *Chaban Dei* d'Alger avec ſes Troupes, étant ſorti de ſes retranchemens en trés-bon ordre, marcha fierement contre les Tuniſiens, qui étoient diviſez en trois corps, & chargea avec tant de vigueur le plus avancé, commandé par un *Kiaia* ; qu'aprés une foible réſiſtance, il le mit en fuite. Les Algeriens dans cet avantage ayant pris quelques piéces de canon, ils s'en ſervirent avec ſuccés contre le corps où étoit *Mehemet Beï* ; ce qui cauſa une ſi grande terreur parmi ſes Troupes, & leur fit prendre la fuite avec tant de confuſion, que ſi les Algeriens ne les avoient épar-

gnées, elles auroient été entierement taillées en piéces. Le *Bei*, qui dans cette occaſion avoit fait tout ce qu'un brave ſoldat, & un méchant Capitaine peut faire, perdit tout ſon bagage & ſon artillerie. Quelques-uns diſent qu'il fut trahi, & qu'une partie de ſon armée paſſa dans le Camp des Algeriens. Quoi qu'il en ſoit, la nouvelle de cette défaite cauſa une ſi grande conſternation dans ceux qui tenoient pour *Mehemet* à Tunis, que *Ramadam* ſon frere pour lors *Bacha*, & le *Dei* ne s'y trouvant pas aſſurez, s'enfuïrent juſques dans l'Archipel, ſur la premiere Barque qu'ils trouverent prête à faire voile, & qui apartenoit à un Provençal.

Mehemet rentra dans la Ville avec ſi peu qu'il avoit pû rallier de ſes Troupes. Il eut le tems de les raſſurer un peu, pendant que les Algeriens s'arrêtoient à piller la Campagne, & quelques Villes moins fortes, qui ſe trouverent ſur le chemin. Il en fut aſſiegé, il ſoûtint quatre mois de Siege avec beaucoup de bravoure, & peu de tête de ſa part, & peu de fidelité de la part des ſiens, auſquels ne ſe fiant plus, (ſur tout depuis que les Algeriens eurent fait ſçavoir aux Aſſiegez, qu'ils n'en vouloient qu'au *Bei*, dont l'ingratitude les avoit obligez à

ces

ces actes d'hoſtilité, il prit encore une fois le parti de ſe retirer dans une ſolitude ſituée dans les Montagnes de *Zoara*, proche les *Gerbes*.

Les Algeriens, par la fuite de *Mehemet Bei*, maîtres de Tunis, y établirent *Benchouque*, beaufrere de *Mehemet* pour *Bei* en ſa place, & éleverent *Tatar* à la dignité de *Dei*, avec l'autorité, qui dans ſon origine étoit attachée *au Deilic*. Son regne ne fut que de cinq ou ſix mois, pendant leſquels il fit mourir plus de ſept à huit cens perſonnes des plus pecunieux, pour s'enrichir & ſoûtenir ſon regne vacillant. On ne peut exprimer ce qu'endurerent alors & les Turcs & les pauvres Eſclaves, ce Tyran mettant les uns à mort, pour s'emparer de leur argent, & les autres à la queſtion, pour avoir connoiſſance des lieux où ils ſçavoient ou pouvoient ſoupçonner que leurs Patrons avoient enterré leurs treſors.

Tunis enfin, ſe laſſa de ſe voir tirer impitoyablement & le ſang & l'argent avec tant de violence. Ces cruautez lui firent oublier celles de leur ancien *Bei*. Cinq ou ſix cens Tuniſiens ſe détacherent pour le chercher, juſques dans les Montagnes affreuſes, qui ſembloient le dérober pour le reſte de ſes jours à l'importunité des hom-

mes. Ils l'arracherent de ſa ſolitude : Ils l'obligerent même à ſe ſurmonter, juſqu'à mener ſes Troupes, qui dans ſon retour ſe groſſiſſoient chaque jour, au lieu où une partie de ſes treſors étoient cachez. Il les ouvrit, & les diſtribua avec tant de liberalité, qu'il ſe vit en peu de tems à la tête de dix ou douze mille hommes.

Avec ce nombre, & l'amour de ſes Troupes, que quarante mille quadruples lui avoient renduës toutes dévoüées, il ſe preſenta devant Tunis, dont les Habitans laſſez de la tyrannie de *Tatar Dei*, lui ouvrirent les portes, aprés qu'il eut défait *Benchouque*, qui s'enfuit en Alger, où il diſparut aprés la mort de *Chaban Dei*, que la Milice maſſacra dans le tems qu'il ſe diſpoſoit à la ramener à Tunis. *Tatar Dei* ſe retira au Château, où il ſoûtint encore quatre ou cinq mois ; au bout deſquels ne voyant plus de reſſource, il ſe rendit à compoſition. *Mehemet Bei* la lui accorda; mais le peuple indigné juſqu'à la fureur, ne le vit pas plûtôt paroître, que malgré les efforts du *Bei*, il ſe rua ſur lui, le déchira en morceaux; & par un excés qui n'apartient qu'à ces Barbares, il mangea ſa chair.

Quelques-uns m'ont dit, que la Veuve de ce *Tatar Dei*, qui regardoit *Mehe-*

met

met comme Auteur de cette cruauté, prit un morceau de la chair de ſon mari ; & que ſe preſentant devant le *Beï*, elle lui reprocha ſa perfidie & ſon inhumanité ; ajoûtant qu'un jour elle pourroit manger ſa chair comme on faiſoit celle de ſon mari ; & afin qu'il n'en doutât pas, qu'elle mangea le morceau qu'elle tenoit en main, puis ſe retira en fureur.

Mehemet ainſi rétabli dans ſes Etats & dans l'eſprit du Peuple, rappella ſon frere *Ramadam*, lui donna le *Deilic* ; & ſurpris peu de tems aprés de quelques attaques d'apoplexie, recommanda aux Tuniſiens *Seidi Morat* ſon neveu, fils d'*Ali*, qu'il avoit élevé & emmené avec lui dans ſa derniere retraite.

Il mourut enfin paiſiblement aprés avoir vécu dans des agitations continuelles.

Aprés la mort de *Mehemet*, les Tuniſiens furent partagez pour l'élection d'un Succeſſeur. Le Divan & la Milice panchoient du côté de *Seidi Morat*, qu'il leur avoit recommandé : Mais la brigue & le credit des Algeriens l'emporta pour *Ramadam* ſon frere, qui étoit déja *Deï*.

Ce Ramadam étoit le plus jeune des freres *Mehemet* & *Ali beis*, qui dans le tems de la bataille du *Ho*, & l'allarme que

cauſa dans Tunis la défaite de *Mehemet Bei*, prit la fuite vers le Levant. Il étoit à Chio, lorſque les Venitiens la prirent; & voyant qu'ils le vouloient faire Eſclave contre les articles de la capitulation, il ſe ſauva, & choiſit pour lieu de ſa retraite les Etats du grand Duc de Toſcane, juſqu'à ce qu'il fût rappellé, comme je vous ai dit, par ſon frere *Mehemet Bei*, qui le fit d'abord *Dei* dés ſon vivant; mais qui mourant bien-tôt aprés, donna lieu par ſa mort aux Tuniſiens de l'élire *Bei* le dixiéme Octobre 1696. Il étoit pour lors âgé de vingt-ſix ans.

Ramadam étoit un homme taciturne, froid, d'une taille mediocre, mais fort replet, & qui ne dormoit guere que le jour. Il aimoit à parler Italien. Il s'occupoit ordinairement aux Mécaniques, ſur tout à tourner, ſuivant la coûtume des Mahometans, à qui la Loi ordonne d'exercer un Art : au reſte, grand pareſſeux pour ce qui regardoit les ſoins de ſon Etat, dont il ſe déchargeoit ſur un de ſes Favoris nommé *Mezaoult*, joüeur de Violon de Profeſſion, qui ſçût ſi bien gagner ſon eſprit, que rien ne ſe faiſoit dans tout l'Etat de Tunis que par ſon entremiſe : Ce qui attira & ſur lui & ſur *Ramadam* toutes les diſgraces que je vas dire. L'in-

L'insolence de *Mezaoult*, & la foiblesse que *Ramadam* avoit de se laisser entierement gouverner par cet esprit également bas & ambitieux, soûleva les esprits des Tunisiens, qui chaque jour se dégoûtoient de *Ramadam*, & grossissoient le parti que *Seidi Morat* son neveu, qui lui avoit disputé le *Deilic*, s'étoit formé. On murmuroit bien haut dans Tunis; & *Mezaoult* s'appercevoit de jour en jour d'un orage qui se grossissoit, & dont la foudre le menaçoit de bien prés. Il le voulut prévenir, & inspira à *Ramadam Beï* des ombrages contre *Seidi Morat*. Il lui persuada que ce jeune Prince conspiroit contre sa Personne & son Gouvernement, & soûlevoit tous les esprits. Il l'accusa même d'être venu une nuit, dans le dessein de l'assassiner : Qu'il l'en avoit empêché ; & que c'étoit ce qui lui avoit attiré la haine de ce Prince. *Ramadam* le crut trop legerement pour sa perte. Il tint conseil avec ceux qu'il croyoit être le plus dans ses interêts, de quelle maniere il préviendroit les efforts de son Neveu, ou puniroit l'attentat dont il le croyoit déja dûëment convaincu, sur le simple rapport de *Mezaoult*. Quelques-uns conclurent à la mort, entr'autres un Italien, qu'apparemment *Ramadam* avoit amené

avec lui dans ſon retour de Toſcane, qui, à ce qu'on dit, ſe ſervit du Proverbe, MORTE LA BESTE, MORT LE VENIN. Mais les autres furent d'avis qu'on le rendît ſeulement incapable d'aſpirer au Gouvernement, en lui crevant les yeux, & le tenant renfermé ſous une bonne garde. Ce dernier avis fut ſuivi. On donna ordre pour cette execution à un Eſclave Chirurgien * : On l'enferma dans la Tour de *Souſſe*, ſous la garde de *Papa Falce* Renegat, qui en étoit *Aga*.

* *D'Agde en Languedoc.*

Mais cet Arrêt ſanglant ne fut pas executé, ſoit que le Chirurgien fût aſſez mal à-droit, pour ne lui avoir percé que les paupieres, ſoit que, comme il eſt plus probable, il ait eu aſſez d'induſtrie pour lui conſerver la vûë. Car on dit qu'aprés avoir ſeulement appuyé des alaînes rouges ſur les paupieres de *Seidi Morat*, feignant de les enfoncer, il lui appliqua d'une eau qui les lui fit enfler extraordinairement. Mais l'artifice ne put long-tems ſe cacher, l'enflure diminua peu à peu; & ce jeune Prince ne ſe put ſi bien contrefaire, que *Papa Falce*, qui mangeoit tous les jours avec lui, ne s'apperçût enfin qu'il voyoit.

Il en avertit *Ramadam Bei*, qui lui envoya auſſi-tôt un ordre par écrit, de

s'in-

s'informer ſi le Prince voyoit; & que s'il ſe trouvoit qu'on l'eût trompé, en feignant de l'aveugler, il eût à le faire mourir inceſſamment. Mais l'ordre vint bien tard & bien mal à propos, *Seidi Morat*, avoit eu l'adreſſe de gagner la plus grande partie des Mores & des Renegats de ſa garde; & negocioit même ſecretement avec le Gouverneur d'une petite Place, ſituée ſur une Montagne voiſine. La ſuite même marque qu'il avoit ſçû entretenir des intelligences avec quelques Chefs de la Milice de Tunis. Ainſi il ſe trouva hors d'état de beaucoup apprehender, lorſqu'il apprit l'ordre ſanglant donné contre lui.

L'avis lui fut donné par un More, que *Papa Falce* avoit pris pour lui lire la lettre de *Ramadam*, parce qu'elle étoit écrite en Arabe, dont cet Apoſtat ne reconnoiſſoit pas les caracteres. Il lui recommanda le ſecret; mais le More ne le lui garda pas. *Seidi Morat* ſur cet avis, crut qu'il n'y avoit point à differer. Il donna ordre à ſes Confidens de maſſacrer *Papa Falce*, au premier ſignal qu'il leur feroit, lorſqu'il ſeroit à table avec lui. Ce qui fut executé. Pendant le repas *Morat* s'adreſſant à cet Apoſtat, lui demanda fierement, s'il étoit vrai qu'il eût reſolu d'obeïr au commande-

ment qu'il venoit de recevoir de *Ramadam*, d'atenter à ſa vie.

Cette demande imprevûë interdit *Papa Falce*, qui voulant faire l'eſprit fort, & cacher ſous un air de fierté, la crainte dont il étoit ſaiſi, répondit : qu'il falloit qu'il ſatisfît à ſon devoir. A ce moment le ſignal fut donné : un Eſclave paſſant par derriere *Papa Falce*, lui fit tomber ſon Turban comme par mégarde ; & pendant que cet Apoſtat le ramaſſoit, on lui donna un coup de hache ſur la tête, qui fut ſuivi d'un coup de coûteau à la gorce ; pendant que quelqu'autre, qui vouloit prévenir la fuite, lui coupa les jarets. Trois autres, que *Seidi Morat* n'avoit pû gagner, eurent le même ſort. Ce Prince ainſi délivré, ſe ſaiſit des clefs ; & laiſſant les corps étendus & baignez dans leur ſang, s'enfuit ſur la Montagne, deux ou trois heures avant l'arrivée de cinq ou ſix *Spahis* envoyez par *Ramadam*, afin de preſſer la mort de ſon Neveu, & d'executer ſon ordre avec plus de ſureté. A leur arrivée, ils ne trouverent que les corps morts ; & apprenant le lieu où le Prince avoit fuï, ils retournerent en diligence en porter la nouvelle au *Bei*. *Ramadam* ſurpris d'un accident auquel il ne s'atendoit pas, prit quelques-uns de ſes gens

avec

avec lui, ſe tranſporta vers la Montagne, & menaça les Habitans de la Ville de les faire tous maſſacrer, s'ils ne lui rendoient pas *Seidi Morat.* Mais ils mépriſerent ſes menaces; & pour avoir quelque pretexte de leur refus, ils répondirent, qu'ils le livreroient, s'il vouloit bien leur livrer lui-même *Mezaoult*, qui pour lors étoit à ſa ſuite, & qu'ils diſoient être la cauſe de tous les troubles de l'Etat. *Ramadam*, ſoit par inclination pour ſon Favori, ſoit parce qu'il ne ſe fioit guere à leur parole, ſoit par hauteur, ne voulant pas de compoſition avec ſes Sujets, retourna bruſquement à ſon Camp, dans le deſſein de punir ces rebelles, & d'enlever ſon neveu par force.

Mais les Milices ayant ſçû cette réponſe des Habitans de la Montagne, laſſez d'ailleurs de ſe voir Eſclaves d'un miſerable joüeur de Violon, ou peut-être gagnez de longue main par le Prince, ſe ſoûleverent à ſon arrivée, & paſſerent dans le parti de *Seidi Morat. Ramadam* ne voyant plus qu'une poignée de gens autour de lui, revint promptement vers Tunis, cherchant quelque Vaiſſeau prêt à s'embarquer. Mais n'ent ayant pas trouvé, il s'enfuit dans une Moſquée, croyant y trouver un azile aſſuré. *Morat*, qui ne voyoit point de

tems

tems à perdre, ni de meſures à garder dans une occaſion de cette importance, le va chercher dans la Moſquée, lui demande la *Canulle d'or*, où étoient les Billets & Notes des Treſors de l'Etat, que les *Beïs* portent toûjours attachez à leurs bras ; puis lui tirant un coup de piſtolet, fit ſigne à ſes gens de l'étrangler. Sa vengeance n'en demeura point là, il lui coupa la tête, qu'il fit ſauter en dériſion de main en main par tout ſon Camp,& delà dans toutes les ruës de Tunis. Et par un trait d'inhumanité inoüie, il lui ouvrit l'eſtomach, ſe lava les mains & le viſage dans ſon ſang, lui arracha le cœur, qu'il fit reduire en cendre, dont il remplit pluſieurs Tabatieres, qu'il porte ſur lui, ne faiſant point de regale qu'il ne mette de ces cendres dans la liqueur qu'il donne à boire à ſes amis, leur faiſant promettre de pouſſer ſa vengeance à bout. Il en regala les Officiers de l'Eſcadre d'Angleterre, auſquels il fit preſent de cent cinquante Piaſtres. Aprés cette premiere expedition, il déchargea ſa rage ſur *Mezaoult*, qu'il regardoit comme Auteur du deſſein qu'on avoit eu de lui crever les yeux, & de lui ôter la vie. Il le mit dans une cage de fer avec un Violon, dont il le contraignoit de joüer, pendant qu'il lui

faiſoit endurer les ſupplices cruels & lents, de lui arracher tantôt un morceauc de la chair, & tantôt un autre, de lui couper le nez, les joües, les oreilles à diverſes repriſes, de lui arracher les deux yeux l'un aprés l'autre; ce qui dura l'eſpace de deux jours, que craignant qu'il ne ſuccombât par l'excés de la douleur, il le fit traîner en cet état dans les ruës de Tunis; puis le jetter encore tout palpitant dans le feu. Plus de mille perſonnes, que *Morat* ſoupçonnoit d'avoir entré dans le deſſein cruel qu'on avoit formé contre lui, ſuivirent le ſort de *Ramadam* & de ſon Favori.

* *Morat* devenu *Beï*, les tua de ſa propre main, & les fit éventrer, pour ſe laver leviſage dans leur ſang. Pour *Papa-Falce*, non content de l'avoir fait maſſacrer, (ayant apris que ſa femme l'avoit fait aporter de *Souſſe* à Tunis pour lui donner la ſepulture) il le fit déterrer, & traîner ignominieuſement par la Ville, & brûler dans le Cimetiere des Juifs, qui eſt la derniere infamie chez les Turcs. On dit qu'auparavant il lui avoit fait tirer le petit os de la jambe, & qu'il en avoit fait faire un archet, dont il obligeoit *Mezaoult* de joüer dans ſa Cage. Ainſi perit *Papa-Falce* par une fin, que l'on ne peut regarder que comme un ſecret juge-

* *Ou Amurath III.*

jugement de Dieu, qui punit ſon Apoſtaſie avec d'autant plus de ſeverité, que depuis ſa deſertion il avoit negligé pluſieurs fois la grace de rentrer dans le ſein de l'Egliſe. Le Cardinal Colloredo ayant pris la peine lui-même d'écrire à Tunis pour lui faciliter ce retour, comme grand Penitencier de Rome.

La vengeance que *Morat Beï*, tira des *Marabouts*, *Mouftifs* & *Cadis*, avoit quelque choſe de plus divertiſſant & de moins cruel. Il les fit venir dans ſon Palais, les fit attendre tres-long-tems; & paroiſſant enfin, leur dit de ſe dépoüiller tous, & de ſe coucher par terre. Il leur fit jetter à chacun pluſieurs ſeaux d'eau ſur le corps, les laiſſant paſſer toute la nuit nuds dans l'eau : Aprés quoi il les fit revétir, leur reprochant la lâcheté qu'ils avoient euë de ſouffrir, que contre toutes les Loix, on l'eût traité de la maniere, ſans qu'ils euſſent fait aucune démarche pour empêcher cette cruauté.

La guerre qu'il a à preſent contre les Algeriens, eſt une ſuite de cette vengeance; parce qu'ils avoient contre ſes interêts favoriſé *Ramadam Beï* ſon Oncle, dont il pretend tirer ſatisfaction. Il étoit à quatre ou cinq grandes journées de Tunis à nôtre arri-

arrivée, & avançoit toûjours vers le Royaume d'Alger. Afin d'encourager ſes Eſclaves, il leur avoit promis à tous la liberté, s'il remportoit la victoire ſur ſes ennemis; mais ils ſe trouverent pour la plûpart engagez dans une bien plus dure ſervitude, comme je vous ai déja dit. Nous lui envoyâmes un Exprés, pour lui demander permiſſion de traiter de la rançon des Eſclaves Chrétiens, même de ceux qui lui appartenoient, & qu'il eut la bonté d'en marquer le prix. Il fit réponſe que nous lui fiſſions ſçavoir ceux que nous deſirions, & qu'aprés on parleroit du prix. Mais comme il s'éloignoit continuellement, & que nous aurions été trop long-tems à attendre de nouvelles réponſes, ſans eſperance de ſuccés, nous reſolûmes d'acheter ſeulement ceux qui étoient pour lors dans la Ville, & de laiſſer entre les mains de M. le Conſul, de l'argent pour quelques-uns de ceux qui étoient au Camp.

Vous trouverez cette digreſſion un peu longue, & vous jugerez que je ſors ici du caractere de ſimple Voyageur, qui ne devroit raconter que ce qu'il a vû dans les lieux où il a paſſé. Mais vous me le pardonnerez aiſément, étant à propos que nous connoiſſions l'état preſent & le genie

des

des Puiſſances, avec leſquelles nous avons ſi ſouvent affaire pour la principale fonction de nôtre Ordre : Que tout ce qui ſe paſſe ſur un Theatre, où nous ſommes obligez de paroître, ne peut nous être indifferent ; & que nous ne ſçaurions laiſſer ſous le ſilence des mouvemens divers, où nos pauvres freres ont tant à ſouffrir ; étant les premiers, qui ſervent de victime ou au malheur, ou à la barbare cruauté de leurs Maîtres, & ſe trouvant comme les parties foibles, ſur leſquelles ſe déchargent ſans reſiſtance tous les maux d'un corps ſujet à de ſi grandes intemperies. Je reviens à mon Journal.

Le vingtiéme Juin, qui étoit un Dimanche, je fus dire la ſainte Meſſe au Bagne de ſainte Lucie, de grand matin, pour donner lieu aux Eſclaves d'y aſſiſter, étant obligez de prendre ce moment ſur leur repos, afin de travailler le reſte du jour ; car on ne leur accorde aucune Fête, ſi ce n'eſt celles qui ſuivent le *Ramadam*, ou la Pâque. La captivité de ceux qui demeurent dans ces Bagnes, ne me paroiſſoit point d'abord ſi dure, lorſque je les comparai avec ceux qui demeurans dans les maiſons de leurs Patrons, ſont la victime de toutes leurs mauvaiſes humeurs, & ſont expo-

ſez

ſez à toutes les rigueurs qu'un Barbare, qui n'a point d'autre loi que ſa paſſion, leur veut faire ſouffrir. Mais quand je l'eus conſiderée de prés, rien ne me parut davantage repreſenter la miſere du Peuple d'Iſraël dans l'Egypte, dont le gemiſſement monta juſques au Trône de Dieu. Car ces Eſclaves qui demeurent aux Bagnes, ſont ceux qui apartiennent aux Puiſſances, & font les travaux publics ; ou ceux qui ſont taxez par leurs Maîtres à une certaine ſomme d'argent, qu'ils doivent leur raporter chaque jour ou chaque Lune. Ils ont beau cacher ce qu'ils peuvent gagner, l'avarice naturelle à leurs Patrons, leur donne des yeux pour voir ſouvent ce qui n'eſt pas. Ils les ſurchargent comme Pharaon faiſoit ce Peuple malheureux ; & ſe ſervent de tout ce qu'ils ont de prudence charnelle pour les oprimer, & s'engraiſſer de la ſueur de ces pauvres Eſclaves. Auſſi l'on ne peut exprimer quelle fut leur joïe, lorſque le R. Pere Prefet annonçant la Meſſe la Vigile de la Fête de ſaint Jean-Baptiſte, tira occaſion de celle que cette Naiſſance aportoit au monde, pour dire qu'il en annonçoit une qui devoit être grande pour ces infortunez, qui étoit celle de nôtre arrivée, pour ménager leur redemption. Il avertit auſſi

que

que le lendemain, nous ferions tous ensemble un Service pour les Morts au Cimetiere.

Le vingt-un, nous ne manquâmes pas de grand matin de nous y trouver, accompagnez de M. le Conſul, de pluſieurs Marchands & Eſclaves. J'y celebrai une haute Meſſe dans la Chapelle qui eſt d'environ neuf pas de long, ſur trois de large, dans laquelle il y a cinq Tombes de pierre, où ſont gravez les noms des Capucins enterrez en ce lieu, & qui ſont preſque tous morts de la peſte. Le Cimetiere eſt fort vaſte, & enclos de hautes murailles. Nous eûmes ce jour-là une aſſez agreable converſation avec M. Vital, qui nous donna à dîner. Il nous raconta mille ſingularitez de toute la Terre Sainte, dont il avoit fait le voyage. Il nous entretint auſſi du mal qu'il avoit eu dans tout le tems de ſon Eſclavage à Tripoli, où il avoit été captif : Que d'abord recevant mille mauvais traitemens de ſon Patron, il avoit crû qu'il ſeroit ſoulagé, acceptant les travaux de ceux qu'on employe à tirer de la pierre; mais que les ardeurs exceſſives du Soleil, l'excés du travail, la ſoif perpetuelle & inſuportable, avec la diſette d'eau & de pain, & ſa foible complexion, le firent bien-tôt ſuccomber :

Qu'il

Qu'il demanda à revenir à la maiſon de ſon Patron, où pour rafraîchiſſement il reçut la baſtonnade ; & qu'enfin il commençoit à entrer dans le dernier deſeſpoir, lorſque quelques amis ſûrs de ſes parens, lui dirent qu'il eût à promettre à ſon Patron tout ce qu'il exigeroit de lui par Lune, dont ils voulurent bien ſe rendre caution ; ce qui le fit reſpirer un peu, juſqu'au moment de ſon entiere liberté. Tout cela ne faiſoit que nous animer à ne perdre aucun tems pour procurer ce ſoulagement à nos freres. Dés l'aprés midi, on remit ſur le tapis, ſi on continueroit la negociation avec le *Dei* ; mais comme il ne vouloit rien rabatre de cinq cens Piaſtres, qui valent deux mille livres, pour chaque Eſclave, nous fûmes d'avis de ne pas faire la planche pour les autres ſur un ſi haut prix. Il s'en preſenta pluſieurs des particuliers, nous ne pûmes convenir que pour deux, que nous achetâmes. Un Eſclave du *Dei* vint auſſi nous trouver, tout tranſporté d'une joïe qui lui fut bien courte. Il s'étoit allé jetter à ſes pieds, ſelon le conſeil qu'on lui en avoit donné ; & l'avoit conjuré de ne pas laiſſer paſſer l'occaſion qu'il n'eſperoit plus trouver le reſte de ſes jours. Le *Dei*, ou touché de ſes larmes, ou pour ſe défaire de ſon importuni-

té,

té, lui avoit dit qu'il allât querir deux cens Piaſtres, & qu'il lui donneroit la liberté. Ce pauvre Chrétien charmé de cette humanité, qu'il n'avoit jamais reconnuë dans ſon Patron, vint bien joyeux nous annoncer cette nouvelle. On compta ſur le champ les deux cens Piaſtres, & l'on envoya le Truchement les porter avec lui. Mais cette avare Majeſté ſe repentant d'avoir été un peu traitable au ſujet de l'argent pour la premiere fois, dit qu'il avoit demandé cinq cens Piaſtres, & renvoya ce malheureux dans ſes chaînes, avec un nouveau ſurcroît de chagrin. Nous éprouvâmes cette journée, que chacun ſuivoit l'exemple du *Dei*. Pluſieurs Turcs, même un *Mouſti*, nous vinrent offrir leurs Eſclaves : Des femmes Turques, entr'autres celle d'*Ali Dei*, nous envoyerent leurs Eunuques pour faire de ſemblables propoſitions. Pluſieurs Renegats vinrent pour le même ſujet. Mais, ſoit qu'ils en fuſſent convenus, ou que la guerre rendît les Eſclaves plus chers, ils les mettoient tous ſi haut, qu'il n'y avoit pas moyen de s'accommoder, joint qu'une grande moiſſon nous attendoit à Alger.

Le vingt-deuxiéme, nous ne laiſſâmes pas de conclure la rançon de quatre Eſclaves, dont nous fîmes expedier ſur le champ

les

les Cartes franches. On les voulut embarquer le vingt-troiſiéme au matin; mais les Sandales ne partirent point pour la *Goulette*, à cauſe des grandes tempêtes, il falut remettre au lendemain. Ce retardement nous expoſa à tout ce que la pieté Chrétienne peut reſſentir, à la vûë de pauvres affligez, que l'opreſſion reduit dans une extréme miſere, & qui aux portes du deſeſpoir, demandent un ſecours qu'on ne peut leur accorder. Nous fûmes accablez d'une infinité d'Eſclaves de toutes les Nations Chrétiennes, qui nous ſollicitoient à nous ſouvenir, que dans le Chriſtianiſme on ne doit point faire de diſtinction du Grec & du Juif. Mais nous étions bornez, & par nôtre peu de moyen, & par l'ordre que nous avions d'employer les deniers pour ceux de la Nation. Et comme nous eſperions en trouver beaucoup à Alger, nous n'eûmes preſque que des larmes à leur donner, les exhortant à le patience, à la conſtance, à la foi, & à eſperer que s'ils demeuroient fideles à Dieu, ils éprouveroient bien-tôt les effets de ſa Providence. Nous y joignîmes quelques aumônes, & des promeſſes que dans peu ils verroient nos Religieux d'Eſpagne, avec de bien plus groſſes aumônes que les nôtres; mais nous ne pou-

vions nous en arracher. Nôtre plus grand regret a été de nous voir dans l'impuiſſance de racheter un Religieux de la Charité, de l'Ordre du Bienheureux Jean de Dieu, Superieur d'un Convent de Sardaigne. L'*Aga* l'avoit pris comme un Captif de conſequence dans le partage qui avoit été fait des Eſclaves emmenez avez lui : On ne crut point qu'il fût de la prudence que nous lui rendiſſions viſite dans les Priſons du Château où il étoit, de peur de fortifier l'opinion que l'on avoit conçû de ſon merite, & que ſa rançon n'en hauſſât, ou que ſon eſclavage n'en devint plus long & plus dur ; mais nous fîmes offrir ſous main juſqu'à cinq cens Piaſtres, ſans pouvoir l'obtenir.

Le vingt-quatriéme, jour de la Nativité de ſaint Jean Baptiſte, je fus accompagné du Valet de Chambre de M. le Conſul, dire la Meſſe au Palais du *Bei* pour ſes Eſclaves. Parmi le grand nombre qu'il en a, il n'en étoit demeuré que ce qu'il falloit pour le ſervice de ſes femmes & des jeunes Princes. Comme ſes Eſclaves ne ſortent jamais, ils ne peuvent ſe trouver ni au *Fondouc*, ni aux Bagnes, pour y faire les exercices de la Religion ; mais à la ſolicitation des Conſuls, il ſouffre qu'on celebre quelque-

quefois dans ſon Palais. En chemin faiſant, je paſſai devant une des principales Moſquées, j'entendis les Turcs chanter d'un ton approchant de la pſalmodie ; ce qui me ſurprit. Un des Eſclaves qui m'avoit pris en entrant, me conduiſit d'abord au ſecond étage, celui de bas étant occupé par les Mores & les Eunuques noirs, qui gardent les femmes du *Beï*. Au haut de l'eſcalier, je rencontrai le jeune Prince, dont *Morat Beï* d'aujourd'hui a épouſé la mere & la ſœur, veuve & fille de *Mehemet Beï*, ſon oncle.

Ce jeune Prince âgé d'environ dix ans, a un air fort doux. Il m'a paru beau & civil, m'ayant ſalué à la Turque : il badinoit alors avec un petit Lion. *Morat Bei* le regarde & l'éleve comme ſon Succeſſeur, au prejudice de ſes propres enfans, & l'a fait reconnoître par le Divan. L'Eſclave m'introduiſit enſuite dans une grande Sale tapiſſée à l'Arabeſque, qu'il me dit être l'appartement du *Bei*, au fond de laquelle on dreſſa un Autel avec une Table, & les Ornemens neceſſaires. Au deſſus de l'Autel, on ouvrit la Tapiſſerie pour découvrir un Crucifix en relief, au deſſous duquel étoit un Tableau de la ſainte Vierge, qu'on recouvrit aprés le ſaint Sacrifice. Vous pouvez

juger quelle fut ma ſurpriſe de voir de tels meubles dans la Chambre d'un Roi, auſſi ennemi du nom Chrétien que ce Mahometan. Quelle difference (diſois-je en moi-même) de l'état preſent du Chriſtianiſme, avec celui des premiers ſiecles, pendant leſquels il falloit chercher des antres inacceſſibles pour celebrer les ſaints Myſteres, & qu'à preſent les Chrétiens offrent à Dieu le plus Auguſte de leurs Sacrifices, juſques ſur le Trône des Rois infidéles ? C'eſt ſans doute que le tems prédit par un Prophete eſt arrivé, auquel il veut qu'on lui offre en tous lieux la tres-pure oblation de ſon Fils. Tous les Eſclaves entendirent la Meſſe avec beaucoup de modeſtie & de ſilence, aprés laquelle chacun ſe retira, à la reſerve de deux qui demeurerent pour défaire l'Autel, & enfermer les ornemens dans les caiſſes. Je vis dans cette Sale pluſieurs Chapeaux à grands bords, couverts de plumes d'Autruche noire, avec un tas de ſelles & de houſſes de Chevaux, ce qui ne convenoit guere à la Chambre d'un Prince. En ſortant, je vis environ une douzaine d'Eunuques noirs d'une aſſez riche taille, fort promptement habillez de bleu, avec de gros Turbans blancs. Deux Eſclaves eurent la permiſſion de m'accompagner juſques

Malac. 1. 11.

chez

chez M. le Conſul. Le même jour on conduiſit ſix Eſclaves à nôtre Barque, entre leſquels étoit celui qui avoit été vendu en ce lieu par le Renegat de Tripoli, dont je vous ai parlé dans ma premiere Lettre, qui nous a confirmé ce que j'en ai écrit.

Ce jourd'hui vingt-cinq, nous avons employé la journée à apprêter toutes choſes pour nôtre embarquement, & avons encore acheté quatre Eſclaves qui ont joint les ſix autres. M. le Conſul a bien voulu ſe charger auſſi de quelque argent que nous lui avons laiſſé pour le rachat des Eſclaves, qui ſont au camp du *Bei*, & qui nous ont été recommandez, s'ils ſont aſſez heureux de revenir & de perſeverer. Et me voyant au moment de mon départ, je ferme ce Journal, afin de le tenir prêt à vous l'envoyer par une Barque Françoiſe qui eſt à la *Goulette*, prête à faire voile. Je ne puis cependant finir, ſans rendre témoignage de la generoſité avec laquelle M. le Conſul en a agi avec nous, & du zele qui ne lui a point permis de s'épargner, quelques difficultez qui ſe ſoient trouvées, lorſqu'il a falu travailler au rachat ou au ſoulagement des pauvres Chrétiens. Vous voulez bien auſſi recevoir cette Relation, comme une marque de ma dépendance, & du zele ſincere avec lequel je ſuis.

De Marſeille, le 18. Juillet 1702.

UNe Barque arrivée ces jours paſſez de Tunis, a apporté les nouvelles du changement qui y eſt arrivé par la mort d'*Amurat* * *Bei*, & de tous ceux de ſa famille, qui poſſedoit ce Royaume-là depuis cent ans. Ce Prince étoit vaillant & ambitieux, mais cruel & injuſte. Il avoit excité la guerre contre les Etats d'Alger & de Tripoli. Il ruinoit les Peuples par ſa tyrannie, & il s'étoit rendu odieux à tout le monde. Les choſes étoient en cette diſpoſition, lorſqu'il ſe mit en marche avec ſes Gardes, pour aller joindre ſon Camp qui marchoit du côté de *Bégé*. Il arriva le neuviéme de Juin dernier à un Village nommé *Louttzarga*, éloigné de dix mille de *Bégé*, & il y paſſa le jour & une partie de la nuit à boire à ſon ordinaire. Le 10. au matin, il continua ſa route; mais à peine eut-il fait une lieuë, que l'*Aga* ou Commandant de ſes *Spahis* Turcs, appellé *Ibrahim Cherif*, s'approcha de ſon Caroſſe avec une vingtaine de Cavaliers, ſous pretexte d'écarter pluſieurs *Cheïcs* de Mores, qui venoient pour le ſaluer. En même tems il lui tira un coup de Mouſqueton, & enſuite un coup de Piſtolet. Le *Bei* voulut ſe jetter hors du Caroſ-

* On Mourat.

roſſe ; mais ſon habit s'étant acroché à la portiere, on le tua, & on lui coupa la tête. Ses deux couſins *Amurat* & *Aſſan* fils de *Mehemet Beï*, entendant le bruit, ſortirent de leur Caroſſe, monterent à Cheval, & prirent la fuite ; mais on les joignit bien-tôt, & on leur coupa la tête. Cet évenement cauſa quelque tumulte dans le Camp ; néanmoins il fut bien-tôt appaiſé, & *Ibrahim* fut proclamé *Beï* à la tête de l'Armée. Le 11. *Hamoud* oncle d'*Amurat* fut étranglé à Tunis avec ſon fils *Haſſan*, âgé ſeulement de quatre ans ; & les cinq têtes de ces Princes furent expoſées en Public durant trois jours. Ainſi la famille d'*Amurat Beï* fut entierement exterminée, & le Gouvernement eſt revenu entre les mains des Turcs. Le premier ſoin du nouveau *Beï*, fut d'envoyer à Alger & à Tripoli, pour offrir une Paix ſincere. Il paroît extrêmement juſte & affable. Il a remis aux Mores de la Campagne les arrerages qu'ils doivent. Il a permis aux Habitans de *Cairoüan* de rétablir leur Ville, que le feu *Beï* avoit détruite. Ceux qui fuyoient ſa tyrannie, reviennent de jour en jour. Le Commerce eſt ouvert, & va ſe rétablir, & tous les Peuples ſe ſoûmettent volontiers à la domination d'*Ibrahim*.

ÉTAT CHRÉTIEN ET POLITIQUE DU ROYAUME D'ALGER.

TROISIEME LETTRE.

De Marseille, ce 6. Août 1700.

MONSEIGNEUR,

JE ne puis differer plus longtems à vous envoyer des nouvelles de nôtre arrivée. Les grandes difficultez que nous ont fait Messieurs de Marseille, ne nous l'ont pas renduë si heureuse,

ſe, que nous aurions dû attendre en arrivant dans un Port de France. Mais pour vous en rendre compte, auſſi-bien que du reſte de nôtre Negociation, je reprens mon Journal où je l'avois quitté.

Le vingt-ſixiéme Juin nous partîmes de grand matin de Tunis, & nous fûmes à la *Goulette*, afin de nous embarquer pour Alger. M. le Conſul voulut bien nous accompagner juſqu'à la Marine, auſſi-bien que M. Imbert; & aprés les avoir cordialement embraſſez, nous nous rendîmes à nôtre Barque ſur les dix heures du matin, aprés avoir bien eſſuyé des duretez des Commis de la Doüane, qui auroient été beaucoup plus fâcheuſes encore, ſans la preſence de M. le Conſul. Nous ne pûmes paſſer devant Carthage, ſans en voir les ruines de plus prés. Ce fut ce qui nous obligea de prendre deux Mores à la *Goulette*, pour nous les faire parcourir; & nôtre Chaloupe nous porta à l'endroit du Golfe qui en eſt le moins éloigné. Par les ruines, il eſt aiſé de juger que c'étoit une tres-grande & tres-forte Ville, & qu'elle avoit prés de deux lieuës de diamettre. Nous y avons vû des puits, des caves, des citernes en quantité, & de grands reſtes de Forts. Il paroît qu'il y en avoit trois qui ſe com-

commandoient l'un à l'autre, s'élevant de plus en plus du côté du Nord, juſqu'au ſommet de la Montagne, que l'on nomme le Cap de Carthage, où l'on tient que ſaint Loüis eſt mort. Les Mores qui nous conduiſoient, ne voulurent jamais nous y mener; diſant pour excuſe, qu'il y demeuroit un *Marabout*, & qu'ils n'éviteroient pas la baſtonnade, s'ils y menoient des Chrétiens. On voit de beaux reſtes des Aqueducs, qui apportoient de l'eau dans Carthage, où il n'y a ni fontaine ni riviere, non plus que dans Tunis, où il n'y a pas même de puits. Les Turcs y font venir l'eau d'aſſez loin par de nouveaux aqueducs. Les anciens ſont nommez acqueducs d'Ariana. On voit du côté du Ponant un grand Lac & un gros Village. Je trouvai la ſituation de Carthage, à la diſette d'eau prés, bien digne de l'ancienne reputation qu'elle s'eſt aquiſe. Les ruines & les chardons qui nous incommodoient fort, nous empêcherent de la parcourir toute. J'eus compaſſion de nos Mores, qui avoient les jambes toutes en ſang. En décendant pour retourner, nous paſſâmes par la maiſon d'un More, dont la famille étoit nombreuſe. Un venerable Vieillard, que nous trouvâmes à la porte avec ſa femme auſſi fort âgée, nous inviterent d'entrer, ce que

nous

nous fîmes dans l'eſperance d'y repoſer; mais nous n'y trouvâmes rien pour nous aſſeoir. Ils nous preſenterent de l'eau & du lait de Chévre, & redoublerent leurs témoignages de bienveillance, quand ils eurent appris que nous étions François, & le ſujet de nôtre voyage. J'examinai enſuite la ſituation de cette Maiterie, & trouvai que ce pouvoit bien être là l'endroit où le grand ſaint Cyprien fut décapité & enſeveli, l'ayant été à ſix mille de Carthage, & enſeveli dans la Maiterie de Macrobe le Blanc, proche des Viviers, ſur le grand Chemin des Loges, qui eſt ſans doute ce que l'on appelle aujourd'hui l'*Etang* & la *Goulette*. Ce qui me fortifia dans ma penſée, eſt qu'aprochant de cette maiſon, nous trouvâmes des ruines qui paroiſſoient être des reſtes de l'Egliſe, qui fut bâtie au lieu du martyre de ce grand Evêque. Cette maiſon eſt l'unique entre Carthage & Tunis. En continuant nôtre route du côté de la Mer, nous vîmes un *Doüare*, ou un Village d'Arabes, dont les maiſons ne ſont que des tentes, & les richeſſes des troupeaux de moutons, de Vaches, & de Chevaux : anciens reſtes des coûtumes que ces Arabes ont empruntées de nos Patriarches ; mais ils

en ont bien oublié les mœurs.

Le 27. le tems s'étant trouvé fort gros, nous demeurâmes tout le jour à la *Goulette*; ce qui me donna lieu à la vûë des ruines de Carthage, dont j'avois toute l'imagination remplie, de penſer à l'inconſtance des choſes du monde, ne pouvant m'empêcher d'admirer l'extrême difference qu'il y a entre la politeſſe & la gloire de l'ancienne Carthage ſous les Scipions; & la barbarie & groſſiereté des Peuples qui l'habitent. Mais ſur tout, je ne pouvois penſer à ce que j'avois vû à Tunis d'impieté & d'irreligion, ſans regreter ces tems heureux, où l'Egliſe en Afrique avoit produit de ſi grands genies, qui l'avoient également illuſtrée, & par leur doctrine & par leur ſainteté. On m'a dit que ce n'eſt pas ſeulement en ce lieu qu'on voit de vieux Monumens de l'ancienne magnificence de cette Côte d'Afrique. Il me ſouvient que M. Imbert m'aſſura qu'un jour voyageant dans ce Royaume, à une journée d'*Aſfax*, il avoit vû un reſte d'Amphitheatre, qui pouvoit bien tenir dix mille perſonnes: qu'on y entroit par trois grandes Arcades, où il avoit vû quelques caracteres Romains, que la hauteur & le trop grand Soleil l'avoient

voient empêché de lire : qu'il y avoit encore deux grandes cîternes : que tout l'ouvrage eſt par Arcades, d'une architecture bien ſuivie, quoi que ce ne ſoient que des pierres poſées à ſec. Ceci me rapella auſſi le ſouvenir d'un ancien Monument, qu'un Pere Miſſionnaire m'avoit dit avoir vû dans le même Royaume, entre Tunis & *Souſſe* : C'eſt une groſſe Tour ronde, ou une eſpece de Colomne de triomphe, qu'on nomme *Manara*, dont les pierres qui la couronnent, portent chacune ſon inſcription. Il me dicta celles qu'il avoit pû lire, dans l'ordre ſelon lequel il les avoit déchiffrées. La 1. CLAVIA PASSALAVI. 2. COSVILIO AFRICANO. 3. COSLEVIO PATRUTII. 4. CONELIO QUARTO. Il y en avoit un côté tout ruïné, dont on attribuë la deſtruction à *Mehemet Beï*, en haine des Romains, dont il vouloit abolir la memoire. C'eſt à preſent une retraite de Lyons. Voilà preſque tout ce qui reſte dans tout ce vaſte Royaume, pour marquer que des Peuples polis l'ont habité.

Le vingt-huitiême, le vent étant tourné d'Eſt, nous mîmes à la voile, & paſſâmes au Cap de *Portefarine*, ville ſituée au pied d'une Montagne fort haute, ſur la-

quelle il y a un *Marabout*. Le Village eſt défendu par trois Fortereſſes; parce que c'eſt un Port conſiderable. L'*Aga* fait ſa reſidence dans celle du milieu, qui donne ſur le Mole, & eſt la plus forte. Les deux autres ſont aux deux extrémitez, & ne conſiſtent qu'en des murailles fort épaiſſes, ſans Tours, ni autres Fortifications. Elles ſont ſeulement garnies d'une grande quantité de canons pris ſur les Chrétiens, dont ils ont mis une partie ſur les murailles, & les autres au pied, pour tirer à fleur d'eau ſur les Vaiſſeaux qui voudroient les attaquer. Il n'y a qu'une Moſquée, dont la Tour quarrée & aſſez élevée, eſt ſemblable à bien des Clochers de France. Devant que d'arriver à la hauteur de *Portefarine*, nous vîmes la petite ville de *Ragebel*, dans l'Aculade du Golfe. Nous laiſſâmes auſſi quelques petites Iſles ſur nôtre route. Le ſoir, nous paſſâmes à la vûë de *Bizerte*; & aprés avoir fait de vains efforts toute la nuit pour avancer, nous nous aperçûmes que le 29. au matin nous étions revenus à l'Iſle de la *Galitte*, que nous avions paſſée à l'entrée de la nuit. C'eſt une Iſle fort haute & deſerte, il y a beaucoup de Chévres ſauvages, auſſi bien que dans les petites Iſles qui la joignent. Nous y demeu-

meurâmes tout le matin en calme ; mais aprés midi le vent s'étant tourné Nord-Eſt, nous nous trouvâmes ſur les trois heures à la hauteur du Cap *Negre*, & aſſez proche pour en diſtinguer le Pavillon François arboré ſur le Château. Là les François ont une Garniſon, entretenuë pour le Commerce du bled, ſous la direction de la Compagnie du Cap *Negre*. On dit qu'on en a une charge de trois quintaux, pour une Piaſtre & demie : que la Compagnie paye tous les ans à Tunis pour ce ſujet 50000. livres, dont le *Bei* a la moitié, & le Chef des Mores l'autre. On profite auſſi de cette occaſion pour le Commerce du corail, & autres raretez du Païs. Cependant nous avançions toûjours lentement vers *Tabarque*, que nous aprochâmes à la portée du canon. C'eſt une Iſle fort petite, mais trés-habitée ; c'étoit autrefois un Evêché. Elle n'eſt ſéparée de la Côte de Barbarie, que par un petit canal ou détroit. Là tombe une petite Riviere, qui ſert de limite aux Royaumes de Tunis & d'Alger. Ceux de Tunis ont une Fortereſſe à l'oppoſite de cette Iſle, qui en porte le nom. L'Iſle a été donnée par les Rois d'Eſpagne aux Seigneurs *Homellini de Genes*, qui la conſervent encore. Elle eſt défenduë par

une

une Fortereſſe de trente canons : Elle eſt renommée pour la pêche du corail.

Le trentiéme au matin, nous nous trouvâmes avoir fait trés peu de chemin, nous n'étions ſur les neuf heures qu'à la hauteur du Cap *Roſſe*, Place qu'on dit être de la dépendance de l'Iſle de *Tabarque*, & aparteniir auſſi à la Maiſon d'*Homellini*: & qu'elle a autrefois apartenu aux François. Il y a un Fort ; & le Commerce eſt de bled. On le fait décendre du haut de la Montagne dans les Vaiſſeaux qui ſont au pied, par un canal taillé dans le roc, (comme quelques-uns m'ont dit) qu'on faiſoit autrefois dans la Syrie entre *Tyr* & *Sydon*, où l'on voit encore les canaux par leſquels les huiles couloient, pour éviter l'embarras du tranſport. Du Cap *Roſſe* on voit la *Calle*, autre habitation occupée par les François. Le grand Commerce eſt le bled & la pêche du corail, ſous la direction de la Compagnie du Cap *Negre*, qui y a quarante Vaiſſeaux ou Barques. Elle donne aux Pêcheurs cinquante huit ſols de la livre de corail, qu'on met dans des caiſſes, leſquelles ſont compoſées de cent livres peſant de corail. Il y en a quatre-vingts livres de commun, qui ſont les plus petits rameaux ; dix livres des metoyens, & dix livres des plus beaux :

beaux: le tout ſe montant à la valeur de cinq cens écus. Il eſt défendu ſous de groſſes peines aux Pêcheurs, d'en ſouſtraire, & d'en vendre aux Vaiſſeaux qui paſſent. La pêche eſt à ſix ou ſept mille de la Côte: Elle ſe fait en jettant des filets, qu'on traîne juſqu'à ce qu'ils s'accrochent à quelque Rocher, d'où étant tirez de force, le corail s'en arrache. On le porte dans les Indes, où eſt ſon grand debit, pour en faire des coliers ou braſſelets aux femmes. Ce corail jette une eſpece de lait, avec lequel il ſe reproduit. En paſſant devant le Port, je comptai onze ou douze maiſons, & remarquai un Moulin de pierre, environné d'une muraille, qui (à ce que l'on nous dit) ſert en même tems à ſon uſage ordinaire, & à empêcher les Mores de venir inſulter les Habitans de la *Calle*. Il y avoit plus de ſoixante Barques ſur une ligne, occupez à cette pêche. Les ruïnes que l'on voit à la *Calle*, ſont aſſez conſiderables, pour faire ſoupçonner qu'elle a été autrefois une grande Ville; & les Mores même de ce lieu, diſputent à *Bizerte* l'honneur d'avoir été l'ancienne Utique, fameuſe par la mort de Caton. Et il ſemble que S. Cyprien leur ſoit favorable, quand il dit, que le Proconſul de Carthage avoit poſté *Epiſt.* 81. *edit.* 1700.

des

des Marchands de bled pour l'enlever à Utique, afin de le faire mourir éloigné de Carthage. Ce qui prouve qu'Utique étoit un lieu de Commerce pour le bled. Or comme de tout tems la *Calle* & ſes environs ont été renommez par ce trafic,& non *Bizerte*, ou *Portefarine*, il s'enſuit que plus probablement ces ruïnes ſoient encore des reſtes d'Utique.

Le premier Juillet, nous moüillâmes ſur la minuit au Port *Genois*, qui eſt une méchante Rade à une lieuë de *Bone* du côté d'Alger. Et ſur les huit heures de matin nous y fûmes en Chaloupe, pour nous informer s'il y avoit des Eſclaves, & particulierement un Flamand qui nous étoit recommandé, & qu'un Operateur qui couroit ce païs-là, diſoit avoir vû & connu, & avoit même offert à ſes parens de le faire revenir à bon marché. Nous nous adreſſâmes à M. Fœnix, Agent de la Compagnie du Cap *Negre*, & le ſeul Chrétien qui ſoit en cette Ville-là. Il nous dit que depuis quelques années il n'y avoit point eu d'Eſclaves Chrétiens en ce lieu: qu'il étoit vrai qu'il avoit paſſé un certain Coureur de Foire, qui avoit acheté un Lyon & un Tygre à la *Calle*; mais qu'il n'avoit pas mis pied à terre à *Bone*: que ſelon toutes les apparences,

rences, c'étoit cet Operateur, qui vouloit faire un tour de ſon métier, & avoit deſſein de joüer des Gobelets avec l'argent des parens de l'Eſclave. Il nous donna cette atteſtation par écrit. Le Commandant de la Place ayant été averti de nôtre arrivée, nous envoya demander trente-quatre Piaſtres pour les droits d'encrage, diſant que cela étoit dû, puiſque nous avions mis pied à terre. Il voulut auſſi nous obliger de prendre ſur nôtre Bord cinquante ou ſoixante Turcs, qui ayant fait naufrage à *Bizerte*, étoient venus par terre pour gagner Alger, d'où ils étoient; & s'offroit en ce cas de nous donner l'encrage franc. Nous aimâmes mieux payer le droit, que de nous charger de ces Barbares. Nous dînâmes chez M. Fœnix. Pendant le repas, je lui dis que je ne pouvois m'empêcher d'admirer la ſituation d'eſprit où je le voyois, de demeurer ainſi tranquile au milieu des Barbares, ſans avoir une ſeule perſonne de ſa Religion ou de ſon Païs, avec qui il pût avoir quelque entretien, ou ſe conſoler, & prendre conſeil dans mille conjonctures fâcheuſes, où il ne pouvoit manquer d'être ſouvent expoſé. Aprés midi un More nous amena deux Autruches privées, dont l'une étoit fort haute, ſa tête me paſſoit

de

de plus d'un pied ; elles n'avoient que très-peu de plumes aux aîles & à la queuë, & leur chair étoit bien blanche, pour venir d'un Païs où les hommes l'ont ſi noire. Leurs yeux ſont grands, bleux & vifs. On nous les vouloit vendre ; mais nous étions là pour un commerce plus ſaint. Le Truchement étoit un borgne, Renegat, qui parloit trop bien François, pour avoir été fait Turc dans ſon enfance. Nous fûmes enſuite à Hypone, dans le deſir de voir ce qui reſte de l'ancien Monaſtere de S. Auguſtin, ſous la conduite de ce M. Fœnix, qui voulut bien nous y mener. Nous traverſâmes une petite plaine marécageuſe, remplie de Jujubiers, dans laquelle nous rencontrâmes quantité de Mores & de Turcs ſur le grand chemin de *Bone*, qui n'eſt guere acceſſible que par ce côté-là, étant de tous les autres endroits fermé de hautes montagnes eſcarpées. Au bout de cette plaine, qui peut avoir une demie lieuë, eſt une petite Riviere, nommée par les Auteurs *Jadoc* : nous la paſſâmes ſur un Pont fort ancien, conſtruit de pierre d'une prodigieuſe grandeur, qu'on dit être l'ouvrage des Romains. Sur le bord de cette Riviere du côté de *Bone*, nous vîmes un grand nombre de Barbares en dévotion

votion autour du Sepulchre d'un *Marabout*, tenu pour le plus ſaint du Royaume, & mort il y a environ cent ans. Ce Sepulchre eſt en forme de Chapelle. Nous entrâmes enſuite dans une ruë, qui forme une eſpece de Village deſert, où il y a peu de Maiſons & quelques Jardins. Là nous parut une prodigieuſe quantité de ſauterelles, qui perpetuent en ce lieu un des fleaux d'Egypte. Elles commencent à paroître ſous la figure de groſſes mouches noires qui obſcurciſſent l'air, volant par tourbillons, & deviennent enſuite plus groſſes, plus jaunes, & ſoûtenuës de grandes aîles. Elles mangent les moiſſons des Mores, & les Mores les mangent à leur tour. Aprés un certain tems elles meurent, & l'on en voit des monceaux extraordinaires. On nous fit remarquer dans une petite muraille des carreaux à la Moſaïque, qu'on croit par tradition avoir ſervi de pavé à l'ancienne Egliſe de ſaint Auguſtin.

Nous arrivâmes enfin au lieu où étoit ſon fameux Monaſtere. Je me ſentis touché, lorſque j'entrai dans ce grand enclos rempli d'arbres fruitiers, plantez regulierement, ſur tout de figuiers, qui me firent ſouvenir de celui ſous lequel il avoit verſé tant de larmes. J'y goûtai quelques figues blan-

blanches trés-groſſes. J'aurois mieux aimé recüeillir quelques-uns des fruits de ſa penitence, dont ce lieu me parloit encore. Je remarquai qu'à tous les figuiers il y avoit des figues ſeches penduës avec des fils. J'en demandai la raiſon, & l'on me dit que c'étoient des figues ameres, que l'on pendoit ainſi, afin d'attirer l'amertume de toutes les autres, & de les rendre plus douces. Vers le milieu du Jardin ſont de groſſes ruïnes d'une Egliſe, dont il y a encore une arcade qui ſubſiſte, & qui ſemble avoir été le Portail. On connoît par ces reſtes, que l'Egliſe devoit être trés-maſſive, & qu'elle étoit toute bâtie de petites pierres avec du ciment. Aſſez prés de là il y a trois grands puits, qui marquent avoir été faits pour les divers beſoins du Monaſtere. Nous vîmes parmi les ruïnes de l'Egliſe, un morceau de Statuë de marbre ſi informe, que nous ne pûmes ſçavoir ce qu'elle repreſentoit. Tout eſt encore ceint de murailles aussi bien que d'épines & de ronces. A l'entrée eſt une petite Maiſon où habitent des Turcs.

Delà nous montâmes ſur une colline pour y voir un Antique aſſez remarquable. Selon ce que j'en pûs juger, c'eſt un Amphitheatre, ſous lequel ſont des citernes

où l'on ramaſſoit des eaux en grande quantité, ou pour le beſoin des jeux qui s'y faiſoient, ou pour les diſtribuer dans la partie de la Ville d'Hypone, ſituée au deſſous. Ce Monument conſiſte en un grand quarré d'environ cent pieds, dont la face qui ſe preſente d'abord à la vûë, eſt ouverte par huit grandes arcades, qui font comme une eſpece de galerie large d'environ douze pieds. Le derriere de cette galerie fermé d'une muraille, eſt diviſé en huit par des murs de refend, qui répondant aux pilliers des arcades, ſe terminent au fond du Bâtiment contre la montagne; chacune de ſes ſéparations n'a du jour que par une eſpece d'œil, qui eſt au haut de ſa voûte, & donne ſur la plate-forme d'enhaut; ce qui fait paroître ces ſéparations comme autant de grands réſervoirs. Ce qui me confirma dans cette penſée, eſt que nous vîmes ſur la plate-forme du côté qu'elle acule la montagne, une voûte d'environ quatre pieds de large ſur ſept pieds de haut, où nous voyions des marques évidentes d'un canal par où il avoit longtems coulé des eaux, qui delà ſe ſéparoient dans les réſervoirs. Cette galerie a huit grandes arcades de ſuite, qui font croire de loin aux voyageurs, qui ne prennent

nent pas la peine d'y aller, que c'eſt là le Monaſtere de ſaint Auguſtin, paroiſſant comme un côté de Cloître. Nous vîmes quantité de ruïnes ſur la montagne voiſine du côté de la Mer : ce qui fait juger que la Ville d'Hypone embraſſoit ces deux collines. Nous découvrîmes auſſi delà une autre Riviere, où il y a une Barque de paſſage. On faiſoit pour lors la recolte du bled.

En retournant par le même chemin, nous eûmes le plaiſir de conſiderer la ville de *Bone*, dont le veritable aſpect eſt de ce côté-là. C'eſt une petite Ville bâtie en Amphitheatre ſur le penchant d'une coline. Ses murailles, ſes tours & ſes portes paroiſſent trés-anciennes. Au deſſus de la Ville eſt une Fortereſſe qui la commande, que l'on dit avoir été bâtie par un Roi de Tunis en 1500. Elle eſt aſſez reguliere; mais ſans aucun dehors. Entre cette Fortereſſe & la Ville, eſt le Cimetiere des Turcs, qui par la quantité de ſes petits tombeaux de pierre blanche, paroît être comme une continuation de la Ville quand on en eſt éloigné. On venoit de recevoir l'avis de la marche du *Beï* de Tunis ; & les Mores en foule ſe réfugioient à *Bone*, faiſant porter leurs tentes, leurs moulins, leurs femmes, leurs enfans,

fans, & tous leurs équipages ſur des bœufs plus petits que les nôtres ; mais ſi dégagez, qu'avec tout cet attirail ils marchoient auſſi vîte que nos Chevaux. Les ruës de *Bone* ſont fort étroites, le fumier & les charognes en font l'ornement ; & les Cycognes en grand nombre, y font un bruit perpetuel : elles font leurs nids ſur les terraſſes des maiſons, & les Turcs ne leur font aucun mal. On tient que cette Ville eſt auſſi ancienne qu'Hypone, & que c'eſt le Château ou Bourg appellé par ſaint Auguſtin : *Caſtellum Sinicenſe, quod Hypponenſi Coloniæ vicinum eſt.* Quoique quelques Auteurs aſſurent que *Bone* ſoit l'ancienne & veritable Hypone. On y travaille beaucoup en poterie. Il n'y a, pour ainſi dire, point de Port ; mais ſeulement une petite retraite pour les Barques.

De Civit. Dei. lib 22. c. 8.

Sur le ſoir, nous retournâmes à bord de la nôtre, dans laquelle nous admîmes un Capitaine Turc qui alloit en Alger. Comme il étoit encore un peu jour, il nous montra l'endroit où nous pouvions faire de l'eau, & y conduiſit une partie de nôtre équipage, afin d'empêcher l'inſulte des Mores. C'étoit un Valon étroit, où il y avoit un beau courant d'eau : on ne pouvoit preſque y penetrer pour l'épaiſſeur des

arbriſſeaux ; les Lauriers-roſes, & les Myrthes pour lors en fleur, les vignes, les figuiers, & pluſieurs arbres odoriferans y étoient en abondance. Nous prîmes ſeulement quatre barils d'eau. J'étois alors au haut d'une coline, & me repaiſſois de la beauté de ce païſage, un des plus charmans qui ſe puiſſent voir : ce lieu eſt trés-frequenté par les hommes & par les bêtes : le Soleil couchant augmentoit encore les ombres, qui étoient admirablement bien relevez par le grand feu de ces arbuſtes fleuries, & la beauté de leur verdure, que le mouvement des Negres & de leurs troupeaux ſembloit animer.

Le deuxiéme jour, fête de la Viſitation de la ſainte Vierge, on retourna de grand matin faire encore eau au même endroit, accompagnez du même Turc, qui fit armer nos gens pour écarter les Mores, en cas qu'on les y trouvât ; & on fit ſentinelle pendant qu'on chargeoit l'eau. Au retour, on mit à la voile. Sur les deux heures aprés midi, nous paſſâmes devant *Tarcut*, où la Compagnie du *Cap-Negre* charge encore du bled. Deux heures aprés nous traverſâmes le Golfe de *Store*, ou *Storax*, où autrefois le Sieur de *Vatri* a commencé

mencé le commerce de Barbarie. Delà nous allâmes au Cap des ſept *Caps*, ou *Col*, ſur lequel il y a une Montagne feconde en Singes.

Le troiſiéme, nous fûmes arrêtez à la hauteur de *Gigeri* par un vent contraire, qui nous obligea à faire des bordées. Le calme ayant ſuccedé, tout le jour ſe paſſa ſans avancer. Cependant le *Reys* ou Capitaine Turc qui étoit ſur nôtre Bord, nous dit que ſi malheureuſement nôtre Barque échoüoit ſur ces côtes entre *Gigeri* & *Bougie*, nous n'aurions lui & nous aucun quartier des Mores, qui y ſont en une prodigieuſe quantité, & qui ſe tiennent indépendans du Roi d'Alger, qui eſt obligé d'entrer en compoſition avec eux, afin d'avoir du bois pour la fabrique de ſes Vaiſſeaux. Nous ne vîmes *Gigeri* que confuſément, tant à cauſe de l'éloignement, que d'un broüillard, qui le lendemain quatriéme ſe changea en un rideau de nuages, & nous déroba la vûë de ces Côtes juſques au ſoir, que nous vîmes pendant un moment le Golfe de *Bougie*, & le ſommet de ſes hautes montagnes.

Le cinquiéme, nous nous trouvâmes encore dans un broüillard, avec un petit vent en poupe, l'un & l'autre finit ſur le

midi, & le calme dura juſques au lendemain ſixiéme, que le vent du Levant nous porta le long de la Côte, qui paroiſſoit bien cultivée, & les Montagnes fort hautes. Sur les onze heures, nous paſſâmes devant une petite Ville nommée *Tadelis*, d'un terroir aſſez agreable. Le vent ſe fortifiant de plus en plus, nous paſſâmes devant le Cap de *Matifou* prés d'Alger, où l'on a conſtruit un Fort depuis les bombardemens. C'étoit l'endroit où ſe retiroient nos Galeres dans les gros tems. On dit qu'il y a eu là autrefois une grande Ville, dont on voit encore beaucoup de ruïnes. Depuis ce Cap juſques à Alger, nous eûmes pendant trois lieuës de route le loiſir de joüir de ſon aſpect, que vous ſçavez être trés-beau; cette Ville étant à mi-côte, & repreſentant à la vûë de ceux qui approchent, comme un Amphitheatre d'autant plus beau, que depuis le bombardement, preſque toutes les maiſons nouvellement réparées, la font paroître comme une Ville neuve. Je ne vous parle point ici de l'incertitude de ſa premiere fondation, qu'on ne connoît que par conjecture. Nous admirâmes en entrant la beauté de ſon Môle, dont la tête étoit autrefois une petite Iſle qui a donné ſon nom à cette Ville, qui

dans

dans l'Hiſtoire Eccleſiaſtique s'appelle Ceſarée de Mauritanie.

Comme nous approchions du Baſſin, deux Chaloupes vinrent à nôtre rencontre; dans l'une, étoient quelques domeſtiques de M. le Vicaire Apoſtolique, & de M. le Conſul; dans l'autre, étoit un *Chaoux*, qui venoit de la part du *Dei* d'Alger nous reconnoître, & ſçavoir ce que nous avions d'argent pour en faire ſon raport; puis étant revenu avec un More, il l'établit pour Garde ſur nôtre Barque; mais nous nous en défimes dés le lendemain. Le *Reys* ou Capitaine du Port vint enſuite par maniere de viſite, à ce qu'il diſoit; & aprés être retourné chez lui au pied de la groſſe Tour du Môle, il nous envoya par preſent quelques concombres de ſon Jardin. Comme nous connoiſſions le genie des Turcs, nous nous attendions bien à les payer dans la ſuite.

Le lendemain ſeptiéme, M. le Conſul, qui le jour précédent étoit à ſon Jardin de peur de la peſte, vint à nôtre Bord de grand matin accompagné de M. le Vicaire Apoſtolique, c'eſt M. Du Laurens Miſſionnaire de Saint Lazare, avec lequel il nous laiſſa, & alla donner ſes ordres chez lui pour nôtre logement; & l'a-

prés-midi M. le Conſul nous vint prendre pour aller à l'audience du *Dei*, qui eſt un gros homme court, plein, fort penſif, mais aiſé, aimant le repos, incapable de ſe ſoûtenir dans les grands évenemens, où il faudroit de la tête, beaucoup occupé de ſon ménage, laiſſant aſſez aller les affaires de la République leur cours ordinaire, & enfin fort avare, épargnant juſques ſur l'entretien de ſes femmes, que ſes Eſclaves nous ont dit qu'il laiſſe trés-mal vêtuës. L'audience que nous eûmes fut fort courte & ſans ceremonie. A nôtre retour, nous trouvâmes un Religieux Auguſtin Eſclave, qui nous venoit viſiter de la part du R. Pere Adminiſtrateur de nôtre Hôpital d'Alger. Ce même jour je m'aquittai de la commiſſion que m'avoit donné *Mehemet Ogia* de Tripoli pour le grand Ecrivain de cette République. M. le Conſul l'envoya querir, & étant entrez tous trois dans un Apartement ſéparé, je lui donnai la Lettre qui m'avoit été confiée ; il la lut, & me dit que cette Lettre ne contenoit qu'une priere que *Mehemet* lui faiſoit en ma faveur, & rien autre. Alors je lui dis ce qui m'avoit été recommandé; & à peine eus-je commencé à debiter ma commiſſion, qu'il m'interrompit, me diſant qu'il

qu'il comprenoit ce que je voulois dire ; qu'à la verité il avoit obligation à ce *Mehemet*, qu'il avoit mangé plusieurs années de son pain ; qu'aussi n'en étoit-il pas ingrat, que dans toutes les rencontres il avoit fait son possible, pour qu'il fût rappellé de son exil ; mais que le *Dei* & le Peuple étoient si prévenus contre lui, à cause de son esprit remuant, qu'on lui avoit toûjours fermé la bouche quand il en avoit voulu parler.

Le huit & le neuviéme se passerent à entendre plusieurs Esclaves, & à faire les informations nécessaires pour bien placer nôtre argent.

Le dixiéme, M. le Consul nous remena chez le *Dei*, qui nous traita fort humainement, & nous remit les droits d'entrée de nôtre argent, & nous donna de belles esperances pour le Droit des Portes, qu'il ne laissa pas de nous faire adroitement payer dans la suite. A nôtre retour, le R. Pere Administrateur de nôtre Hôpital, nous vint rendre visite.

L'onziéme, la peste ne nous empêcha point d'aller avec M. le Consul à l'Hôpital, que je trouvai trés-propre. Nous entrâmes dans la Salle des malades, qui est trés-longue, à deux rangs de colomnes,

& terminées par un bel Autel. On achevoit alors le Salut, & l'Autel étoit tout illuminé; ce qui me cauſa une nouvelle ſurpriſe, & me le rendit plus beau à la premiere vûë que j'en eus. Nous laiſſâmes achever l'Office, qui ſe faiſoit avec une dévotion édifiante. Nôtre R. Pere Adminiſtrateur étoit en Chape, accompagné de deux Religieux de l'Ordre, & d'un grand nombre d'Eſclaves, parmi leſquels il y avoit pluſieurs Prêtres & Religieux. Aprés l'Office il nous mena dans ſa Cellule, qui eſt ſéparée de l'Hôpital par un veſtibule. Ce Pere s'appelle *Jean Antoine Veillo*, Eſpagnol de Nation, & d'une conduite tellement irreprochable, que les Turcs ne l'honorent pas moins que les Chrétiens, le ſaluant preſque tous par ſon nom lors qu'il paſſe par la ruë. Il eſt infatigable dans les charitez qu'il exerce à l'égard des Eſclaves; ſur tout dans leurs maladies, où il répond parfaitement bien au zele & aux intentions du V. Frere Pierre de la Conception, premier Fondateur de cet Hôpital, & qui de nos jours a répandu ſon ſang en Alger pour la Redemption des Captifs, & pour la cauſe de la Religion. Nous parlâmes du rachat des Prêtres & Religieux que nous avions vûs à l'Office; mais le *Dei* les avoit

déja

déja deſtinez pour en faire échange avec des Turcs de conſideration, qui étoient Eſclaves en Eſpagne. Cependant il les laiſſoit vivre comme libres entre les mains de nos Religieux.

Les deux jours ſuivans nous rachetâmes vingt-huit Eſclaves & une femme. Nous fîmes nôtre poſſible pour échaper aux avanies des Puiſſances, qui, comme vous ſçavez, ne donnent le pouvoir d'acheter des Eſclaves, qu'aprés avoir donné un certain nombre des leurs moyennant un prix, qu'ils taxent eux-mêmes à diſcretion; mais il ne nous fut pas aiſé de vaincre entierement l'avarice du *Dei*, qui nous en donna trois des ſiens, & les vendit onze cens Piaſtres ; encore ce fut aprés bien des conteſtations. La ſomme étoit conſiderable ; mais nous ayant donné la franchiſe des portes pour les premiers François que nous avions rachetez, & nous mettant à couvert des avanies ſemblables des autres Officiers, nous crûmes en être quittes à bon marché.

L'aprés-midi nôtre Truchement, qui eſt un Renegat François natif de Chartres, vint nous dire que le *Dei* l'avoit envoyé, parce qu'il avoit encore un Eſclave à nous vendre. Je partis avec le Truchement

pour aller à l'audience. Le *Dei* étoit à ſon apartement de haut dans ſon Cabinet, il m'invita d'entrer ; mais comme je n'étois pas d'humeur à me déchauſſer, à cauſe de l'embarras, on me fut par ſon ordre querir un Tabouret, ſur lequel je m'aſſis. L'audience commença par des choſes aſſez indifferentes. Le *Dei* s'informa de mon âge, de ma Patrie, du ſuccés de nôtre voyage à Tunis & Tripoli, & de la diſpoſition de ces deux Royaumes. Je fis heureuſement tomber le diſcours ſur *Mehemet Ogia*, dont je dis le plus de bien qu'il me fut poſſible, pour ne point manquer à ma promeſſe : Mais le *Dei* me fit la même réponſe à ſon ſujet, que m'avoit fait le grand Ecrivain. Enſuite le Truchement qui ſçavoit l'intention du *Dei*, me la propoſa. Je répondis, que depuis que nous avions eu l'honneur de paroître devant lui, nous avions encore trouvé pluſieurs François : que difficilement nous pourrions avoir de l'argent pour les racheter, & qu'il nous ſeroit fâcheux de laiſſer nos freres pour prendre des étrangers. Il me dit, que ſi l'argent me manquoit il en avoit à mon ſervice, & qu'il en prêtoit quelquefois à nos Peres d'Eſpagne. Je repattis, que ſi l'Eſclave qu'il me propoſoit étoit François, j'accep-

cepterois volontiers ſon offre; mais qu'immanquablement je ſerois deſavoüé de contracter des dettes pour racheter ceux que mes ordres ne portoient pas : qu'au reſte, il étoit le maître ; mais que je le priois d'avoir égard à mes remontrances : que l'Eſclave qu'il nous propoſoit étoit un Canarien, âgé d'environ ſeptante ans : qu'étant d'un Païs ſi éloigné, s'il venoit en France, il ne pourroit revoir ſa Patrie le reſte de ſes jours : qu'il le feroit plus aiſément acheter par nos Peres d'Eſpagne, ou de Portugal, dont les Canaries dépendent, & qu'il les verroit dans peu. La concluſion fut, que je menerois l'Eſclave à la maiſon de M. le Conſul; que nous y examinerions tous enſemble ſa propoſition ; & nous lui envoyerions nôtre réponſe, qui fut, aprés avoir délibéré, de lui offrir cent cinquante Piaſtres. Il dormoit quand le Truchement fut lui porter cette réponſe ; & depuis ce tems on nous dit qu'il avoit deſiſté de ſa propoſition, & qu'il ne nous l'avoit faite que pour obliger un Officier Turc, qui cherchoit par ſon moyen à ſe défaire avantageuſement de ce vieux Eſclave. Je ne manquai pas, allant à cette audience, d'arrêter la vûë ſur tous les inſtrumens dont on tourmente les Eſclaves, qui ſont l'or-

nement de l'entrée de ſon Palais, plus propre à déſigner la maiſon d'un Bourreau, que le Palais d'un Roi. J'appris auſſi qu'il s'appelle *Aſſan Chaoux* ; parce que lors de ſon élection il étoit Chef des *Chaoux* ou *Huiſſiers*.

Ce même jour il vint une ſi groſſe foule d'Eſclaves à la maiſon de M. le Conſul, qu'on ne ſçavoit où ſe mettre. Ils ne s'en retournerent pas tous inconſolables ; parce que quelques-uns profitans de la confuſion, ouvrirent la porte de la Cave, enleverent trois Jarres de Vin, qui ſont des Urnes de terre, tenant au moins un quart de muid chacune : Ils ne s'en firent pas trop de conſcience, ſous prétexte qu'elles appartenoient à nôtre Truchement, qui n'avoit pas renoncé à boire du vin en embraſſant l'Alcoran ; mais qui, de peur qu'on en vit chez lui, l'avoit mis en dépôt chez M. le Conſul.

Le treiziéme, M. le Conſul nous mena chez le *Dei* avec tous nos Eſclaves rachetez, chargez de leurs paquets. On les rangea ſur deux lignes ; & le grand *Ogia* ou Ecrivain ayant donné autant de billets, que nous payâmes bien cher, nous les conduiſimes à la Barque par la porte de la Pêcherie. M. le Conſul, accompagné d'un de

nos

nos Peres & du Truchement, marchoit à la tête. Un autre Pere marchoit au milieu des Eſclaves. Et comme je marchois le dernier, je reçûs un gros crachat ſur le viſage, qui me fut envoyé par un Turc que je ne vis pas; mais le bruit de ſon gozier me fit juger qu'il étoit âgé. Je remerciai Dieu d'avoir reçû cette infamie, parce que j'avois l'honneur de porter la livrée de ſon Fils, que les Turcs ont en telle abomination, que les Enfans nous ſuivoient croiſant leurs doigts, & crachant deſſus en dériſions de la Croix.

Le *Reïs* de la Marine avec ſes gens, vint ſur la Barque examiner tous les Eſclaves; puis nous la fîmes éloigner du Port, de peur que quelque Eſclave ne ſe ſauvât dedans, & ne nous attirât par là la confiſcation de nôtre Barque, la perte de nôtre liberté, ou quelque inſulte de la part des Turcs; & ayant laiſſé la Barque en rade, nous rentrâmes avec M. le Conſul dans la Chaloupe, pour aller acheter de nouveaux Eſclaves, & finir nôtre Miſſion. Comme nous ſortions de la Barque, on fit le ſalut ordinaire à M. le Conſul de cinq coups de canon, & à chaque coup tous nos Eſclaves affranchis crioient : *Vive le Roi.* Nous décendîmes à la pointe du Môle : on nous

y fit remarquer une piece de canon de deux cens livres de bales, envoyée par le Grand Seigneur depuis le bombardement. Aprés avoir vû les Fortifications, dont je ne vous parle point, M. le Conſul nous mena au Cimetiere des Chrétiens, prés le Fort Babaloüet, où nous fiſmes enſemble nôtre priere. Le nombre des Eſclaves eſt beaucoup diminué depuis vôtre voyage, ce qui les a rendus plus chers. On n'en comptoit alors que huit à dix mille de toutes les Nations Chrétiennes; au lieu de trente à quarante mille que vous y trouvâtes, il y avoit peu de François que nous avons rachetez.

On avoit reçû le jour precedent la nouvelle d'une victoire remportée par les Algeriens ſur l'Armée du Roi de Maroc, prés de Tremeſen. Ils en témoignerent leur joïe par une décharge de tout leur canon. Ils ne furent pas ſi heureux du côté de Tunis, dont le *Beï* étoit entré dans leurs terres; & aprés avoir défait leur Armée, menaçoit d'aſſieger Conſtantine. La conſternation fut grande dans Alger à cette nouvelle. Le *Divan* s'aſſembla extraordinairement. Comme vous y avez aſſiſté pluſieurs fois, je ne vous dis rien de cette tumultueuſe aſſemblée. Il y fut reſolu, que

le

e *Deï* formeroit inceſſamment un Camp, & qu'il iroit en perſonne à l'armée. Suivant cet ordre, on alla planter une tente hors la Ville dans la Plaine, qui eſt au delà des aqueducs de Babaſon & du Torrent. Quelques jours auparavant on avoit fait partir cinq Vaiſſeaux, afin de porter mille hommes à *Bone*, dans la crainte qu'elle ne fût aſſiegée par les Tuniſiens, aprés qu'ils auroient pris Conſtantine. Sur l'un de ces Vaiſſeaux étoit le Capitaine Samſon, Renegat de Marſeille, que vous avez vû ſans doute, & dont vous ſçavez les avantures. Je traitai avec lui pour un de ſes Eſclaves nommé Joſeph Durand Provençal, & Maître Charpentier, qu'il me vendit trois cens Piaſtres. J'eus avec cet Apoſtat plus d'une demie heure d'entretien; & dans ces manieres, j'apperçûs une gêne d'eſprit, & une melancolie noire, que je regardai comme des indices du boureau qu'il portoit dans le cœur.

Le quatorze & le quinze, nous rachetâmes encore dix Eſclaves. M. le Conſul reçût pluſieurs paquets de la Cour, par une Barque arrivée de Marſeille. Il y en avoit un pour le *Divan*. On amena par la même voye pluſieurs Turcs, que le Roi avoit fait tirer des Galeres de Marſeille, pour les ren-

renvoyer aux Algerins (*gratis.*) Il y avoit auſſi un Pere de la Miſſion de Saint Lazare nommé M. du Cheſne, envoyé pour aider M. Laurens Vicaire Apoſtolique qui en avoit beſoin. Car quoiqu'il ſoit d'un zele infatigable; cependant, comme il eſt âgé de ſoixante & dix ans, il a bien de la peine à en remplir toute l'étenduë, ſur tout aprés avoir celebré trois Meſſes: ce qu'il faiſoit toutes les Fêtes & Dimanches, qui ſont les principaux jours auſquels il peut s'employer à l'adminiſtration des Sacremens, & l'inſtruction des Eſclaves Chrétiens. Le Frere qui eſt avec lui s'appelle Jaques le Clerc, de Giſors en Normandie, qui fut fait priſonnier avec M. le Maire pour lors Conſul, au bombardement dernier.

Cette Barque apporta auſſi deux Dames Turques de Hongrie, qui ſe vinrent refugier chez M. le Conſul, juſques à ce qu'elles euſſent trouvé une Maiſon, ſe confiant beaucoup plus à un François, dont elles attendoient toutes ſortes d'honnêtetez, qu'aux Turcs, dont elles connoiſſent la lubricité.

Sur le ſoir, aprés avoir ſuputé nos miſes, & trouvé que nous étions preſque à bout de nos Finances, nous payâmes les droits des Capitaines de la Marine, des Chaoux &

du

du Truchement; & allâmes avec M. le Conſul à ſa Maiſon de Campagne, éloignée d'Alger de deux lieuës, & ſituée ſur la Montagne derriere le Château de l'Empereur. Nous marchâmes preſque une demie lieuë parmi les Tombeaux des Turcs, qui ſont en une prodigieuſe quantité; parce qu'ils n'en enterrent jamais deux dans un même endroit. Pluſieurs ont des Inſcriptions Arabes : Sur d'autres, on voit des Lances, des Guidons ou Drapeaux, & d'autres marques de diſtinction.

Tout le terroir eſt couvert de groſſes plantes d'aloëz, dont on fait le Theriaque du Païs. Nous vîmes auſſi de fort beaux Valons abondans & couverts. Toute la montagne qui regarde la mer, eſt remplie de Baſtides, bâties en partie à l'occaſion des bombardemens, afin d'avoir un lieu de retraite en cas de beſoin. Elles ſont accompagnées de grands Jardins & de Vignes, (où il y a dequoi flater autant le goût que la vûë) fermées pour la plûpart de ces plantes, qu'on nomme en France Figuiers d'Inde, & en Barbarie, *Figues de Chrétien.* Il y en a d'une prodigieuſe groſſeur & hauteur. Comme cet arbre n'eſt compoſé que de feüilles, il eſt difficile d'en faire une juſte deſcription. Les Turcs en atendant les bombes, ſe ſervent uti-

utilement de leur Baſtides en tems de peſte.

Nous trouvâmes à nôtre arrivée dans la Maiſon de M. le Conſul, le Sieur Monginot, ſa femme & ſon fils, qui s'y étoient retirez à cauſe de la peſte. Comme j'appris que cette Dame étoit originaire de Chio, j'eus la curioſité de m'éclaircir de quelques faits, qui m'avoient été racontez par Gabriel Cochi, dont je vous ai parlé dans ma premiere Lettre, & qui m'avoit dit: Que le 9. Février 1695. les Turcs étant rentrez dans l'Iſle & dans la Ville de Chio, (les Venitiens l'ayant abandonnée le jour precedent avec précipitation, aprés la perte d'un Combat Naval, qui leur donna à peine le loiſir d'embarquer une partie de leurs meilleurs effets ſur le Vaiſſeau nommé l'Abondance, qui échoüa à la ſortie du Port, & tomba entre les mains des Infidelles) avoient commis pendant trois jours tous les excés imaginables, ravageant les Egliſes, briſant, brûlant, foulant aux pieds les Images, violant les Vierges, & traînant les femmes par les cheveux dans les ruës. Qu'une Greque dans cette horrible confuſion, étant pourſuivie par un Janiſſaire de la Capitane, & ſe voyant ſur le point d'être immolée à ſa fureur ou à ſa brutalité, ſe trouvant dans un carrefour où eſt le Convent des

Do-

Dominicains, & devant l'Image de ſaint Pierre, poſée à l'angle d'une Maiſon, ſe jetta à genoux, pour implorer dans cette preſſante neceſſité, le ſecours du Ciel par l'interceſſion du Prince des Apôtres. Ce Barbare prenant d'une main cette pauvre femme par les cheveux, & de l'autre tirant ſon coûteau, le lança contre l'Image, en criant & blaſphemant. Que cette Statuë frapée à la cuiſſe, répandit du ſang en abondance; ce qui étonna ſi fort cet Infidelle, qu'il ſe retira tout confus, ſans inſulter davantage cette Chrétienne; m'aſſurant qu'il avoit été témoin occulaire de cet évenement. Et qu'un Eſclave Calabrois lui avoit raconté, qu'emportant ſur ſes épaules une Statuë de Saint George, qui lui avoit été donnée par ſon Patron, un Soldat Turc l'ayant rencontré & blaſphemant contre le Dieu des Chrétiens, avoit levé le bras pour le tuer, mais qu'il étoit demeuré ſans mouvement; & qu'outre cela, ſon Capitaine nommé *Adgi Bitola*, lui avoit fait donner cinq cens coups de bâton.

Cette Dame me dit qu'elle n'en avoit point de connoiſſance; qu'elle n'étoit pas alors dans la Ville de Chio, ou d'ailleurs la conſternation étoit ſi grande, que chacun ne cherchant qu'à ſe cacher & à fuïr, ne

ſçavoit

ſçavoit pas ce qui ſe paſſoit chez ſon voiſin. Elle ajoûta, que ce dont elle pouvoit rendre témoignage, étoit que les Turcs ont avoué qu'ils étoient tourmentez toutes les nuits par des ſpectres qui repreſentoient les mêmes Images qu'ils avoient enlevez & prophanez, & qu'ils entendoient des voix qui leurs cauſoient des frayeurs continuelles, & leur commandoient de les reporter dans les Egliſes qu'ils leurs indiquoient; & qu'effectivement ils ont tous obeï & reſtitué aux Egliſes ce qu'ils en avoient enlevé, particulierement les Images. Ce que le Sieur de Monginot, qui revenoit actuellement de Chio, me confirma.

Au ſujet des Images, j'avois oublié que le jour precedent nous avions rendu viſite à M. Michel Marchand de Marſeille, & à M. de Palleaux, Agens de la Compagnie du Cap Negre, qui nous avoient procuré l'heureuſe ocaſion d'enlever des mains des Barbares, un Tableau de la ſainte Vierge, que nous joignimes à l'image de ſon Fils, afin de rendre nôtre conſolation parfaite. Nous avions auſſi rendu viſite le même jour à M. le Conſul Anglois, qui eſt dans ce poſte depuis tres-long-tems, & qui nous avoit fait l'honneur de nous viſiter. Sa Maiſon eſt une des plus belles de la Ville :

nous

nous y bûmes de la Biere de ſon Païs ; je ne pûs m'empêcher d'admirer le beau ſcrupule de ce Proteſtant, qui, ſuivant le genie commun de ſa Secte, ſe feroit un grand crime d'avoir quelqu'une de ces Images ſaintes, qui repreſentent ou les Myſteres de nôtre Religion, ou les actes de nos Martyrs, & qui ne s'en fait aucun d'avoir dans ſa Salle, une grande quantité d'eſtampes les plus impures & les plus impies qui ayent jamais été gravées, au grand ſcandale du Chriſtianiſme, chez une Nation qui n'eſt déja que trop prevenuë contre les Chrétiens, & qui toute adonnée qu'elle ſoit à la volupté, affecte une grande pudeur exterieure.

Le ſeize, nous retournâmes à Alger, & diſpoſâmes toutes choſes pour nôtre embarquement ; car tout nous preſſoit, nôtre argent qui s'épuiſoit, le mal contagieux qui augmentoit, & nous faiſoit craindre de ne ramener qu'une partie de ce que nous avions acheté, la peine où nous voyions M. le Conſul, qui aprehendoit que le flux & reflux continuel de monde que nous attirions chez lui, n'y apportât le mauvais air ; le conſeil de nôtre Truchement, qui nous avoit dit pluſieurs fois, que le moyen d'avoir des Eſclaves à bon marché, étoit de

nous

nous embarquer & nous mettre au large : Et enfin la compaſſion extrême que nous ne pûmes plus long-tems ſoûtenir, de la grande quantité d'Eſclaves qui nous demandoient la liberté, avec tout ce que la miſere ingenieuſe dans les dernieres neceſſitez, peut employer de preſſant pour nous toucher. Tout nous engageoit à ne pas tarder davantage. Il y en eut même que je ne pûs calmer, qu'en leur diſant, d'aller demander à leurs Patrons, s'ils me vouloient à leur place, que de bon cœur j'y demeurerois. A cette propoſition, qu'il me ſemble que je faiſois d'un grand cœur, ils ſe retiroient tout triſtes, ſans rien repliquer. Un Polonois entr'autres, me fit grande pitié; ſon Patron, avec tous les autres mauvais traitemens, ajoûtoit celui de lui faire porter continuellement des chaînes de plus de cent livres peſant, attachez à la jambe & à la ceinture, dont il portoit la plus grande partie ſur ſes épaules dans un cofin de Palmier. Il étoit ſi extenué, qu'il paroiſſoit comme demi-mort. Tous les efforts que je fis pour le racheter ou pour le ſoulager, furent inutils. Je ne fus pas moins touché de la vûë de pluſieurs petits Enfans Italiens, qui n'avoient que leurs larmes, & le pitoyable état où ils étoient re-

reduits, pour tout langage : Mais ce langage me fit toute l'impreſſion que vous pouvez juger. Je voulus les acheter ; mais on me les mit à ſi haut prix, qu'il n'y eut pas moyen d'y atteindre. C'eſt dans ces occaſions où il ſeroit à ſouhaiter d'avoir où le cœur un peu plus dur, ou la bourſe mieux garnie. Mais de voir tant de ſujets de pitié, & d'être dans l'impuiſſance de les ſecourir, eſt ce me ſemble, une des plus grandes peines que puiſſe endurer un cœur tendre à la compaſſion, & qui a un peu de charité. Comme vous vous êtes trouvé dans de ſemblables occaſions, vous en avez plus éprouvé que je n'en puis exprimer. Car de toute la Barbarie, c'eſt dans cette Ville où les Eſclaves ſont les plus maltraitez. C'eſt proprement là, où l'on a mis en uſage tous ces ſupplices inconnus à preſque toutes les Nations. Là vous avez pû voir cette Tour, contre laquelle ſont encore attachez ces grands crampons de fer, appellez ordinairement *Ganches*, où demeuroient pendus les pauvres Eſclaves, qu'on jettoit tous nuds du haut de la Tour, mourant accrochez tantôt par le ventre, tantôt par une autre partie du corps. Là on a inventé le ſupplice cruel d'enterrer un Eſclave ou le murer à moi-

Dan. Hiſt. de Barbarie.

La description de l'Univers.

moitié corps, & lui ouvrir les épaules par la jointure, y mettant dans la playe des bougies ardentes, juſques à ce qu'elles fuſſent conſummées. C'eſt là enfin que les ſupplices du feu lent, de l'empalement, & de la falaque, &c. ſont comme journaliers.

Mais je ne penſe pas que j'écris à une perſonne qui a été ſur les lieux, & qui s'eſt fait inſtruire à fond de tout ce qui regarde ces infortunez, que nôtre Inſtitut nous engage à ſoulager de toutes nos forces. Je vous dirai cependant encore, que les premiers jours de nôtre embarquement, nous exercerent aſſez à penſer un pauvre Eſclave, qui étoit tout meurtri de cinq cens coups de bâton qu'il avoit reçus depuis peu, & qu'on ne put guerir qu'à force d'Inciſions. Nous avions vû faire le même traitement à un autre, lorſque nous étions au Port. Car ſi le nom François inſpire à ceux qui gouvernent, quelque égards, en ſorte qu'ils marquent aſſez de civilité, il n'ôte point aux Particuliers leur humeur Barbare, & la haine irreconciliable qu'ils ont conçûë contre les Chrétiens. Dans le tems même que les Puiſſances nous marquoient du reſpect pour la France, les Eſclaves ne laiſſoient pas d'y ſouffrir les plus rudes traitemens chez leurs

leurs Patrons ; & l'experience que nous en avons faite, nous a bien fait connoître qu'il y en a encore beaucoup du genie de ce cruel, dont j'ai pluſieurs fois entendu parler au R. Pere Jean de la Place, qui ayant chez lui pour Eſclave un Religieux de l'Ordre de ſaint Dominique, nommé F. André de Seville, avoit reſolu de pouſſer ſa patience à bout. Pour ce ſujet, il l'avoit pluſieurs fois pendu par les pieds au planché, juſqu'à trois jours & trois nuits de ſuite, ſans lui donner un ſeul verre d'eau, lui frapant la tête à coups de pieds lorſqu'il paſſoit prés de lui ; en ſorte qu'il avoit tous les membres diſloquez, & la tête toute meurtrie : aprés quoi coupant la corde, il le laiſſoit tomber, & ſe rouler comme il pouvoit dans un coin de la maiſon, où il auroit immanquablement ſuccombé, ſi Dieu n'avoit augmenté ſes forces avec ſa patience. A ce traitement il en ajoûtoit un autre, qui étoit de le fraper ſi rudement, & par tant de coups de bâton ; qu'enfin excitant la pitié d'un Barbare même, qui étoit voiſin, la compaſſion lui fit prendre le deſſein de l'acheter, pour le tirer des mains de ce cruel. Il le vendit à ce Pere, lorſqu'il alla à Alger pour une

ſemblable fonction. J'eus la conſolation de m'entretenir avec ce ſaint Religieux, lorſqu'il paſſa à Lion; mais il gardoit un profond ſilence ſur tous les tourmens qu'il avoit enduré, & on ne les a ſçûs que par le R. Pere Pierre Englado Cinta, Religieux de ſaint François, qui étant Eſclave avec lui, a écrit les actes de ſa captivité, qu'il a laiſſez à ſon Liberateur. C'eſt une digreſſion que m'a inſpiré la compaſſion, qui depuis ce que j'ai vû, a peint ſi vivement dans mon imagination l'état déplorable des pauvres Captifs, que je ne puis oublier tout ce qui regarde ce pitoyable ſujet.

Le dix-ſeptiéme, nous rachetâmes encore un Eſclave Provençal, qui étoit ſur la Galere de *Bac-Bachy*; & aprés avoir celebré la ſainte Meſſe, & achevé les payemens que nous avions à faire, nous fûmes dire adieu à M. le Vicaire Apoſtolique, & aux autres Miſſionnaires. M. le Conſul nous mena enſuite prendre congé du *Deï*, qui nous reçût fort humainement, & nous fit des excuſes de ne nous avoir pas témoigné autant d'eſtime comme il auroit ſouhaité: que les grands embaras qui lui étoient ſurvenus, à l'occaſion de la guerre de Tunis & de Maroc,

en

en avoient été cauſe. Il s'informa enſuite de M. le Conſul, s'il nous avoit bien regalez. Il nous chargea enfin de témoigner aux Miniſtres de France ſa reconnoiſſance, pour les ſoixante & dix Turcs qu'on lui avoit envoyez de Marſeille depuis trois jours, ajoûtant que cela lui avoit fait beaucoup de plaiſir. (Il nous en auroit fait encore plus, ſi ſa reconnoiſſance l'avoit porté à nous remettre autant d'Eſclaves Chrétiens.) Il nous preſenta des fruits qu'on lui avoit apportez; & lui touchant dans la main, nous prîmes congé.

Sortant de ſon Palais, nous décendîmes à la Porte de la Pêcherie, pour nous embarquer avec dix-ſept Eſclaves. M. le Conſul avec M. Clairambault ſon Chancelier, & M. des Palleaux nous accompagnerent. Nous nous rendîmes à la Barque; & les Officiers Turcs de la Marine s'y étant auſſi rendus, pour ſelon la coûtume, faire la derniere viſite, M. le Conſul fit mettre à la voile, & nous quitta, nous laiſſant une haute eſtime de ſa perſonne, en qui nous avons reconnu un merite au deſſus de ſon âge & de ſon experience, avec une vraye reconnoiſſance du bon accueil qu'il nous avoit fait, &

des ſervices importans que nous en avions reçûs. On le ſalua à l'ordinaire de cinq coups de canon. Pendant le bruit de l'artillerie, & les cris des Eſclaves de *Vive le Roi*, un de la troupe que nous avions racheté du *Deï*, & qui étant Calviniſte avoit abjuré ſon hereſie entre les mains de nôtre Pere Adminiſtrateur de l'Hôpital, ſans qu'on s'en apperçût, s'étoit jetté dans une Chaloupe Turque, (où il n'y avoit qu'un ſeul More) pour repêcher ſon Bonnet, qu'il avoit laiſſé tomber à la mer. Le More qui voyoit nôtre Barque s'éloigner, ne ſe preſſoit pas de faire force de rames pour la rejoindre. Cependant le Chrétien qui étoit libre, ne pouvant ſe faire entendre, ſe voyoit par nôtre éloignement en danger de rentrer dans ſa miſere, & s'impatientoit contre le More. Je les vis de loin ſe colleter dans la Chaloupe au milieu de la mer, mais ſans ſçavoir qui c'étoit; & il ſeroit demeuré, ſans que M. le Conſul retournant au Port l'aperçût, & fit tourner ſa Chaloupe de ce côté-là. Nôtre Capitaine à la vûë de cette maneuvre, ayant fait broüiller les voiles pour arrêter nôtre Barque, donna lieu à ce jeune Eſclave de rentrer, & à nous de continuer nôtre route.

Il étoit environ une heure aprés midi. Nous primes le large ; & ſur le ſoir nous perdimes les Côtes de vûë. Je ne puis ometre que dans Alger il y a deux femmes de Normandie, l'une de Roüen, & l'autre du Dioceſe de Lizieux. Elles étoient Calviniſtes : Elles furent priſes par un Corſaire en paſſant en Angleterre, avec une nombreuſe troupe de leur Sexe, & de leur Secte. Toutes les autres furent rachetées ; & celles-ci l'auroient été pareillement, ſi elles ne s'étoient pas formées des chaînes qu'on ne peut rompre, ayant renoncé au Chriſtianiſme, & s'étant données à des Mores.

Lorſque nous partimes, nous avions deux ou trois Eſclaves qui étoient incommodez. Il y en eut deux dont la maladie n'eût point de ſuite ; mais le troiſiéme qui ſe nommoit Mignot, de l'Iſle en Flandre, fut attaqué d'une groſſe fiévre, qui augmentant de moment à autre, nous obligea de le confeſſer. La circonſtance de la peſte dont nous ſortions, nous faiſoit apprehender. Le Chirurgien de nôtre Barque, qui étoit un jeune homme ſans experience, ne ſçavoit nous rendre raiſon de ce mal ; cependant la fiévre étoit violente, avec le tranſport au cerveau :

ſorte que pour prévenir la contagion pour le reſte de l'équipage, on fut contraint de le lier ſous le petit Gaillard de prouë ; & un Eſclave nommé Bonvalet, de Paris, qui avoit frequenté dans nôtre Hôpital d'Alger, en prit ſoin juſques à ce que Dieu en eût diſpoſé. Cette mort mit la conſternation ſur nôtre Barque, où il y avoit prés de cent perſonnes.

Le vingt au matin, on lui donna la ſepulture, aprés avoir recité l'Office des Morts, & on jetta à la Mer avec lui tout ce qui lui avoit ſervi. Je crus que je ſerois des premiers à contracter le mal, parce que depuis nôtre embarquement j'avois toûjours été indiſpoſé ; ce qui continua juſqu'à nôtre arrivée en France. Nous étions alors proche l'Iſle de Majorque que nous laiſſâmes à la droite, & mîmes la prouë à la Côte d'Eſpagne ; en ſorte que le vingt-un nous étions à la vûë de Barcelone. Nous continuâmes nôtre route à Palamos, à Montſarat, & bordâmes toute la Côte juſques au Golfe de Lion, qu'un vent de terre nous fit heureuſement traverſer, & nous arrivâmes le vingt-trois au ſoir aux Iſles de Marſeille ; en ſorte que nôtre paſſage d'Alger en France n'a été que de ſix jours & demi, & fort heu-

heureux. Nous avons attribué nôtre bonne fortune & l'heureuſe conſervation de l'équipage dans un ſi grand peril, aux ſacrez dépôts que nous emportions avec nous; ſçavoir, les Images de Nôtre Seigneur & de la ſainte Vierge.

Le vingt-quatriéme de grand matin, le R. Pere Godefroi, dont je ne ſçaurois aſſez loüer le zele & l'intrepidité, accompagné du Capitaine & du Chirurgien, furent ſe preſenter au Bureau de la conſervation de Marſeille, déclarant qu'ils venoient d'Alger, que la peſte y étoit, que de plus, un de nos Eſclaves étoit mort le trois ou quatriéme jour de nôtre route, d'une fiévre violente, qui ne s'étoit communiquée à perſonne; que tout ce qui étoit dans la Barque étoit en parfaite ſanté; que nous n'avions aucune Marchandiſe; & que nous demandions à entrer dans les Infirmeries. Sur la déclaration du mort & de la peſte qui étoit à Alger, l'Intendant du Bureau fit quelque difficulté; cependant il leur dit de prendre deux Bâteaux pour nous tranſporter avec nos Eſclaves & nos hardes aux Infirmeries, où il alloit nous attendre. Il prit les paquets pour la Cour, dont on perça les envelopes pour les parfumer; & en ayant

ayant trouvé un où il y avoit un cordon de soye, nous le renvoya d'abord, & peu de tems aprés on le vint querir, & il fut trempé dans le vinaigre.

Pendant qu'on chargeoit nos hardes, il arriva un messager, qui nous dit de suspendre toutes choses jusques à nouvel ordre, & qu'on alloit tenir Bureau à nôtre sujet. Un autre vint deux heures aprés nous en apporter la resolution, qui étoit, qu'on enjoignoit à nôtre Capitaine, d'aller incessamment avec sa Barque à l'Isle de Jarre, éloignée de cinq lieuës de Marseille. C'est un grand Rocher sec & peu large, mais dont la longueur est bien de demie lieuë.

Nous moüillâmes en un lieu où le Rocher est extrémement inégal, sans aucune plate forme: c'est cependant l'unique endroit accessible. Nous nous flations du moins, qu'en nous exilant sur ce Rocher si aride, on nous envoyeroit quelques rafraîchissemens dont nous avions grand besoin, particulierement de l'eau, la nôtre étant si corrompuë, qu'on ne pouvoit pas s'en laver les mains sans être saisi de mal de cœur. Mais on ne s'embarassa que de nôtre éloignement.

Le vingt-sixiéme se passa sans recevoir,

ni pouvoir donner de nos nouvelles. Nous nous des-ennuyâmes à nous former un eſpece de campement, le Capitaine nous ayant prêté une voile avec des rames pour nous faire une tente. Nos Eſclaves s'accommoderent du mieux qu'ils pûrent. Sur le ſoir il arriva un Bâteau ; mais c'étoit pour nous reſſerrer de plus prés, & empêcher les Pêcheurs & autres Barques, d'aborder nôtre Rocher. Il débarqua deux hommes pour nous garder, & examiner chaque jour l'état de nos ſantez. Nous envoyâmes cependant le lendemain le Bâteau chercher de l'eau & les autres choſes néceſſaires.

Le vingt-huit, ſur les neuf heures du matin, l'Intendant de la ſanté, & trois autres Meſſieurs de ſon Bureau, avec le R. P. Roubaud Religieux de nôtre Maiſon de Marſeille, (que ſon grand âge n'avoit point empêché de s'expoſer à la Mer, & que nous priâmes de vous donner les premieres nouvelles de nôtre arrivée) vinrent nous viſiter. Ces Meſſieurs nous firent d'abord beaucoup d'excuſes, de ce que l'intérêt public les engageoit à nous traiter de la ſorte. Nous ne pûmes nous empêcher de leur répondre, que ſans intéreſſer le Public, ils pou-

voient en uſer autrement : que nous n'allions guere en Barbarie ſans y trouver la peſte, & que cependant aucun de ceux qui nous avoient précédez, n'avoient été ainſi releguez : qu'on n'envoyoit à cette Iſle que les Marchandiſes ; que n'en ayant aucune, on devoit nous faire entrer dans les Infirmeries ; prenant, ſi on jugeoit à propos, les précautions du parfum & du changement d'habits : qu'il n'y avoit point d'exemples de cette conduite ; & qu'il ne faloit pas d'autre traitement pour nous rendre malades, ſans parler des grandes dépenſes auſquelles cet éloignement nous engageoit : que nous n'avions point encore été dans un ſi mauvais air ; (ce Rocher étant ſi brûlant, qu'aucune des playes que nos Eſclaves s'étoient faits en ſe heurtant, ne pouvoient guerir :) qu'enfin nous ne pouvions diſſimuler que nous trouvions leur conduite trés-dure. Fléchis de ces raiſons, & de l'horreur du lieu dont ils avoient l'experience, ils voulurent partager le different, & nous propoſerent de nous faire entrer dans les Infirmeries, pourvû que nos Eſclaves demeuraſſent en ce lieu. Mais quel moyen, repartis-je, de quitter ce que nous avons de plus cher : Ils nous ont trop coûté

pour

pour les abandonner, & nous ſerions fâchez d'avoir un ſort plus doux que le leur. Par bonheur, il ne ſe trouvoit pas un Eſclave malade, nonobſtant les fatigues de la Mer, & le mauvais air ; ce qui n'eſt pas une des moindres faveurs du Ciel. Ils nous quitterent enfin, nous faiſant de grandes promeſſes & beaucoup d'excuſes, qui ne nous ſoulageoient pas.

Le vingt-neuf ſe paſſa dans le chagrin, qui ne fut adouci que par les reflexions que nous faiſions ſur la Providence, qui vouloit que nous payaſſions en ce lieu, les peines que nous aurions dû ſouffrir ailleurs.

Le lendemain qui étoit un Vendredi, nous nous conſolâmes par une Proceſſion que nous fîmes juſques ſur la pointe du Rocher où il y a une Croix plantée. Nous y portâmes le Crucifix racheté à Tripoly, & y fîmes l'adoration : elle ſe fit de la part des Eſclaves mêmes, avec une grande ferveur & dévotion, & nous chantâmes le *Te Deum* en action de graces de nôtre heureux retour.

Le même jour ſur les neuf heures du matin, la Barque de la ſanté aporta l'ordre pour nous parfumer. On en donna le ſoin à nôtre Capitaine. On fit embar-

quer nos Eſclaves en trois bandes, & on les parfuma entre deux Ponts. Pour nous, on nous mit ſous le Château de Poupe, afin de nous pouvoir tirer librement quand nous ſerions trop incommodez. Nous crûmes que l'exil finiroit par là, mais on ne nous donna que des paroles; & nous ne quittâmes ce Rocher inhabitable qu'aprés dix jours entiers, & aprés y avoir éprouvé la rigueur de tous les tems, ſur tout le trente & un, où aprés avoir ſouffert le jour précédent de grandes ardeurs, nous fûmes battus d'une tempête ſi violente, que nôtre Tente ne pouvant plus ſubſiſter, nous fûmes contraints de nous abandonner toute une nuit aux injures de l'air. Les broüillards en redoublerent l'incommodité, qui fut enfin ſoulagée le troiſiéme Août que nous retournâmes au même lieu où nous avions moüillé en arrivant d'Alger, nommé *Pomegué*. Nous n'y arrivâmes qu'aprés avoir eſſuyé le plus gros coup de vent de tout nôtre voyage. Quand nous fûmes arrivez, deux Bâteaux nous vinrent prendre avec nos Eſclaves & nos hardes, pour nous porter aux Infirmeries où nous ſommes. On nous a mis dans le quartier le plus éloigné: Nous avons partagé nô-

tre monde dans les quatre ſales baſſes, qui ſont les quatre apartemens de ce quartier, ſéparez les uns des autres.

Dés que nous fûmes arrivez, on ferma la porte de la cour ſur nous ; & on ne nous a permis juſqu'à ce jour, d'écrire ni de parler à perſonne, pour demander nos plus preſſans beſoins : Heureux d'avoir aporté quelques proviſions. Nôtre ſort n'auroit pas été plus doux que celui de quatre Paſſagers, qui ſont venus d'Alger avec nous, deux Hollandois & deux Provençaux, qui auroient été juſqu'à ce jour ſans boire ni manger, ſi nous ne les avions ſecourus. Nous avons même beaucoup de peine à avoir de l'eau. Car outre que les deux Gardes qu'on nous a donnez ne ſuffiſent pas pour en fournir à prés de quatre-vingt perſonnes que nous ſommes, il faut encore bien des formalitez pour obtenir cette permiſſion.

Ces deux Hollandois étant Eſclaves en Alger, ſe ſont rachetez, l'un quatorze cens Piaſtres, parce qu'il étoit Capitaine d'une Barque ; & l'autre qui étoit ſon Pilote, quatre cens. Ils ſont tous deux aſſez jeunes, ſur tout le Capitaine, qui ne paroît pas avoir plus de vingt-quatre ans. D'abord il a pris plaiſir de s'en-

tretenir avec nos Eſclaves; enſuite il nous a joint aſſez frequemment, & à preſent il ſe trouve preſque tous les jours à nos prieres, quoi qu'il ſoit Calviniſte. Son Pilote n'eſt pas ſi docile, & fait ſon poſſible pour l'empêcher de communiquer avec nous. Je croy que ſi nous avions un peu plus de facilité de nous faire entendre, il ne ſeroit pas éloigné d'entrer dans la bonne voye. Mais il n'entend ni le Franc ni le François, & nous ne parlons point Hollandois. Il s'eſt racheté par le moyen d'un Juif de Livourne, réſident à Alger, nommé Samuel, homme d'eſprit & de bonne mine, & qui ne paroît pas ce qu'il eſt. Il eſt habillé à la Françoiſe, au lieu que les autres ſont obligez de porter des Bonnets noirs, avec de grandes Robes pliſſées de même couleur. On dit que ceux qui ſont rachetez par la voye de ces Juifs, ſont contraints de ſe rendre à Livourne, comme doivent faire nos deux Hollandois, cù dés qu'ils ſont arrivez, on les enferme dans des priſons, juſqu'à ce qu'ils ayent fait toucher au Juif qui a avancé leur rançon, non-ſeulement l'argent déboursé, mais encore de gros intérêt, avec la dépenſe de leur priſon. Nos deux Hollandois aprehendent beaucoup

coup ce ſecond Eſclavage. On dit auſſi que le grand Duc autoriſe ce trafic & cette dureté.

Dés le lendemain de nôtre arrivée ici, on nous a parfumez pour la ſeconde fois avec du ſon ſoufré, du foin, & d'autres herbes ſeches. Nous avons demandé d'aller dans la Chapelle des Infirmeries, pour y dire, ou du moins entendre la ſainte Meſſe; mais ayant été refuſez, nous avons fait venir des Ornemens, où ſous une Tente nous nous aquitons de ce ſaint devoir, auſſi bien que de toutes les prieres communes, & inſtructions des Eſclaves.

Si-tôt qu'on nous a eu accordé la liberté de parler, nous avons reçû pluſieurs viſites. La plûpart de nos Religieux ſont venus nous voir, & s'informer de nos beſoins. Nous leur avons parlé avec beaucoup de précaution, éloignez les uns des autres, ſans qu'ils ayent oſé toucher aucune choſe de ce qui eſt à nôtre uſage, ou que nous ayons aporté. M. le Major du Fort S. Jean, me vient auſſi de rendre viſite, & m'a communiqué une Lettre que M. ſon Commandant a reçûë de Malte, dont la lecture m'a fait regreter de n'y avoir pas touché. Je vous en envoye la Copie, afin que vous connoiſſiez le zele du grand

Maître

Maître pour le ſoulagement des Eſclaves. Vous pouvez juger de l'impatience avec laquelle nous ſouhaitons avoir une pleine liberté de marcher en diligence, vous dire de bouche, ce que je n'ai pû coucher par écrit; & vous rendre mes trés-humbles reſpects, en qualité de, &c.

A Malte, ce 27. Juin 1700.

MONSIEUR,

Au commencement du mois de Juin, j'ai reçû la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 6. Mai. C'eſt le R. P..... Religieux de la Sainte Trinité, qui me l'a renvoyée de Tripoli de Barbarie, accompagnée d'une de ſes Lettres du 26. dudit May, par laquelle il me fait ſçavoir que contre ſes eſperances il eſt allé à droiture à Tripoli, ſans paſſer à Malte, dont il me témoigne bien du déplaiſir. Je me ſuis donné l'honneur de lui faire réponſe, pour lui témoigner celui que je reſſens moi-même, de n'avoir point eu le bonheur de le voir, & de recevoir une perſonne de ſon caractere & de

ſon

ſon merite. Vous me rendrez bien juſtice, Monſieur, ſi vous êtes pleinement perſuadé, qu'outre ſon merite particulier, je me ſerois fait un plaiſir ſingulier de faire honneur à vôtre recommandation, & à celle de vôtre illuſtre Major, pour faire à ce R. P. & à ſa Compagnie, une trés-bonne reception, & lui procurer en ce Païs toutes ſortes de ſatisfactions. J'en ai parlé au Grand Maître, qui m'a témoigné que ſon paſſage lui en auroit bien cauſé, pour parler avec lui de la charité des Captifs, dont nous avons ici un Mont dont il eſt Directeur. Je l'ai écrit au R. P. à Tripoli, pour l'inviter à ne pas negliger cet écueil & ce rocher, dont il ne ſortiroit pas inſenſible, par les honnêtetez & les amitiez que je ſuis certain qu'il y recevroit, & par les beautez & raretez particulieres qu'il y verroit, qui ne lui paroîtroient pas indifferentes. Par ſa Lettre il en marque bien de l'empreſſement ; mais Dieu qui conduit tous nos deſſeins, en a diſpoſé autrement. Si dans la ſuite des tems le bonheur le conduit en ce Port, je remplirai de tout mon pouvoir la bonne opinion que vous avez de moi, par les ſoins que je lui rendrai, & vous ne ſerez point trompé dans vos eſperances. Cependant je vous remer-

remercie de l'honneur de vôtre ſouvenir & de vôtre eſtime, dont je me tiens fort honoré, avec un parfait retour. Vous en ſerez convaincu parfaitement, toutes les fois qu'il vous plaira me faire naître les occaſions de vous donner des marques de ma ſincerité, en vous rendant ou à vos amis, mes petits ſervices. Mes très-humbles reſpects à M. de Montenol vôtre Major. Si ſon parent eſt ici heureuſement conduit, je lui donnerai tous mes ſoins. En attendant l'heureux moment où je vous irai voir, je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obéïſſant Serviteur, LE COMMANDEUR CHENARD, *Maître Ecuyer de ſon Eminence.*

A Monſieur LAMBERT, *Commandant de la Citadelle de Saint Jean de Marſeille.*

QUA-

QUATRIÉME LETTRE

CONTENANT

La Tradition de l'Egliſe, pour le ſoulagement ou le rachat des Captifs.

MONSEIGNEUR,

J'ai remis à cette derniere Lettre, le recit de l'importante avanture qui m'arriva pendant mon ſejour à Tripoli, où la Providence, par une occaſion imprevûë, me délaſſa des fatigues de la Mer, en me faiſant faire comme un ſecond voyage, où je parcourus tous les ſiecles paſſez; & fis des découvertes, qui, eu égard à mon inclination, ſont les plus heureuſes

& les plus conſolantes que j'eus de ma vie. Le zele, que vous avez toûjours marqué pour le ſoulagement des Captifs, me fait préſumer que le recit de ce ſecond voyage, ne ſera pas moins bien reçû de vous que celui que j'ai décrit dans mes Lettres precedentes, en vous rendant compte de la negociation dont vous m'avez chargé & dont vous avez eu la bonté de me témoigner que vous étiez ſatisfait.

Nous étions dans Tripoli, prêt de ſortir de la Ville, pour aller voir la Miſſie. Je marchois derriere la Compagnie un peu réveur, repaſſant dans mon eſprit les triſtes & fâcheuſes nouvelles, touchant les Renegats dont je vous ai parlé: & le peu d'ouverture que dans ces premiers jours de nôtre arrivée je voyois à d'heureux ſuccés; lorſqu'un inconnu me tira par derriere, & d'un air plein d'une tendreſſe & d'une cordialité à laquelle je ne m'attendois pas, dans un Païs où je n'étois pas connu, m'embraſſa, & me parlant François, me felicita comme l'homme du monde le plus heureux; & dans cinq ou ſix pas que nous fimes enſemble, il me dit des choſes ſi encourageantes pour la fonction que nous faiſions, & me marqua tant de zele pour le

rachat des pauvres Chrétiens, que preſſé de ſuivre ma Compagnie, & ſouhaitant d'ailleurs noüer avec lui un plus long entretien, je le priai de me dire où il ſe retiroit, & ſi je pouvois eſperer de le trouver à mon retour. Lui, qui ne cherchoit pas moins l'occaſion de répandre tout ce qu'il avoit dans ſon cœur depuis ſi long-tems, me dit, qu'auſſi-tôt qu'il l'apprendroit il me viendroit trouver.

J'avouë que les diverſes penſées qu'un tel abord me cauſa, & l'empreſſement de revoir mon homme, me rendirent plus fade la promenade que nous faiſions; & qu'une nouvelle curioſité que je portois dans le cœur, diminua beaucoup de celle que j'aurois euë à remarquer ce qu'il y a de plus beau, & à goûter ce qu'il y a de plus agreable dans cette nouvelle Ville.

Dés le lendemain, à peine eus-je celebré la ſainte Meſſe, que ſortant dans le deſſein de m'informer de ce que j'avois tant à cœur, je rencontrai mon inconnu, qu'un ſemblable empreſſement engageoit à me rechercher, ayant appris que nous étions revenus dés le ſoir precedent. Je voulus d'abord lui marquer ma joye; mais m'interrompant : Ce n'eſt pas ici le lieu,

me dit-il, de nous ouvrir mutuellement nos cœurs : Allons chez moi, nous n'avons que deux pas à faire. Je demeure ici chez un Marchand, où j'occupe un petit appartement ſecret & ſeparé.

Ces manieres ouvertes & ſa cordialité, m'engagerent à me confier aiſément à ſa conduite. Nous entrons dans un lieu tout propre aux entretiens que nous devions avoir; Il me preſente un ſiege; & aprés quelques civilitez, il me laiſſe un moment pour aller querir quelques petits rafraîchiſſemens.

Quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je me vis ſeul dans un lieu où tout me parloit un certain langage que mon cœur, ce me ſemble, entendoit, devant que mon eſprit l'eût tout-à-fait compris ! Quelque part que je portaſſe mes yeux, tantôt une Sentence, tantôt quelque Eſtampe d'un artifice tout nouveau, me tenoit un langage que j'entendois à demi, mais que je goûtois tout-à-fait. J'avois les yeux appliquez ſur ces paroles, écrites en gros caracteres au deſſus de la porte : *Dominus de Cœlo in terram aſpecit, ut audiret gemitus compeditorum*, lorſqu'il rentra; & que remarquant en moi quelque étonnement, il m'en demanda la cauſe. Lui ayant

Pſal. 101.

ayant répondu que je ne m'attendois pas à trouver dans Tripoli une Chambre de pareille décoration, où les murs me parloient de mon miniſtere; j'ai écrit, me dit-il, ces paroles que vous liſez, & pour moi, & pour le peu de Marchands Chrétiens qui me peuvent venir voir ici; mais je ſouhaiterois qu'elles fuſſent écrites dans des lieux où tous les Chrétiens les pûſſent lire, comme ce Prophete dont je les ai tirées, ordonnoit *qu'on les gravât ſur le marbre & ſur le bronze*; afin qu'elles fuſſent lûës dans *tous les ſiecles*, & que les fidéles appriſſent de ce paſſage deux grandes véritez, que je ſçai qu'on n'ignore que trop, & que je crains moi-même d'oublier.

Scribantur hæc in generatione altera. *Ibid.*

La premiere: Qu'il eſt digne non ſeulement d'un Chrétien, de n'oublier jamais ce que ſes freres endurent dans la captivité, & d'entendre leurs ſoûpirs; mais que Dieu même eſt le premier à donner cet exemple de charité.

La ſeconde, que le caractere auquel ce même Prophete veut qu'on reconnoiſſe les Elûs, qu'il deſigne ici ſous le nom d'un *Peuple de nouvelle creation*, eſt l'attention qu'ils feront à cette grande leçon, & la gloire qu'ils en rendront à Dieu par leurs

Populus qui creabitur.

Laudabit Dominum.

leurs actions de graces, & leur imitation. Que je vous eſtime heureux, ajoûta-t-il, de conſumer & vos jours & vos moyens à une œuvre ſi ſainte ! Courage, mon Pere, que les difficultez ne nous rebutent point. Vous vous employez à une charité, dont Dieu même vous veut bien ſervir de modéle. Il eſt glorieux d'aſpirer à devenir *parfait*, *comme vôtre Pere Celeſte eſt parfait*, prenant les mêmes ſentimens de *miſericorde* que lui. A ce diſcours imprevû, qu'il accompagnoit des manieres du monde les plus zelées & les plus engageantes, vous pouvez juger de mon étonnement. Tantôt je baiſſois la vûë, & m'examinois pour ſçavoir ſi ce n'étoit pas quelque ſonge : tantôt je le regardois fixement, & penſois ſi ce n'étoit pas quelque Ange ou quelque homme de l'autre monde, envoyé de Dieu pour me relever de mon abatement, & m'animer dans mon entrepriſe. Mais je gardois toûjours un profond ſilence, ne ſçachant à quoi me déterminer. Il n'eût pas peine à s'appercevoir de mon embaras ; ce qui lui fit continuer : Vous ne me répondez point : L'ignorence où vous êtes de mon deſſein & de ma perſonne, en eſt ſans doute la cauſe ; je vous ſatis-

Eſtote perfecti.... *Matth.* 5.

Eſtote miſericordes ſicut Pater veſter Cæleſtis, &c. *Luc.* 6.

ſatisferai ſur l'un & ſur l'autre. Mon langage vous declare aſſez ma Patrie ; & ce début par où nous avons commencé, avec ce que j'ai à vous dire, vous fera voir que j'aime la lecture, Mon caractere eſt un des Ordres ſacrés, quoique je n'en porte pas ici les marques ; & mon inclination eſt le ſoulagement des pauvres Captifs, dont je ne puis m'aracher, ayant apris à leur compâtir par la longue experience que j'ài euë de leurs miſeres, comme vous aprendrez par le recit de mes avantures, ſi j'ai la ſatisfaction de vous pouvoir entretenir quelques momens par jour, dans le peu de tems que vous ſejournerez en cette Ville.

Mais en attendant, vous voulez bien que je commence dans cette viſite à vous montrer quelques unes de mes curioſitez. Je ſuis ſeur qu'elles ſeront bien de vôtre goût. Je ne répondois que par des marques de reconnoiſſance & de joye ; & lui diſois que je comptois cette rencontre de ſa perſonne, la plus heureuſe de mon voyage ; lorſque détachant du lieu le plus proche de nous une Eſtampe, il me dit : Voyez mon Pere, dans ces petits ornemens de mon Cabinet, ce dont j'ai l'eſprit rempli. J'ai ici avec moi un ſeul domeſtique, je l'ai gardé, aprés avoir rompu ſes fers. Il me fait paſſer des momens bien

doux, dans un lieu où je n'ai que de triſtes objets, par l'adreſſe qu'il a à deſſiner aſſez proprement, comme vous voyez. Voici un de ſes ouvrages dans le cartouche qui orne cette piece. Je le prens en main: Il repreſentoit Moïſe proſterné devant le Buiſſon ardent. Son troupeau paiſſoit paiſiblement à l'ombre, & paroiſſoit éloigné. Le païſage étoit d'un burin tres-delicat & bien entendu, tout y reſpiroit la ſolitude; le Ciel étoit couvert de nuages doux & bas, comme prêt à verſer une douce roſée ſur la terre aride; & les arbriſſeaux à demi ſecs, ſembloient la demander. Sur cette Eſtampe, ouvrage d'un habile Graveur Italien, cet Eccleſiaſtique avoit exercé ſon genie & la main de ſon domeſtique, par un Cartouche artiſtement travaillé, & partagé en pluſieurs petites ovales. Celles de haut, d'un grand crayon leger & adroit, repreſentoient les divers fleaux de l'Egypte, unis par une banderole où on liſoit ces paroles: *Audivi gemitum filiorum*
Exod. 6. *Iſraël quo Ægyptii oppreſſerunt eos.* Celles de bas repreſentoient les travaux exceſſifs de ce Peuple ſous les Officiers de Pharaon, avec cette inſcription: *Clamor filiorum Iſraël venit ad me.* Tout l'ouvrage étoit couronné par les deux Tables de

de Moïſe, deſſinées tout en haut avec ce titre : *Ego ſum Dominus Deus tuus, qui eduxi te de terra Ægypti.* Je conſiderois cette piece avec un grand plaiſir. J'admirois tous ces fleaux d'Egypte deſſinez en petit, & qui élevoient mon eſprit, ce me ſembloit, à de grandes penſées : Un Dieu touché ſur les miſeres d'un peuple dans la ſervitude, attentif à écouter leurs ſoûpirs, apliqué a remedier à leurs maux, en multipliant ſes prodiges : Tout me paroiſſoit digne de reflexion, & me jetta dans un ſilence, d'où ce pieux Eccleſiaſtique me voulut tirer, en me diſant : Mais prenez-vous garde à la qualité que Dieu a affecté dans tout l'Ancien Teſtament, de Liberateur de ſon Peuple? Voyez que c'eſt le nom qu'il prend toûjours, lorſqu'il parle d'amour aux vrais Iſraelites, & qu'il les invite à l'amour : *Je ſuis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai tiré de la terre d'Egypte.* Comme il prend le nom de Dieu des Armées, quand il veut inſpirer la crainte aux Juifs. Jugez, mon Pere, ſi penetré que je ſuis, de cette verité, je marque une ſi haute eſtime pour tous ceux à qui Dieu veut bien communiquer un ſi beau nom, & un ſi glorieux emploi? Je rougis à ce compliment, & lui répondis que je me trouvois bien in-

digne du mien, quoique je fuſſe fort éloigné de l'élever ſi haut : que la captivité dont Dieu paroiſſoit touché dans l'Ancien Teſtament, n'étoit pas proprement cette captivité exterieure du peuple Juif : qu'il en avoit bien une autre en vûë, auſſi bien qu'un autre nom de Liberateur. Oüi, mon Pere, me repartit-il : auſſi ce ſeroit peu pour vous dans les voyages que vous entreprenez, de n'avoir en vûë que de délivrer des malheureux d'une ſervitude corporelle ; l'ame ici n'eſt pas moins en peril que le corps, & on ne les délivre pas moins des portes de l'enfer, dans l'extrême danger où ils ſont de renoncer à la foi, que des portes de la mort, où l'extréme violence & la longue durée de leurs travaux les expoſe chaque jour.

Voyez-vous cette Eſtampe? Ne vous ſemble-t-il pas que le Graveur ait voulu exprés marquer la preſſante obligation qu'on a de les ſecourir? il nous repreſente en la perſonne de Moïſe un Paſteur, qui par l'ordre exprés du Ciel, laiſſe ſon troupeau, afin d'aler ſecourir des malheureux Eſclaves, qui gemiſſent ſous une captivité, ſemblable à celle que nos freres endurent ici.

Vous voudriez donc, lui dis-je, que des

des Prelats laiſſaſſent le ſoin de leur Dioceſe, pour venir en Barbarie racheter des inconnus ? Si ces inconnus, me dit-il, ſont de leur troupeau, cette charité ne ſeroit pas ſans exemple, non ſeulement dans Moïſe, mais dans celui dont il n'étoit qu'une figure, le Souverain de tous les Paſteurs, imité en cet excés de charité, par de grands Prelats aſſez fameux dans l'Hiſtoire Eccleſiaſtique. Mais ils peuvent du moins, ſans rien diminuer du ſoin & de l'application qu'ils ont à bien gouverner leur Dioceſe, penſer un peu à leurs brebis éloignées, & ne pas negliger ceux que la Providence a reduit dans une extremité d'autant plus grande, que leur éloignement les fait mettre en oubli.

Il aloit encore ajoûter pluſieurs refle-xions, que lui avoit fait faire l'endroit de l'Ecriture repreſenté dans ce paſſage ; lorſque m'apercevant que l'heure avançoit, & craignant qu'on ne fût inquieté de ma trop longue abſence, je pris congé de lui, avec promeſſe que dés le ſoir j'aurois l'honneur & le plaiſir de le revoir.

II. ENTRETIEN.

J'Avois trop d'envie de retourner, pour ne pas tenir ma parole. Un grand nombre d'Eſclaves de toutes les Nations, qui nous étoient venus trouver, m'avoient extrémement touché; les uns nous avoient montré les marques des mauvais traitemens qu'ils avoient reçûs; d'autres les rudes combats qu'on livroit à leur foi, à leur chaſteté, auſſi bien qu'à leur patience; d'autres, dans le deſeſpoir, nous avoient menacées de renoncer à leur Religion; entr'autres un, qui avoit donné beaucoup d'exercice au zele des Reverends Peres Miſſionnaires, les ayant obligez de paſſer pluſieurs nuits de ſuite dans les priſons auprés de lui, pour ſoûtenir ſa foi chancelante, & ſa patience trop ébranlée. Ce que j'avois vû, ce que j'avois entendu, ce que ma juſte crainte avoit concu; joint à ce que j'eſperois de nos entretiens, me faiſoit atendre avec impatience le moment favorable pour me dégager. Ainſi de bonne heure je ſortis; & me rendis chez nôtre bon Eccleſiaſtique. Dés que nous nous fûmes entre-ſalüez, je voulus pour me délaſſer, me décharger le cœur de toutes les amertumes dont tant d'ob-

jets

jets pitoyables l'avoient rempli. Il me répondit d'abord par un ſoûpir; & il aloit commencer à me raconter à ce ſujet, tout ce qu'il avoit vû & experimenté lui-même, de miſeres & de perils attachez à la condition des Eſclaves chez les Barbares; lorſque quelqu'un vint fraper à la porte. Il y fut; & revenant : Une affaire preſſante, me dit-il, me demande pour un moment. Bien-tôt je reviens à vous, je vous laiſſe ici Maître.

Etant ſeul, je me replongay dans le chagrin que j'avois aporté avec moi; & pour le diſſiper, je m'aproche d'une eſpece de Prié-Dieu, comme pour demander au Seigneur, quelque remede contre tant de maux. A peine je fléchiſſois le genoüil, que j'aperçûs ſous ma main un papier, dont la lecture me fit connoître, quel étoit le ſujet ordinaire des meditations & des prieres de ce ſaint homme, quand, comme un autre Jeremie, il répandoit ſon cœur devant Dieu, & pleuroit ſur la captivité de ſon Peuple.

C'étoit une Paraphraſe ſur l'Oraiſon de ce Prophete, dont je voulus qu'il me donnât une Copie devant mon départ de Tripoly. Vous voulez bien que je la tranſcrive ici.

ORATIO Jeremiæ Prophetæ.

PARAPHRASE.

I.

I.

RECordare, Domine, quid acciderit nobis : Reſpice opprobrium noſtrum.

SOuvenez-vous, Seigneur, des maux extrêmes où nous nous voyons reduits. Conſiderez de prés nôtre oprobre, pour ne pas dire l'oprobre de tout le nom Chrêtien, dont l'oprobre & la confuſion doit être de nous voir ſans aſſiſtance dans l'humiliation & l'oprobre,

II.

II. Hæreditas noſtra verſa eſt ad alienos : domus noſtra ad extraneos.

Nous gemiſſons ici ſous les fers, & nous ne faiſons pitié à perſonne : ceux même qui poſſedent nôtre heritage dans nôtre Païs, ſont comme des étrangers à nôtre égard. Nos maiſons ſont habitées par des inſenſibles qui nous oublient, comme s'ils ne nous étoient rien.

III.

III. Pupilli facti ſumus abſque Patre.

Nous ſommes comme de pauvres orphelins, qui n'avons plus de pere. Il n'eſt pas juſques à vous, Seigneur, qui ſemblez avoir retiré de ſur nous cette Providence, qui ne manque pas aux plus viles creatures : & que vous ne nous regardez plus comme vos Enfans.

IV.

IV.

Quel abandon, eſt le nôtre? Pas une goute d'eau que nous n'achetions à grand prix, & par bien des ſueurs. Pas un morceau de pain & de bois qui ne nous côte bien cher. Pas un rafraîchiſſement, pas une conſolation qui ne nous coûte mille mauvais traitemens.

IV.
Aquam noſtram pecuniâ bibimus : ligna noſtra pretio compāravimus.

V.

Dans l'extrême foibleſſe où nous reduit un travail continuel ſans nouriture, à peine pouvons-nous tenir ſur nos pieds; & quelques fatiguez que nous ſoyons, on ne nous accorde pas un moment de repos, pas un jour de Sabath, pas une Fête parmi tant de jours deüil & d'acablement.

V.
Cervicibus noſtris minabamur: laſſis non dabatur requies.

VI.

Preſſez de la faim aprés tant de fatigues, privez du ſecours de nos freres éloignez & inſenſibles à nos maux, nous nous voyons contraints de tendre la main aux barbares mêmes pour avoir un morceau de pain, & de nous rendre preſque aux importunitez & impies ſolicitations des ennemis de nôtre Religion, pour donner quelque ſoulagement à la faim qui nous preſſe.

VI.
Ægypto dedimus manum, & Aſſiriis : ut ſaturaremur pane.

VII.
Patres noſtri peccaverunt, & non ſunt : & nos iniquitates eorum portavimus.

VII.

Encore ſi c'étoit pour quelque crime, que nous nous voyons chargez de fers & reduits à cette extremité ; mais c'eſt que nous ſommes Chrétiens, & que ceux qui nous aſſerviſſent ne le ſont pas. Nos peres ont fait la faute, ils ont laiſſé eteindre la foi dans ces climats, où elle étoit ſi pure ; & nous en portons malheureuſement la peine.

VIII.
Servi dominati ſunt noſtri : & non fuit qui redimeret de manu eorum.

VIII.

Ceux qui ſe ſont aſſervis à l'iniquité, nous aſſerviſſent à leur tyrannie : Nous ſommes devenus les Eſclaves de ceux qui ſont les Eſclaves du demon, on le voit, on le ſçait dans le païs Chrêtien ; & il ne ſe trouve pas une main favorable pour nous tirer d'une ſi rude, ſi honteuſe, & ſi dangereuſe ſervitude.

IX.
Pellis noſtra quaſi Clibanus exuſta, à facie tempeſtatum famis.

IX.

Nous ne ſommes plus que des ſquelletes mouvantes ; & nôtre peau ſeiche & brulée par les cruelles agitations de la faim, comme ſi elle avoit paſſé au four, à peine demeure étenduë ſur nos os.

X.
Mulieres in Sion humiliave-

X.

L'affreuſe deſolation, Seigneur, où

ſe

ſe trouve vôtre Peuple dans cette dure captivité, où l'on n'a égard ni au ſexe, ni à l'âge, ni à la pudeur, ni à la juſtice. On y deshonore les femmes, qu'on enleve à leurs maris. Les vierges tombent au pouvoir de ceux qui n'ont point d'autre Loi que leur brutalité. On y corrompt la jeuneſſe par des crimes abominables; & les plus tendres Enfans ſuccombent ſous la violence des coups.

runt; virgines in civitatibus Juda: Adoleſcentibus impudicè abuſi ſunt: Pueri in ligno corruerunt.

X I.

Il n'y a donc plus de joïe à eſperer pour nous? Nous n'aurons donc plus deſormais qu'à verſer des larmes ameres & infructueuſes, au lieu de ces ſaints Cantiques que nous chantions dans le ſein de l'Egliſe?

X I.
Defecit gaudium cordis noſtri; verſus eſt in luctum chorus noſter.

X I I.

Qu'il faut que nos pechez ſoient grands, pour avoir fait tomber ſans reſſource la couronne que vous nous prepariez! Malheur à nous, ſi vous recherchez ainſi nos pechez!

X I I.
Cecidit corona capitis noſtri; væ nobis quia peccavimus.

X I I I.

Nous avons le cœur accablé d'un chagrin mortel, & l'eſprit languiſſant dans d'affreuſes tenebres, depuis que nous ſommes bannis de la ſainte Sion. Le champ fertile & delicieux de

X I I I.
Propterea mœſtum factum eſt cor noſtrum; ideo contenebrati ſunt oculi noſtri propter montem Sion, qua diſperiit:

vulpes ambulaverunt in eo.

vôtre Egliſe, où nous avions été élevez, eſt donc changé pour nous en la retraite des Renards, & en des deſerts affreux & ſteriles, où nous nous trouvons releguez?

XIV.

Tu autem in æternum permanebis : ſolium tuum in generationem & generationem.

Ne vous ſouvenez-vous pas, Seigneur, que vous êtes le ſeul qui n'étes pas ſujet au changement? Vous êtes toûjours le même, & vôtre Trône affermi dure de generation en generation.

XV.

Quare in perpetuum obliviſceris noſtri? Derelinques nos in longitudinem dierum?

L'avez-vous donc reſolus de nous mettre éternellement en oubli? Eſt-ce un conſeil arété chez vous de nous abandonner pour toûjours, ſans aucune eſperance?

XVI.

Converte nos Domine, & convertemur; innova dies noſtros, ſicut à principio.

Si vous attendez nôtre converſion, Seigneur, prevenez-la & nous convertiſſez, afin que nous nous convertiſſions: Renouvelez la ferveur de nos premiers jours, & rendez-nous la joïe de vous ſervir avec la premiere liberté.

XVII.

Sed projiciens repuliſti nos iratus es contra nos vehementer.

Faites-nous revenir, Seigneur, de cette penſée fâcheuſe & importune, qui acheve de nous accabler dans nôtre

tre ſervitude : que vous nous avez tout-à-fait rejettez de vôtre ſouvenir, & que vous avez deſſein de nous traiter dans toute vôtre fureur.

A cette lecture, je ſentis toutes mes penſées ſe réveiller ; chaque verſet retraçoit dans mon imagination ce que je venois de voir & d'entendre dans le cours de la journée au ſujet des Captifs. Ces expreſſions vives, dont ſe ſert ici l'Eſprit de Dieu, apliquées au ſort des Eſclaves par cette Paraphraſe ingenieuſe, me fit abandonner à des ſentimens bien divers, dont j'avois peine à me défendre. Prés de trois quarts d'heure, qui me donnerent le loiſir de relire & de repenſer à des choſes, où mon cœur s'intereſſoit tant, ne me durerent qu'un moment. Je n'eus pas de peine à recevoir la premiere excuſe, que nôtre Eccleſiaſtique à ſon retour me donna de ſon retardement : Il s'aperçut bien que j'étois touché ; mais feignant d'être confus de ce que dans cette lecture j'avois découvert les ſentimens ordinaires de ſon cœur, il voulut faire diverſion, marquant qu'il s'apercevoit de ce qui ſe paſſoit dans le mien. Quoi, me dit-il mon Pere, il ſemble que ce cherif écrit vous ayt fait impreſſion ! Qui n'en rece-

vroit, répondis-je, ſur tout aprés avoir été témoin de tout ce que ce Prophete exprime de maux, comme je l'ai été après midi? Ce fut à cette occaſion, qu'il me repartit avec un ſoupir ; que ſeroit-ce donc, ſi vous les aviez tous éprouvez, comme j'ai fait ? Combien de fois dans les triſtes jours de ma captivité la douleur m'a-t-elle fait repeter cette Oraiſon, que la miſere, ou l'eſprit de Dieu retraçoient ſans ceſſe dans mon eſprit ? Que je goûtois bien alors l'avis important que ſaint Paul donne aux fidelles, lorſqu'il leur recommande les Captifs, de ſe regarder comme s'ils étoient eux-mêmes à leur place ! Quand en effet l'on s'y trouve, qu'on a bien d'autres idées de cette extrême neceſſité, & qu'on voit bien mieux l'étroite obligation qu'on a d'y remedier, pour peu qu'on ayt de Chriſtianiſme!

Combien diſois-je alors en moi-même! Combien de Predicateurs & de Caſuites dans l'Europe prêchent ſans ceſſe, comme la maxime la plus importante du Chriſtianiſme; que dans le cas d'une preſſante neceſſité, il n'eſt plus queſtion pour un Chrêtien de recourir à une vaine diſtinction du ſuperflus & du neceſſaire : Qu'on eſt obligé en conſcience de retrancher alors de celui-ci. Puis faiſant reflexion

flexion ſur moi-même : Eſt-il donc, ajoûtai-je, une plus grande extrémité que celle où ſe trouve reduit un Chrêtien ſous la domination des Barbares? Il eſt rare qu'ailleurs le corps & l'ame ſe trouvent dans un égal peril. Mais ici, ſe peut-il voir un plus grand beſoin pour le corps à qui on dénie tout, hormis le travail, les coups & les ſuplices? Eſt-il un plus grand peril pour l'ame, également tentée & de l'apoſtaſie & du deſeſpoir? Il me diſoit ces paroles d'un air à me perſuader qu'il avoit beaucoup ſouffert, & à m'inſtruire en même temps, que le ſoulagement des Captifs eſt un des plus beaux champs pour exercer la charité Chrêtienne. Je deſirois qu'il me racontât plus en détail l'hiſtoire de ſa ſervitude; & d'autre part je ſouhaitois qu'il continuât à m'inſtruire de mon devoir; & ce deſir l'emportant ſur la curioſité, m'obligea de lui dire : Auſſi, Monſieur, ce Prophete ſantifié dés le ventre de ſa Mere, ne plaignit point quarante années de larmes, pour déplorer dans ſon Peuple un malheur, qui dans le fond n'étoit qu'une peinture fidelle de celui de nos freres. Une peinture fidelle! Que me dites-vous, mon Pere, repartit-il? Comparez les uns avec les autres? les Iſraëlites captifs

en

en Babylone, avec les Chrêtiens Eſclaves en Barbarie ; & vous y trouverez cette difference, qu'un grand nombre de Prophetes s'attendriſſent ſur le malheur du Juif en ſervitude ; & que nonobſtant leur promeſſe, il ne retarde ſa liberté, que par une attache criminelle à ſes infidelitez : au lieu que le Chrêtien dans l'excés de ſes maux & ſous la dureté de ſes fers, n'a perſonne qui le plaigne, & ne voit ſa miſere prolongée chez les Barbares, que parce qu'il perſiſte dans la fidelité qu'il doit à Dieu.

Je n'étois pas difficile à perſuader ſur une telle matiere ; mais comme j'avois une extrême envie qu'il continuât à m'enrichir de ſes recherches, je lui dis, que je m'étonnois de ce qu'une œuvre ſi ſainte, ſi neceſſaire, & ſi avantageuſe, étoit toûjours demeurée dans un ſi profond-oubli : que l'Ecriture Sainte en eût ſi peu parlé : qu'on en trouvât ſi peu de choſe dans les écrits des Apôtres, dans les Canons des Conciles, & dans la Morale des Peres. Que dites-vous, me repliqua-t-il ? Eſt-il rien de plus fort que ce qu'on en trouve dans ces ſources ſacrées de la Morale Chrêtienne ? Il faut que je vous ouvre ici tout mon cœur, & que je vous faſſe part de ce j'ai pû ramaſſer ſur

ce

e ſujet dans le peu de tems, d'occaſion, & de moyens que j'ai eus, depuis que par non experience j'ai apris à compatir aux Captifs, & que j'ai travaillé à m'entretenir dans ce ſentiment, que j'ai toûjours rouvé ſi ſaint & ſi digne de la reconnoiſſance d'une ame, qui a été rachetée par le Sang du Fils de Dieu.

Enſuite détachant une Eſtampe: Voia, me dit-il, une piece que j'ai fait enrichir, pour ſervir de pareille à celle de Moïſe, que je vous ai tantôt montré.

A cette Eſtampe, auſſi delicatement burinée, j'ai fait ajoûter ce Cartouche: Elle vous montrera que ce n'eſt pas dans l'Inſtitution de vôtre Ordre, qu'on a commencé par l'Ordre du Ciel à ſecourir & racheter les fidelles Captifs. Auſſi n'eſt-ce pas ſur ces ſeules Côtes de Barbarie, que les ſerviteurs du vrai Dieu ſe ſont vû expoſez au peril de ſervir de proye, ou à la cruauté de leurs vainqueurs, ou à la lubricité de leurs Patrons. Cette image repreſentoit la ſortie de Loth avec toute ſa famille, & de Sodome embraſée. Tout parloit dans ces figures; la frayeur étoit dépeinte ſur le viſage de Loth; le regret & la conſternation ſur celui de ſes filles; & les Anges marquoient un certain empreſſement, qui faiſoit aſſez voir

le

le peril de cette famille, & leur zele à l'en retirer. Il n'y avoit pas juſques à un gros tourbillon d'une noire fumée, mêlée de flâmes, qui ſortant de cette Ville en feu, ſembloit obſcurcir le Ciel, & rendre par là ſenſible l'abomination de ſes Habitans. Dans le Cartouche, que ce Serviteur de Dieu y avoit fait ajoûter, on ne voyoit que trois ovales liez enſemble par des chaînes & des lacs d'amour. En
Gen. 18. celui d'enhaut étoit Abraham poſterné devant la Majeſté de Dieu, qui lui apparoiſſoit ſous la figure de trois hommes, & ſembloit lui promettre, qu'à ſa priere il délivreroit Loth & toute ſa famille du peril extrême où il ſe trouvoit. Dans l'un des Cartouches d'en bas, étoit encore Abraham, qui rompoit les chaînes de ſon neveu, aprés avoir défait les cinq Rois ſes Vainqueurs. Et dans le dernier, Melchiſedec venoit au devant de ce ſaint Redempteur, & lui offrant du pain & du vin, lui donnoit ſa benediction. Quoique les figures fuſſent trés-petites, les atitudes cependant étoient trés-bien marquées, & le terrain ſi bien ménagé dans un ſi petit eſpace, que les groupes des figures ne s'embaraſſoient point. J'en admirois la delicateſſe, lors que levant ma penſée plus haut, ce M. me fit entrer dans ſon deſſein. Vous

Vous voyez, mon Pere, que dans le moment que Dieu a voulu nous donner une idée d'un Juſte parfait en la perſonne d'Abraham; Il n'a pas manqué à lui donner un grand zele pour délivrer ſes freres & du peril & des miſeres de la captivité, tel que vous le voyez ici dépeint: Mais remarquez-en, s'il vous plaît, les circonſtances. Lorſqu'il exerce l'hoſpitalité à l'égard de ces trois perſonnes inconnuës qui lui aparoiſſent; dans cette occaſion il s'employe ſeul, & ne ſe donne pas de ſi grands mouvemens: auſſi la neceſſité n'étoit-elle pas ſi preſſante. Mais quand il faut rompre les fers de ſes freres, il employe tout ce qu'il a de domeſtiques, d'adreſſe, de zele, de force, & met toute ſa famille en mouvement. Le Ciel a eu ſoin de nous marquer ces deux ſortes d'œuvres de charité. Car pour la premiere, il lui promet une nombreuſe poſterité, & des benedictions ſur ſes deſcendans; & au retour de la ſeconde, il obtient ſur le champ & ſans aucun delai, & pour lui & pour toute ſa poſterité, l'ample benediction, figurée par le Pain & le Vin, & que ſaint Paul rehauſſe tant dans l'Epître aux Hebreux. *Ad Heb. 1 c.*

Je comprens bien, lui dis-je, qu'il étoit digne d'Abraham d'expoſer ſa vie, &

& ſes moyens pour cette action de charité. Voir un Juſte dans l'eſclavage, & ſous le pouvoir des Infidelles, & demeurer à cette vûe dans une lâche indolence, auroit été une dureté indigne du Pere des Croyans. Mais je ne comprens pas bien quelle application vous en voulez faire avec cette Eſtampe, où l'on ne nous dépeint qu'un Juſte ſortant d'une Ville de delices & de plaiſirs. Qu'y a-t-il donc, Monſieur, pour les Captifs? Hé quoi!! me répondit-il, vous ne vous ſouvenez donc pas que les rigueurs de la ſervitude & la peſanteur des fers, ne ſont pas ce qu'il y a de plus à craindre dans l'état dont nous parlons? Qu'il faloit unir enſemble les divers perils où ce Juſte s'eſt trouvé dans ces occaſions differentes, pour achever la peinture de l'extrémité fâcheuſe où ſe trouvent nos pauvres Eſclaves. La charité d'Abraham, que je mets à la tête de tous ceux qui s'employent à la redemption des Captifs: cette charité, dis-je, pour ſervir de modéle à la vôtre, devoit s'exercer auſſi bien à garantir ſon neveu du peril, qu'à le délivrer de l'eſclavage. Faites, s'il vous plaît, cette reflexion avec moi: que lors qu'Abraham voit Loth & ſa famille dans le ſeul peril de la captivité, il prend ſes

domeſtiques avec lui, & fait tout ce que la charité & la generoſité lui inſpire, en le délivrant au plûtôt. Mais quand il aprend que l'innocence de cette même famille eſt dans un ſi grand peril, au milieu d'une Ville infame, & chez un Peuple abandonné à tant d'abominations, il ne compte plus ſur ſes efforts, il redouble ſes gemiſſemens & ſes prieres, il demande un miracle au Ciel, & le prie qu'il envoye non plus des hommes, mais des Anges, pour les preſerver d'un ſi grand malheur.

Ainſi ma penſée, lorſque j'ai réüni ces divers traits de la même Hiſtoire, eſt de preſenter un modéle preſſant & commun à tous les Chrêtiens, & de leur faire entendre qu'il ſuffiroit d'une charité ordinaire, s'il ne s'agiſſoit que de ſouſtraire les Captifs à la cruauté de leurs Patrons, & de leur rendre la liberté; mais je veux faire ſçavoir que la lubricité des Mores & des Turcs les expoſent à de bien plus grands perils, pour leſquels la miſericorde Chrêtienne n'a pas aſſez de tous ſes efforts. Je voudrois que pendant que vous traverſez les Mers, & que chargés d'aumônes, vous venez rompre leurs chaînes, tous ceux qui reconnoiſſent Abraham pour leur Pere, verſaſſent du

moins

moins comme lui des larmes : que le cœur repandu devant le Seigneur, ils le conjurassent de renouveller en faveur de leurs freres, le miracle qu'il fit en faveur de Loth, parce qu'ils n'en ont pas moins de besoin. C'eſt dans le deſir qu'à vôtre retour vous publiez ces veritez, que je vous ouvre ici ſi librement mon cœur ; & que je conſens à vous faire part de mes petits recueils & de mes foibles reflexions, non pas pour vous inſtruire, je voudrois prendre des leçons de vous, mais par un deſir de contribuer en toutes manieres à l'avancement d'une œuvre ſi charitable. Si je vous croyois d'humeur à écouter d'autres motifs que ceux-ci, je pourrois vous interreſſer un peu par une penſée qui me vient dans l'eſprit en vous voyant, à laquelle peut-être vous n'avez jamais fait de reflexion. En vous impoſant l'obligation de racheter les Captifs, on vous a en même tems engagez à un culte particulier à l'égard de la ſainte Trinité, vous en portez le nom ; peut-être ne ſçaviez-vous pas que cette faveur n'eſt pas nouvelle. Lorſque Dieu engage ici Abraham dans cet emploi, c'eſt en lui aparoiſſant ſous une figure ſi expreſſe de ce myſtere que ſelon ſaint Auguſtin, dans tout l'Ancien Teſtament on n'a gueres vû d'imag

plu

plus ſenſible. Abraham, dans trois perſonnes qui lui parurent, n'adora qu'un ſeul Dieu, *tres vidit & unum adoravit.* Je lui avoüai que je n'y avois point fait reflexion ; & tout ce que je goûtois dans cette penſée, étoit de voir que Dieu s'intereſſe de telle ſorte dans le ſoulagement des Captifs, qu'il a voulu faire voir que les trois Perſonnes daignent s'abaiſſer juſques à paroître ſur la terre dans des figures ſenſibles, afin d'engager les fidelles de les ſecourir dans ce preſſant beſoin. Il ne faut, me dit-il, que lire l'Ancien Teſtament, pour voir des traits ſemblables de la charité & de la miſericorde de Dieu. Il n'y a ſur tout qu'à lire la Geneſe, les Pſeaumes & les Prophetes, vous en ſçaurez plus que je ne puis vous en dire. Mais pour finir nôtre converſation, craignant de vous arrêter trop, vous voulez bien que j'ajoûte, qu'aprés cela il ne faut pas s'étonner, ſi non ſeulement ce qu'il y a eu de grands hommes & de ſaints Prophetes, juſques à la venuë de JESUS-CHRIST, ont déploré le malheur du Peuple fidelle dans ſa captivité, où ont fait des actions éclatantes & des efforts genereux pour l'en preſerver & l'en délivrer ; mais que les Anges y ont employé tout leur zele. Ils ont voulu en cela ſuivre

Gen. 18. *S. Aug.*

vre l'exemple, & executer les deſſeins du Pere des Miſericordes, & n'ont perdu aucune occaſion de s'y employer, & d'y engager les hommes.

Voici ce que j'en ai penſé. En me diſant cela, il me tira un papier de ſon Portefeüille, qui contenoit pluſieurs idées, par leſquelles il vouloit montrer quel avoit été le zele des Anges dans cette occaſion : elle n'étoit pas encore executée. Un de ces deſſeins devoit repreſenter la colomne de nuée & de feu, conduite par l'Ange Liberateur du Peuple d'Iſraël. Le ſecond devoit être un Ange, qui enlevoit un Prophete par les cheveux juſques ſur le bord de la Foſſe aux Lyons ; afin qu'il portât dequoi ſoutenir Daniel, abandonné ſans ſecours à leur fureur, auſſi bien qu'aux rigueurs de la faim. Il me dit qu'il devoit y ajoûter cette Inſcription : *Miſit Angelum ſuum, & concluſit ora Leonum, & non nocuerunt mihi.* Car, ajoûta-t-il, il eſt digne du miniſtere des Anges, d'exciter en nous ces ſaintes penſées, par leſquelles, comme par des cheveux, ils nous enlevent quelquefois en eſprit juſques dans ces nouvelles Babylones, où à force d'argent d'un côté on adoucit la faim & la ſoif

Dan. 6.

de

des pauvres Captifs, & de l'autre, on apaiſe la fureur des Barbares, plus cruels que des Lyons; & on éteint la ſoif qu'ils ont du ſang Chrêtien. Le troiſieme deſſein, devoit exprimer l'Ange de la Fournaiſe de Babylone, qui empêchoit d'une part les flâmes de nuire aux Enfans qu'on y avoit jettez; & de l'autre, ſe ſervoit du même feu pour conſumer leurs liens. L'inſcription devoit être conçuë dans ces termes: *Miſit angelum ſuum, & eruit ſervos qui crediderunt in eum.* Dan. 3. Le quatriéme, devoit repreſenter l'Ange qui aparut au Prophete Ezechiel ſur les bords du fleuve *Chobar.* Ce Prophete devoit être en priere au milieu de pluſieurs Captifs, dont cet Ange lui devoit annoncer la liberté, en lui montrant un champ couvert d'oſſemens de morts, avec ces paroles pour ame: *Eruam vos de tumulis veſtris.* Ezech. 17. Il me dit, qu'il n'oubliroit pas cet Ange qui décendit dans la priſon de ſaint Pierre, rompit ſes fers, & le délivra.

Mais je pris de là occaſion de finir nôtre Entretien, lui diſant, que ce trait apartenoit au Nouveau Teſtament: que je m'attendois bien qu'à la premiere converſation nous entrerions dans le Chriſtianiſme, dont la Loi étant une Loi de

charité, j'eſperois qu'il me donneroit de grandes lumieres, me faiſant parcourir tous les ſiecles de l'Egliſe, comme il m'avoit preſque promis; que cependant j'alois profiter des Memoires qu'il venoit de me donner.

III. ENTRETIEN.

DEs que je pûs me dégager ſur le ſoir, je ne manquai pas de me rendre prés d'une perſonne dont j'attendois tant de conſolation. Je lui avoüai en l'abordant, que ce qu'il m'avoit dit m'avoit beaucoup animé; & que les manieres avec leſquelles il m'avoit toûjours prévenu, m'ôtoient toute crainte de lui être importun. Pour l'obliger d'entrer d'abord en matiere ſur ce que je deſirois, je lui dis: Souvenez-vous, M. que vous m'avez promis de me faire faire un voyage dans les ſiecles de l'Egliſe. Oüi, mon Pere, me répondit cet homme plein de zele & de charité, c'eſt à quoi je me diſpoſois; mais pour commencer par le Livre de l'Evangile, où voulez-vous que nous nous arrêtions? Eſt-ce aux portraits qu'on nous y fait de JESUS-CHRIST, & aux caracteres par leſquels il s'y fait diſtinguer lui-même?

Eſt-

Eſt-ce à la fin ou aux fruits glorieux de tout ce qu'il a enduré pour nous ? Eſt-ce aux Paraboles, dans leſquelles il nous a donné de ſi ſaintes & divines inſtructions ? Car ſi nous ouvrons l'Evangile, nous pouvons compter qu'il nous arrivera immanquablement ce qui arriva à JESUS-CHRIST même. Etant un jour dans une Synagogue, on lui mit le Livre de la Loi entre les mains, qu'il ouvrit, comme ſans deſſein, & lut ces paroles du Prophete Iſaïe : *Spiritus Domini ſuper me, ad annunciandum manſuetis miſit me, ut mederer contritis corde : ut prædicarem captivis indulgentiam & clauſis apertionem.* Il ferma le Livre à ces mots, & dit au Peuple : Vous voyez aujourd'hui cette Prophetie accomplie en ma perſonne. Vous ne doutez pas, mon Pere, que ce beau caractere de Redempteur des Captifs, que les Prophetes ont annoncé, que JESUS-CHRIST s'eſt appliqué à lui-même ; il l'a ſoûtenu d'un air à faire voir ce deſſein, toûjours continué depuis le commencement juſqu'à la fin de ſa vie. Il nous marque en cet endroit que c'eſt le ſujet de cette onction ſinguliere, qu'il a reçuë par deſſus tous ceux qui participent à ſa ſainteté. C'eſt pro- *Iſai. cap. 61.*

prement là ſa Miſſion, & le motif de ſa venuë. Et je vous eſtime glorieux, de n'avoir pas ſeulement Abraham, mais JESUS-CHRIST même à vôtre tête, lors que vous travaillez à remplir dignement le titre de Redempteur.

Vous êtes fort obligeant, Monſieur, lui repartis-je; ſi l'on nous donne quelquefois ce nom, c'eſt avec une grande difference de celui qu'on donne au Verbe incarné. Les Eſclaves qu'il délivre ſont les Eſclaves du demon & du peché. La liberté qu'il donne, eſt la grace & la ſainteté; & la rançon qu'il paye eſt le prix infini de ſon Sang & de ſes merites. On ne nous peut connoître à aucun de ſes caracteres. Je le ſçai bien, mon Pere, me repliqua-t-il: Vous avez raiſon de mettre une difference infinie entre le nom de Redempteur, que JESUS-CHRIST a porté, & celui qu'on vous donne. Mais ſouvenez-vous de ce que je vous ai déja fait obſerver, que c'eſt ſervir d'un noble inſtrument entre les mains du Redempteur des hommes, que de s'employer, ou par ſoi-même, ou par ſes prieres, ou par ſes aumônes, à retirer ces pauvres malheureux d'une ſervitude, qui toute corporelle qu'elle eſt, eſt en même tems une vive image & un

enga-

engagement preſqu'inévitable à la ſervitude de la mort & du peché. On me doit bien pardonner cette alluſion, dont ſaint Paul n'a pas fait difficulté de ſe ſervir lui-même, dans l'endroit que je vous ai déja cité. Cet Apôtre, du bienfait ineſtimable que nous avons reçu de JESUS-CHRIST, lorſqu'il nous a rachetez, tire un puiſſant motif d'exhorter les Chrêtiens à le racheter à leur tour dans la perſonne de leurs freres enchaînez ou maltraitez pour la foi. C'eſt une analogie que, comme j'eſpere vous faire voir, les plus grands Docteurs de l'Egliſe ont trouvé ſi avantageuſe, pour exhorter les fidelles à racheter les Captifs, qu'ils ont repeté dans une infinité d'endroits, & qu'ils ont dit qu'il étoit indigne d'un Chrêtien de plaindre ou ſon argent, ou ſa peine, pour retirer ſes freres de la ſervitude, lui pour lequel JESUS-CHRIST n'avoit pas épargné tout ſon Sang, lorſqu'il l'avoit falu tirer de la captivité ; qu'au contraire, il n'étoit rien de plus glorieux à des membres, que de ſuivre leur Chef, & de meriter par leurs aumônes le même titre de Redempteur, que le Fils de Dieu avoit ſi noblement rempli. J'eſpere dans la ſuite vous

Ad Hebr. 13.

donner un beau monument de ſaint Cyprien ſur ce ſujet.

Cependant ce beau titre lui a été ſi cher, qu'il ne s'eſt pas contenté de paroître ſous ce nom, lorſqu'il a commencé à prêcher, mais qu'il l'a encore emporté du monde, comme le plus glorieux fruit de ſes travaux. Voyez-vous, mon Pere, cette image que voici de l'Aſcenſion de JESUS-CHRIST? Je n'ai eu beſoin, pour en faire une application juſte au ſujet que nous traitons, que d'y ajoûter les paroles, par leſquelles un Prophete long-tems auparavant avoit fait la deſcription d'un ſi beau triomphe. Diſant cela, il me donne la piece, au bas de laquelle je lûs ces mots: *Aſcendens in altum, captivam duxit captivitatem.* Et tout au haut il avoit écrit: *Quis eſt iſte Rex gloriæ?* Un peu au deſſous deſquelles paroles on liſoit celles-ci: *Dominus fortis & potens.* Et de l'autre côté, celles qui ſuivent: *Dominus virtutum.* Je vis bien à cette piece, que ſi ce ſaint homme avoit deſſein de relever la charité qu'on exerce envers les Captifs, en montrant qu'on marchoit alors ſur les traces du Fils de Dieu, dans quelqu'état qu'on le conſidere; ſon but auſſi étoit de m'inſinuer l'étenduë de mes devoirs,

Ad Epheſ. 4.

Pſal. 23.

Ibid.

Ibid.

voirs, de me faire ſentir la peſanteur du fardeau qu'on m'avoit impoſé, & de me faire voir de combien de vertus je devois être revêtu pour le dignement remplir.

Je ne fus pas trompé, il recommença le diſcours par ces paroles : Que vous êtes heureux, mon cher Pere ! Qu'il eſt digne de la charité Chrêtienne d'être engagé dans ce ſaint emploi, qui vous amene ici, ou d'y contribuer en quelque maniere que ce ſoit! Quel triomphe à la mort, pour uſer des termes de ſaint Cyprien & de ſaint Ambroiſe, d'être preſenté devant Dieu au milieu d'un ſi grand nombre d'ames rachetez par ſes ſoins, ou par ſes travaux, ou par ſes aumômes, de la double ſervitude & des barbares & du pêché ! Mais auſſi c'eſt une œuvre qui demande de la patience & des efforts ; ſur tout, quand on les délivre en perſonne. De la patience, ayant affaire avec des hommes les plus déraiſonnables ; & de la force, ayant à ſurmonter les obſtacles du monde les plus grands. C'eſt pour cela que j'ai ajoûté ces paroles que vous liſez : *Fortis & potens*, que le Prophete donne au Redempteur des hommes. Pour ce qui eſt de ces autres, *Dominus virtutum*, je les ai écrites pour mon inſtruction, ſi Dieu

daigne benir les deſſeins qu'il m'inſpire de m'employer tout entier au ſoulagement de ces malheureux.

Vous voulez bien auſſi, Monſieur, que j'en faſſe de même; & que je reconnoiſſe en effet, que pour m'aquiter dignement de mon miniſtere, il faudroit être maître de toutes les vertus, & les avoir en ma diſpoſition. Car pour vous dire, Monſieur, ce que je penſe à cette ſeule lecture, il faut une foi bien vive; puiſqu'il s'agit non-ſeulement de profeſſer le Chriſtianiſme devant des Barbares, ennemis du Nom de JESUS-CHRIST, & d'y faire des démarches dont on rougit même, quand on eſt obligé de les faire devant des Chrêtiens; mais il faut encore avoir aſſez de foi pour ſoûtenir la foi vacillante, & peu affermie de la plûpart des Eſclaves, malgré le ſcandale perpetuel qu'ils ont devant les yeux, & les violentes frayeurs dont ils ont l'eſprit & le cœur agité. Il faudroit une ferme eſperance; premierement pour ſoi, puiſqu'il faut prodiguer & ſon bien & ſa vie pour des ſujets dont on n'attend nul retour. Secondement, pour affermir la leur, toute ébranlée qu'elle eſt des rudes agitations d'un perpetuel deſeſpoir. Pour la charité, je vous avoüe qu'on a beſoin.

ſoin qu'elle ſoit bien pure, & qu'ici l'amour propre eſt ſouvent pouſſé à bout. Ce que je puis bien dire, par l'épreuve que ma foibleſſe m'a déja ſouvent fait faire. Je m'aperçois auſſi que j'aurois beſoin de beaucoup de prudence, & qu'un zele indiſcret nous expoſeroit bien-tôt à leur faire perdre ce peu qu'il leur reſte d'eſperance, & à rendre nos efforts, & les charitez de nos freres inutils. La juſtice & la force nous ſeroient auſſi bien neceſſaires; puiſque JESUS-CHRIST en cette rencontre nous offre la belle occaſion de lui rendre quelque choſe de ce qu'il nous a avancé, & de nous ſacrifier pour lui comme il a fait pour nous.

Mon eſprit ſe répandoit dans une vaſte étenduë de toutes ſortes de vertus, dont je ſentois le beſoin à la vûë de ces paroles & de mon miniſtere; & je commençois à m'effrayer, n'ayant jamais tant conçu l'importance & le poids de mes engagemens, lorſque pour faire changer de ſituation à mon eſprit, il me dit que c'étoit ce qu'il faloit attendre du Seigneur; & que le grand bien que l'on faiſoit dans cette occaſion, nous donnoit lieu d'eſperer une ſurabondance de graces du Ciel: qu'il ne faut pas tellement penſer aux efforts que l'on fait, qu'on ne penſe auſſi au bien

qu'on procure au prochain ; & que ſi j'en voulois voir quelque choſe plus que je n'avois apperçu, il avoit une peinture à me faire qui ne me ſeroit pas deſagréable.

Je ne quiterai pas ma premiere idée. J'ai choiſi celle d'entre toutes les Paraboles, de l'Evangile, où le Fils de Dieu expoſe en un ſeul homme de plus preſſans motifs, & en plus grand nombre, pour exercer la miſericorde & la charité du prochain. Je ne l'oublierai jamais. Combien de fois m'a-t-elle repaſſé dans l'eſprit, dans les jours où Dieu a apeſanti ſa main ſur moi? J'y voyois une peinture ſi fidelle de tout ce qui m'y arrivoit, qu'il ſemble que j'y liſois tout mon ſort. Voulez-vous que je vous en raconte quelque choſe? Prenez ce Livre des Evangiles, à cet endroit que j'ai marqué. Liſez la Parabole du Samaritain ; & ayez la bonté de remarquer ſur chaque mot, les divers degrès par leſquels Dieu m'a fait éprouver ce qu'endurent les Chrêtiens, lorſque pour les punir ou les éprouver, cette Providence les fait tomber entre les mains des Barbares.

Homo quidam. *Luc.* 10.

Un certain homme : Vous voulez bien, mon Pere, qu'à l'exemple de JESUS-CHRIST, je ſuprime ici ſon nom : encore jeune & ſans experience, avoit paſſé

ſon

ſon adoleſcence dans les exercices, que l'on donne aux jeunes François dans ces Colleges, où on les inſtruit également & à la ſcience & à la pieté. La progrès qu'il ſembloit y avoir fait, fit juger à ceux qui étudioient ſa conduite, & avoient ſoin d'examiner ſa vocation, que Dieu l'appelloit à l'état Eccleſiaſtique. Mais à peine ſe vit-il revétu du premier d'entre les Ordres ſacrez, que retourné chez ſes parens, il ſe refroidit un peu de ſa premiere ferveur, *deſcendant ainſi de Jeruſalem en Jericho*, par un relâchement inſenſible, qui lui fit perdre la paix, & le plongea dans de certaines inquiétudes inſeparables de l'inconſtance. Cette démarche, auſſi bien que la deſcente de cet homme de Jeruſalem en Jericho, fut le premier pas qui le conduiſit à ſon malheur. Perdant peu à peu ſa vocation de vûë, il ſe vit abandonné à une perpetuelle irreſolution. Il forma pluſieurs deſſeins, cherchant à calmer ſa conſcience ; mais celui qu'il prit, fut le moins judicieux. On ne pouvoit pas attendre autre choſe d'un jeune homme, qui ne conſultoit plus Dieu ſelon les voyes ordinaires. Il ſe flata qu'il ne quitoit pas tout à fait ſon premier deſſein. Il crut même ſentir en lui quelque zele pour des Miſſions étrange-

Deſcendebat ab Jeruſalem in Jerico.

res : Mais pouſſé par un deſir de curioſité, ou par l'impreſſion de ſon inquietude, qui ſe cachoit ſous ce beau pretexte, & ſe faiſoit illuſion ; il jugea que devant que de s'engager dans les Semenaires établis exprès pour y étudier une ſi haute vocation, il lui ſeroit avantageux de viſiter, en inconnu, ces lieux, où Dieu lui preparoit, (à ce qu'il croyoit) une abondante moiſſon.

Il prend donc le parti de s'embarquer dans le premier Vaiſſeau qui alloit en Portugal, ſe perſuadant que de là il trouveroit beaucoup de commoditez pour le voyage des Indes, ſans riſquer la confuſion d'une nouvelle inconſtance, s'il ne s'accommodoit pas de ce nouveau deſſein. Mais la Providence arrêta par un coup imprevû un deſſein ſi mal conçû. A peine le Vaiſſeau parti de la Rochelle par un vent favorable, qui ſembloit promettre une navigation heureuſe, eut-il doublé le Cap de Fine-Terre, qu'il fit rencontre d'un Corſaire de Salé, auquel après une réſiſtance legere, & de terribles alarmes, on fut obligé de ſe rendre.

Indicit in latrones. *Ibid.*

Vous voyez bien, mon Pere, que voilà nôtre homme tombé *entre les mains des voleurs*. Heureux, ſi ces voleurs n'en euſſent voulu qu'à ſa bourſe ! Mais c'étoit

toit de ces voleurs, qui n'attentoient pas moins à ſa liberté & à ſa Religion. Ravis de leur proye ; il retournent à toutes voiles vers les Ports de Maroc. Il ſemble que les vents & les flots conſpiroient avec ces Pyrates à qui preſſeroit le juſte châtiment, par lequel Dieu vouloit corriger l'infidelité de nôtre jeune Avanturier. Ce fut à la vûë des Croiſſans, qui paroiſſoient au haut des Moſquées, des Tours & des Pyramides, que rentrant en lui-même, & que comparant le païs d'où il partoit, avec ce ſejour affreux dans lequel il aloit entrer, il ſe ſouvint pour la premiere fois, qu'il avoit quité *Jeruſalem*, pour *deſcendre* & ſe precipiter *en Jerico*, ſe ſouvenant de ce qu'il avoit lû, que *Jerico* dans la langue ſainte, veut dire *la Lune* ; puiſqu'il quitoit les lieux, où il ſervoit autrefois le Seigneur dans une ſi profonde paix, & qu'il entroit dans ces Royaumes ennemis de la Religion, & où domine le Croiſſant.

De vous dire quelle fut leur reception; ceux même qui l'ont éprouvé, ont bien de la peine à s'en expliquer. L'efroi que cauſa à tout l'équipage la vûë des Barbares, également cruels & avides, les manieres brutales & empreſſées dont ils les tirerent du Vaiſſeau, l'extrême confu on

qu'ils eurent de ſe voir ſi-tôt dans la nudité de toutes choſes, joint à tous les mauvais traitemens qu'on leur faiſoit pour les preſſer, cauſerent dans leurs eſprits & leurs ſens cet étourdiſſement, qui fait que dans les grands revers on ſent peu, pour avoir trop à la fois à ſentir. Tout ce que je vous puis dire, eſt cette parole de l'Evangile ; *Etiam deſpoliaverunt eum.* Mais il eut tout le temps de penſer dans la ſuite, juſqu'à quelle extrémité on porta ce dépoüillement, où il ſe vit tout d'un coup ravir le bien, juſques au plus neceſſaire, la liberté, celle même qui n'eſt pas déniée aux plus miſerables, de diſpoſer d'un moment dans les jours, ou d'un jour dans la vie. Sa famille, & l'eſperance d'un heritage, qu'aucune Loi ne lui pouvoit ôter, eſt ce qu'il reſſentoit alors le plus vivement. Inſtruit qu'il étoit par ſa diſgrace, il ſe vit privé du libre exercice de ſa Religion.

Etiam deſpoliaveruut eum.

A ce dépoüillement univerſel : Extréme neceſſité, s'il en fut jamais, où nous ne pouvons voir dans l'Europe aucun miſerable redui ! Il eut le chagrin de ne faire pitié à perſonne, & que tous ceux qui l'environnoient, n'étoient que pour l'affliger & multiplier *les playes qu'il recevoit*

Plagis impoſitis,

cevoit coup ſur coup, & dans ſon corps & dans ſon cœur. Car vous ſçavez la coûtume des Barbares dans un ſemblable débarquemént: Ils s'aſſemblent autour des nouveaux Eſclaves, les dépoüillent honteuſement, ce qui n'eſt pas le moindre ſuplice, regardant avec application la main, la peau, & tout l'air, pour juger par là de la qualité, de la force, & du genie de ceux qui tombent dans leurs mains, qu'ils ſçavent bien qu'on leur déguiſe, autant qu'il eſt poſſible; & les prenant ſeparément les uns aprés les autres, ils leurs donnent une queſtion à grands coups de bâton, pour les obliger à declarer ce qu'ils veulent ſçavoir ſur tous ces articles.

De toutes ces prémices de la captivité, on n'en obmit pas une circonſtance à l'égard de ce jeune infortuné, à qui dés ce moment vous pouriez appliquer le mot ſuivant de la Parabole que vous liſez, *Semivivo*: qu'il n'avoit plus qu'un reſte de vie. Il s'eſt étonné pluſieurs fois depuis comment ſa delicateſſe n'a pas ſuccombé d'abord, ſous un traitement ſi éloigné de l'éducation qu'on lui avoit donnée. Mais par ce ſeul mot il faut entendre trois années entieres de captivité, pendant leſquelles il n'a pas eu une moitié de vie, vivant dans une mort continuelle. Car

vous

vous pouvez bien juger, mon Pere, quel pouvoit être l'état déplorable d'un jeune homme élevé delicatement, & qui ſe voyoit obligé de travailler au deſſus de ſes forces, ſans prendre preſque aucune nouriture le jour, ni aucun repos la nuit, & travaillé d'ailleurs dans ſon eſprit, tantôt par des remords de ſon infidelité, qu'il regardoit comme la cauſe de ſon malheur, tantôt par des frayeurs de l'avenir, craignant que Dieu pour ſes pechez, ne le laiſſât ſuccomber à la violence des tentations, auſquelles il ſe voyoit expoſé ſans aucune conſolation ni eſpoir. Il faut l'avoir éprouvé. Tout ce que vous voyez de dur, de terrible & d'inſupportable dans un pauvre Eſclave, n'eſt rien auprés de cette penſée acablante, dont il eſt ſans ceſſe tourmenté : qu'il eſt dans *l'oubli de tous les hommes* : qu'il n'y a point d'iſſuë à ſon malheur : que *le Prêtre & le Levite ſont paſſez pour lui* : & que les perſonnes les plus charitables, ou ne connoiſſent pas ſon acablement, ou ne peuvent y aporter de remede, comme en effet, il eſt tres-difficile dans ce Royaume. Mais lors que par la permiſſion de Dieu, les penſées de deſeſpoir viennent à la charge, & qu'un de ces miſerables preſſé de cette tentation la plus vio-

Relicto ſed & Sacerdos & Levita.

violente de toutes, ſe regarde comme un de ces morts *bleſſez dans le ſepulchre, & que Dieu ſemble avoir entierement effacez de ſon ſouvenir*: alors il n'eſt point de malheur ſemblable, ni d'extrémité plus grande.

Je le comprens bien, Monſieur, lui repartis-je, que cette extrémité eſt grande, & vous m'avez fait un double plaiſir de me raconter vôtre hiſtoire, en me montrant en même tems *quel eſt cet homme*, dans lequel je dois reconnoître mon prochain, & ſur qui ſe doit particulierement exercer la vraye charité: qu'il n'en eſt point de plus digne ſujet qu'un Chrétien captif, puiſqu'en lui ſeul ſe réüniſſent toutes les neceſſitez exprimées dans cette Parabole, que JESUS CHRIST propoſe exprés comme une regle de la charité; mais avec des circonſtances toutes ſingulieres.

Quis eſt proximus?

Car premierement, *un certain homme*, nous ne le connoiſſons pas de nom la plûpart du tems, comme nous connoiſſons les neceſſiteux qui vivent parmi nous; mais nous connoiſſons certainement en eux, ce que nous ne connoiſſons pas dans nos pauvres: qu'ils ſont fidelles, & qu'ils n'endurent que pour la juſtice. Secondement, ils décendent de *Jeruſalem en Je-*

Homo quidam.

Deſcendebat in Jericho.

Jericho; ce qui peut s'apliquer ou aux égarez, que la charité cherche à faire rentrer dans la vraye voye; où à ceux, qui par une chûte déplorable, d'un état où ils étoient à leur aiſe, tombent dans la neceſſité; ce qui n'aproche en rien de l'étrange revers d'un Chrétien, qui non-ſeulement devient Eſclave de libre qu'il étoit; mais qui du ſain paiſible de l'Egliſe, ſe trouve tranſporté dans ces climats où regne la barbarie & l'impieté. Troiſiémement, un des malheurs qui excite chez nous la compaſſion, eſt de voir un pauvre Marchand tombé entre les mains des voleurs, qui lui enlevent en un moment les fruits de pluſieurs années, & reduiſent par là toute ſa famille à la mendicité. Mais quel eſt ce dépoüillement auprès de celui d'un Eſclave, à qui on ôte non ſeulement toutes choſes ſans reſerve, mais encore le pouvoir de ſe relever, & la liberté d'implorer la miſericorde des perſonnes charitables dont il ſe voit éloigné.

Quatriémement, la juſtice auſſi bien que la charité, reclame en païs Chrétien ſur la cruauté qui oprime un innocent: Ses playes & ſon ſang répandu injuſtement, ont une certaine voix qui excite la compaſſion des plus inſenſibles. Il n'y a que

nos

nos Eſclaves qu'on ſe fait ici un plaiſir & une religion de maltraiter juſques à la derniere cruauté. Enfin, lors qu'un Chrétien n'en peut plus, & qu'on le voit reduit à la derniere extrémité, il n'eſt point de cœur ſi dur qui n'y compatiſſe; non-ſeulement le *Prêtre & le Levite* déployent tout leur zele, pour faire voir qu'il n'eſt perſonne qui ne ſoit obligé de ſe retrancher du plus neceſſaire; mais le *Samaritain* même & l'Heretique, par les loix de la ſeule compaſſion naturelle, s'empreſſent à le ſecourir. Mais pour les Captifs dont la miſere eſt extrême, comme vous l'avez éprouvé, Monſieur, & comme perſonne n'en peut douter, pour peu qu'on y faſſe d'atention, je ne ſçai par quel malheur il arrive, que preſque perſonne n'y penſe; & cette Loi qu'on tient inviolable par tout ailleurs, fait ſi peu d'impreſſion, qu'il ſe trouve der perſonnes, même d'ailleurs, d'un aſſez grand zele, & d'une charité aſſez connuë, qui regardent cette œuvre de miſericorde avec une froideur, qui va quelquefois juſqu'au mépris; deſorte que leur abandon eſt ſingulier.

C'eſt, mon Pere, qu'on la regarde ou comme nouvelle, ou comme n'étant plus de ſaiſon. C'eſt, ou que l'on ne penſe

pas,

pas au premier eſprit du Chriſtianiſme, ou que l'on ne croit pas ceux qui ſont témoins de la miſere des Captifs. Mais quoiqu'il en ſoit, on eſt inexcuſable.

Car pour la miſere, vous venez de manquer au plus grand coup de pinceau qu'elle exige, pour être peinte dans ſon naturel, bien loin de l'avoir exageré. C'eſt que tous ces malheurs differens ſont diviſez dans nos pauvres; & que la Providence qui ſemble ménager leur foibleſſe, ne fait que *pancher le Calice d'un côté & d'un autre*, pour leur en diſtribuer à chacun leur goute : Mais *il ne leur en fait pas boire juſqu'à la lie.* Il n'y a que pour les pauvres Eſclaves, que ces reſerves ne ſont plus. Et il ne faut pas moins que cette Parabole toute entiere, pour exprimer toute la rigueur & l'amertume de leur Calice.

Pſal. 74.

Je puis bien vous dire, mon Pere, que j'ai bû toute l'amertume de ce Calice. Je tombai d'abord entre les mains d'un Barbare, qui me fit faire un terrible aprentiſſage, d'une ſervitude dans laquelle je n'étois pas né. L'avarice qui le portoit à me faire travailler au deſſus de mes forces, en me nouriſſant tres peu; le ſoupçon que ceux qui m'avoient vendu lui

avoient

avoient donné, que j'étois d'une qualité à lui faire eſperer une groſſe rançon, s'il pouvoit tirer mon ſecret; le faux zele de ſa Religion, avec ſa cruauté naturelle, l'engagerent à me traiter d'un air à me bien faire expier mes pechez paſſez, ſi je l'avois pris en patience. Sept ou huit mois s'écoulerent dans ces rudes traitemens, où je m'étonne que mille fois je ne ſuccombai. Je crûs par la mort de mon Barbare avoir quelque moment à reſpirer. En effet, je tombai entre les mains d'un Patron plus humain en apparence, mais dans le fond plus cruel. Celui-ci m'accorda & plus de repos, & plus de nourriture pendant quelque tems; ce qui rétablit un peu ma ſanté & mes forces. Mais helas! je ne fus pas longtems, ſans m'apercevoir que je n'avois fait que changer de Tyran, & que le demon ſe ſervoit de lui pour me perdre ſans reſſource, ſous une fauſſe aparence de douceur, & pour m'arracher par des voyes infames ce peu de Religion qui me reſtoit, & que Dieu par une bonté toute paternelle, avoit entretenu dans mon cœur, malgré toutes mes miſeres.

Me diſant ces paroles, il avoit les larmes aux yeux, & ne me parloit preſque plus que d'un diſcours entrecoupé. Que

de

de triſtes jours, ajoûta-t-il ! Que de miſerables nuits ! Que de rudes combats !! Que de noires penſées ! La plus chagrinante qui me revenoit ſans ceſſe, étoit que Dieu ne m'abandonnât à cauſe de mes infidelitez. Il falut cependant paſſer plus de deux ans à reſiſter également & à la cruelle douceur, & à la barbare rigueur, dont mon brutal & impitoyable Tyran uſoit ſucceſſivement. Chaque jour ſembloit renaître pour me livrer un nouvel aſſaut ; & la nuit ſuccedoit pour m'éfrayer des perils dont je venois d'échaper, & de la crainte de retomber encore dans de plus grands. Dieu permit, afin de pouſſer mon inſtruction juſqu'au bout, que dans le tems même que j'étois le plus agité, vingt-cinq pauvres Eſclaves ſuccombans ſous le poids de leur extrême miſere, entr'autres accablez de faim, & de travail, ſans voir aucune reſſource à leur extrême neceſſité, renoncerent publiquement la foi, pour obtenir ſeulement un morceau de pain. Ce fut à cette triſte vûë que mon cœur acheva de ſe briſer. Il me ſembloit qu'à chaque moment j'alois auſſi ſuccomber, moi qui me regardois comme meritant d'être abandonné plus qu'aucun autre.

Mai

Mais Dieu, dont les Jugemens ſont impénétrables, avoit attendu juſques à ce moment à me faire miſericorde; nous étions ſur la fin de la journée, nous venions de deſcendre dans nôtre retraite ordinaire. Vous ſçavez, mon Pere, qu'il n'y a point comme ici de Bagnes à retirer les Eſclaves; mais que la nuit on les fait deſcendre avec des échelles de corde dans des eſpeces de cîternes ſeches, dont on ferme l'embouchure avec une grille de fer & un cadenas, leur faiſant ſouffrir à la fois pour tout délaſſement, toutes les incommoditez & puanteurs de nos cachots, & les diverſes injures du tems, où ſeroient expoſez ceux qui n'auroient point de couvert.

Dès que je fus deſcendu, dans l'extrême accablement que me cauſoit le ſpectacle que j'avois vû, le remord de ma conſcience qui ſe reprochoit tous ces maux, l'ennui d'une captivité qui me ſembloit ſi longue, & la juſte crainte qui à la chûte des autres, me faiſoit tout apprehender pour moi, Dieu daigna me viſiter: Il m'inſpira de le prier la larme aux yeux, & me fit repeter d'un cœur contrit quelques verſets de l'Oraiſon de Jeremie que vous avez vûë; entr'autres celui-ci, qui m'étoit venu à l'eſprit, à l'occaſion

ſion de ces malheureux, qui pour un morceau de pain venoient en ma preſence detendre la main aux Barbares : *Ægypto dedimus manum, & Aſſiriis : ut ſaturaremur pane.* Je me ſouviens, qu'entr'autres je fis une eſpece de vœu ; que ſi Dieu me rendoit la liberté, j'employerois le reſte de mes jours à donner & procurer tous les ſecours que je pourois à ceux qui ſeroient reduits aux malheurs, dont je faiſois une ſi rude épreuve. Sur cette promeſſe, je m'endormis plus au large qu'à l'ordinaire ; parce que nous n'étions plus que quatre dans ce cachot, que l'on nomme *Matamoure.* Ainſi je ne m'aperçûs point de la manœuvre que fit un de la Compagnie. Il avoit trouvé le ſecret de ſe faire une clef propre à ouvrir le cadenas qui fermoit nôtre grille, & avoit eu la précaution pendant le jour de jetter ſecretement une échelle de corde dans cette baſſe foſſe, où il ne craignoit pas qu'elle fut découverte ; parce que les Turcs ont cette ſuperſtition de la regarder comme la retraite des malins eſprits, depuis qu'elle eſt devenuë la priſon des Chrêtiens. Lorſque la nuit fut fort avancée, que tout étoit dans un profond ſilence, nôtre Eſclave qui ne dormoit pas, ayant attaché une pierre au bout d'une ficelle, la jetta en

Orat. Jerem.

en haut; en ſorte que la pierre, qui avoit paſſé entre deux bareaux, retombant entre deux autres, lui donna lieu par ce moyen d'accommoder ſon échelle, d'y monter le premier, & d'en ſortir après avoir ouvert le cadenas. Pendant que le ſecond le ſuivoit, je fus éveillé bruſquement par le troiſiéme, qui ſans me rien expliquer, me prit tout endormi, & me mettant le bout de l'échelle dans la main, me pouſſa avec beaucoup d'empreſſement de monter & de ſortir; ce qui ſe fit avec tant de précipiation, que je ne ſçavois ſi je dormois encore, ou ſi je veillois. Nous allions de ruë en ruë à la faveur d'un gros orage & des tenebres. Je m'abandonnai à mes guides, ne ſçachant quel deſſein ils avoient; & n'ayant point le tems de déliberer, plein de crainte & d'étonnement, je ne ſçai par où nous fûmes; ſi ce n'eſt qu'il me ſouvient qu'environ après deux heures & demie de marche, l'un d'eux, ſans balancer, me pouſſa dans une Riviere, où je me trouvai plûtôt plongé, que je ne la vis. Ils étoient tous trois Matelots; & par leur adreſſe, ils me furent d'un aſſez grand ſecours pour la paſſer heureuſement: ce qui acheva bien de me réveiller, & de diſſiper le reſte de mes frayeurs; ſur tout, lors qu'après ce paſſage, le ſi-

lence qu'on avoit exactement gardé juſqu'alors, commença à ſe rompre, & l'Aurore à paroître. Celui qui nous conduiſoit, nous declara pour lors ſon deſſein, & que nous n'étions plus gueres éloignés de la *Mamorhe*, Ville pour lors occupée par les Eſpagnols, & où nous arrivâmes heureuſement après le Soleil levé. Nous fûmes conduits au Commandant, auquel je me fis connoître, & de qui je reçus un bon traitement qui m'eut bien-tôt remis de toutes mes miſeres. Car il fit tout ce qu'un honnête homme peut faire pour me faire oublier tous mes travaux paſſez : Mais je n'oublierai jamais ceux de mes freres que j'y ai laiſſez. On tira quatre coups de canon, ſignal qu'on donne aux Barbares, du nombre des Eſclaves qui ſe ſont ſauvez, pour leur épargner la peine de les chercher.

Voyez, mon Pere, par ce recit, combien d'actions de graces je dois à Dieu.

J'admire, Monſieur, vôtre bonheur dans le recit de tant de malheurs. La main de Dieu paroît ſi viſiblement dans toutes ces avantures, que pour vous dire ma penſée, je croi que Dieu ne vous a fait paſſer par toutes ces épreuves, qu'afin de vous faire compâtir à ceux qui les endurent; & que cette même Sageſſe, qui

deſtinoit S. Pierre à délier les pecheurs, & l'y diſpoſa, en permetttant qu'il fut chargé de chaînes, dont il eut beſoin d'être dégagé lui-même, n'a permis vôtre captivité, & ne vous en a tiré par un miracle preſque ſemblable, qu'afin d'allumer dans vôtre cœur, le zele que vous faites aſſez paroître dans le ſoulagement des Captifs.

Car au recit que vous venez de faire, je vous confeſſe que je croirois entendre l'hiſtoire de la priſon & de la délivrance de ſaint Pierre. Vous dormiez comme lui ſous les chaînes. Un Impie & un Barbare vous tenoit ſous ſa puiſſance. Toutes les reſſources humaines étoient perduës pour vous, comme pour lui; & par un coup imprévû, on vous réveille avec empreſſement; une porte de fer s'ouvre comme d'elle-même; vous marchez une eſpace de chemin, ſans ſçavoir ſi vous dormiez, ou ſi vous réviez; & vous trouvant à la pointe du jour à la compagnie des Chrêtiens, je vous vois en un état où élevant les mains & le cœur au Ciel, vous pouvez dire comme cet Apôtre: C'eſt à preſent que je reconnois ici la main de Dieu, c'eſt lui qui eſt auteur de ma liberté; & qui par une bonté paternelle a envoyé ſon Ange pour me tirer

Nunc ſcio verè. Act. 12.

des mains du Tyran qui m'oprimoit, & de l'attente des ennemis du Chriſtianiſme qui me perſecutoient.

J'ai d'autant plus d'obligation à Dieu, mon Pere, que ſaint Pierre étoit encore très-neceſſaire à l'Egliſe naiſſante, & que je ſuis un ſujet très-indigne; & que d'ailleurs, ma miſere étant inconnuë, Dieu étoit ſolicité par bien peu de perſonnes pour ma délivrance; au lieu que toute l'Egliſe s'intereſſoit pour celle de ſaint Pierre. C'eſt, mon Pere, pour reprendre nôtre premier deſſein, c'eſt de ce premier moment que je compte la devotion de la redemption des Captifs, comme faiſant partie de l'eſprit des premiers Chrêtiens. Qui oſera prendre cette charité pour une inſtitution nouvelle ou de peu d'importance? Quand on lira dans les Actes des Apôtres, qu'à peine l'Egliſe commence à ſe former, qu'elle paroît déja toute animée de cet eſprit, & que tout ce que les fidelles ont eu du ferveur pour la mortification, ou d'aſſiduité au jeûne, ou de perſeverance à l'oraiſon, ils l'employent tous unanimement pour un ſeul Captif. Il ne faut donc pas s'étonner ſi le ſuccès eſt ſi heureux. Je ne deſeſpererois pas ſur la miſere de nos malheureux Eſclaves, ſi au défaut d'argent,

tant

tant d'ames si saintes & si charitables employoient du moins une partie de ce qu'elles font de prieres ou de mortifications, pour délivrer quelque Captif de la servitude. Pour moi, je ne voi pas pourquoi parmi tant d'efforts qu'on fait pour les ames du Purgatoire, qui gemissent sous la rigueur de la Justice Divine, on n'en reserve point quelques-uns pour les Captifs, qui languissent, sous l'injustice & l'oppression des Infidelles? Et pourquoi parmi tant de Predicateurs si zelez pour l'antiquité, & qui nous ramenent sans cesse jusqu'à la premitive Eglise, il s'en trouve si peu qui annoncent une devotion, qui a exercé la ferveur des premiers fidelles?

C'est peut-être, Monsieur, lui dis-je, qu'on regarde cette action comme singuliere. C'est un fait particulier; il est accompagné de certaines circonstances, qu'on ne croiroit pas raisonner bien juste d'en conclure, que c'étoit l'esprit universel & constant de cette Eglise naissante, que le zele pour le soulagement ou le rachat des Captifs. En effet, c'étoit plûtôt son chef, qu'un fidelle particulier, que l'Eglise regardoit: Elle consideroit peut-être plus ses propres besoins, que les fers de cet Apôtre. Voi-

la qui eſt bon, mon Pere, s'il n'y a eu que ſaint Pierre qui ſe ſoit trouvé alors perſecuté pour la juſtice & la foi. Mais peut-on aprendre dans ce même Livre des Actes, que la perſecution étoit grande & allumée dans l'Egliſe; que pluſieurs étoient chargez de chaînes, enfermez dans les priſons, traînez devant les Tribunaux, & oprimez par l'injuſtice; que d'ailleurs cette Egliſe étoit un Corps que la charité uniſſoit ſi parfaitement, qu'il n'y avoit qu'un cœur & qu'une ame, peut-on, dis-je, penſer à toutes ces choſes, & croire une partie inſenſible, demeurer dans l'indolence & l'inaction, pendant que les autres membres ſont dans les chaînes & l'oppreſſion? N'eſt-ce pas dès ce tems-là qu'on recommandoit la charité du prochain, ſelon toute ſon étenduë; & que conformément à la Morale de JESUS-CHRIST, on recommandoit ſur tout aux fidelles, comme une obligation indiſpenſable, la ſoif & la nudité, & les autres neceſſitez du prochain; Quel plus beau ſujet avoient-ils, pour ne pas dire, quel autre ſujet que dans la captivité de leurs freres, ou empriſonnez, ou exilez, ou dépoüillez, ou condamnez à des travaux exceſſifs pour la foi; c'eſt à dire,

traitez comme nos pauvres Captifs, & pour le même motif ? Car alors tous les biens étans communs, au moins en Jeruſalem & en Alexandrie, il ne ſe trouvoit guere d'autre nudité à revêtir, d'autre faim à ſoulager, d'autre travail à adoucir, & d'autres priſons à viſiter.

Auſſi, avec l'hoſpitalité, Saint Paul unit dans l'Epître aux Hebreux, la charité envers les Captifs, & la compaſſion pour leurs travaux exceſſifs ; parce que c'étoit la maniere la plus ordinaire d'exercer la charité Chrêtienne, & dont ils avoient de plus frequentes occaſions. Ce grand Apôtre regardoit cette œuvre d'une ſi grande importance, qu'il ne croyoit pas s'en pouvoir diſpenſer, quoique tout occupé de l'oraiſon & du miniſtere de la parole. Par tout où il prêche, ou de bouche ou par écrit, il a ſoin de recommander les collectes, qu'il avoit établies en toute l'Egliſe pour le ſoulagement de ceux qui ſouffroient la perſecution, ſur tout en Jeruſalem.

Je vous avoüe que jamais je n'ai conçu une ſi haute idée de cette devotion, que quand j'ai lû dans les Epîtres de ce Vaiſſeau d'élection, qu'il étoit aſſez occupé à prêcher l'Evangile, pour ſe croire diſpenſé de conferer le ſaint Baptême à *1 Cor. 1.*

beaucoup de perſonnes, pendant que je voi qu'il s'offre non ſeulement à faire des quêtes ; mais encore à porter juſqu'en Jeruſalem l'argent deſtiné à ces charitez, ſans craindre de manquer à ſon miniſtere.

Auſſi, bien loin que cette miſericorde fût inconnuë à l'Egliſe dans ſa naiſſance, les premiers fidelles avoient tant de zele envers ceux qui ſouffroient pour la foi, & ces illuſtres perſecutez leur étoient ſi recommandables, que le même ſaint Paul, afin de réveiller leurs plus hauts ſentimens à ſon égard, & de s'ouvrir dans leur cœur une porte plus aiſée, prenoit ſouvent dans ſes Epîtres le nom de Captif, pour titre de recommandation.

Ego vinctus in Domino. Eph. 4.

Vôtre raiſonnement, Monſieur, me fait rentrer dans un païs où je commence à me reconnoître. Vous me faites reſſouvenir de ce que j'avois lû, ſans le remarquer, dans les premiers ſiecles de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique ; ſur tout dans ce tems où la perſecution étoit alumée ; que la pieté des Chrétiens s'exerçoit ſingulierement à qui montreroit plus de charité envers ceux qui ſouffroient pour la foi. Les uns viſitoient ſouvent leurs priſons, & baiſoient leurs chaînes pour les leur ren-

rendre recommandables, & les ſoulager du moins, s'ils ne pouvoient les rompre. D'autres, les alloient chercher dans leur exil, pour leur en adoucir la rigueur. D'autres, leur portoient des rafraîchiſſemens, quand ſemblables à nos Captifs, on les condamnoit aux travaux exceſſifs de marbres ou des métaux. Il y avoit une ſainte émulation, à qui ſe diſtingueroit dans cette charité, perſonne ne s'en croyoit exempt. La pudeur ne retenoit plus alors les Vierges, qui dans d'autres occaſions n'oſoient paroître. Les Grands ne dédaignoient ni l'horreur des cachots, ni la honte d'aider à porter le faix, & de courber les épaules ſous une partie du fardeau, dont on accabloit les derniers de leurs freres. On a vû juſqu'à des Evêques & des Papes mêmes, ſe diſtinguer dans un ſi pieux exercice.

Ajoûtez, mon Pere, me dit ce ſaint homme, que le zele étoit ſi grand, que la ſeule captivité étoit un ſujet ſuffiſant pour ne ſe pas épargner. On ne s'informoit pas ſouvent des mœurs de ceux qui tomboient dans cette miſere; il ſuffiſoit qu'ils fuſſent pris par les Infidelles, on oublioit dés ce moment tous les déreglemens de leur vie precedente; la

ſeule cauſe pour laquelle ils ſouffroient, étoit le puiſſant reſſort qui remunoit ces cœurs charitables, la ſeule miſere excitoit en eux cette compaſſion, & les engageoit à ces penibles excercices de charité. Ils penſoient avec raiſon qu'il y alloit de la gloire du nom Chrétien, de n'être pas inſenſibles à l'oppreſſion de ceux avec qui ce beau nom leur étoit commun.

Mais nous ne nous apercevons pas qu'il eſt déja un peu tard; il faut que je vous renvoye avec cette Hiſtoire, que vous n'avez peut-être pas remarqué dans Baronius: Elle eſt du premier ſiecle de l'Egliſe, & nous montre excellemment quel en étoit l'eſprit, au ſujet que nous traitons.

Baronius ad an 79.

Un certain Philoſophe nommé Peregrin, & que pour le ſujet que je vais dire, les Chrétiens nommerent Prothée, fameux ſcelerat, voyant l'extrême charité des Chrétiens, par une cupidité ſacrilege demanda avec beaucoup d'empreſſement le Baptême, & le reçut. Il ſe contrefit ſi bien qu'en peu de tems il paſſa pour un grand Prophete, & tres-entendu dans les choſes ſaintes. Mais voyant que ni les airs de pieté qu'il affectoit, ni la grande intelligence dans nos Myſteres,

dont

dont il faiſoit montre, ne rempliſſoit pas aſſez promtement l'avidité de ſon avarice, il s'aviſa de ſe faire empriſonner pour la foi ; afin que, comme dit l'Auteur de cette Hiſtoire, faiſant oſtentation de ſes chaînes, & ſe diſant avec ſaint Paul, captif de JESUS-CHRIST, il pût s'enrichir & plus promtement & plus copieuſement de la profuſion des fidelles.

Ce deſſein lui reüſſit. Comme les Chrétiens n'épargnoient rien dans ces occaſions, en peu de tems il amaſſa des ſommes aſſez conſiderables, & pour ſe racheter des mains du Preſident de Syrie qui le tenoit priſonnier, & pour s'en retourner avec des ſommes immenſes dans ſon païs. Cettte action ne fut pas impunie. Dieu par un juſte châtiment, voulut qu'il fût le boureau de lui-même ; & permit qu'il tombât dans cet excés de manie, que de ſe jetter dans un grand bucher embraſé, & de ſe brûler ainſi tout vif dans un grand jour de fête, pour en donner le plaiſir à Domitien.

Aprés cette Hiſtoire, nous finîmes la converſation, qui m'avoit fait aſſez de plaiſir, pour attendre avec une eſpece d'impatience, le jour ſuivant.

IV. ENTRETIEN.

NOus atendions chaque jour nôtre départ, ce qui me faiſoit craindre de n'avoir pas aſſez de tems pour finir nos converſations, & qui fut cauſe que je me rendis de meilleure heure à nôtre rendez-vous. Comme nôtre bon Eccleſiaſtique ne m'atendoit pas ſi-tôt, je ne le trouvai pas au Logis; ſon domeſtique me faiſant eſperer qu'il ne tarderoit pas, je m'arrétai, m'informant cependant d'où il étoit: Il me dit qu'il étoit Venitien de naiſſance; que ſon Maître parti de quelque Place du Royaume de Maroc, apartenante au Roi d'Eſpagne, avec des Officiers Eſpagnols qui paſſoient à Naples, avoit demeuré pluſieurs années en Italie, ſur tout, à Rome & à Veniſe, où il avoit de grands amis; qu'ayant reçu de groſſes remiſes de France, qu'on lui avoit envoyé pour ſon retour; l'exces de ſa charité, l'avoit fait paſſer auparavant par les Côtes de Barbarie; qu'il avoit d'abord touché à Tunis, où il avoit racheté pluſieurs Eſclaves, dont il étoit du nombre, comme lui ayant été recommandé à ſon départ de Veniſe; & que depuis ce tems il comptoit comme les plus heu-

reux.

reux momens de ſa vie, ceux qu'il avoit employez à ſon ſervice. Il ajoûta qu'il avoit demeuré quelque tems à Tunis; qu'il faiſoit de grandes charitez, ſans vouloir être connu; mais qu'un jour le *Beï* de Tunis, à preſent regnant, menaça tous les Chrêtiens, ſur tout les François, de les faire mourir; & les fit en effet mettre en arrêt, & conduire à ſon camp, où il les fit enchaîner tous, à l'exception du Conſul; parce qu'il avoit perdu un de ſes Favoris, dont il abuſoit pour ſes plaiſirs, & de l'évaſion duquel il acuſoit la Nation; & ſon emportement alla juſques à menacer le *Beï*, de mettre le feu aux quatre coins de la Ville de Tunis, s'il ne lui faiſoit rendre l'objet de ſa brutale paſſion. Il vit bien que de ſemblables avanies, auſquelles le genie de *Morat Beï* expoſe ſans ceſſe les Habitans de Tunis, le mettoit en état de profiter peu aux pauvres Eſclaves; que ce fut ce qui lui fit prendre la reſolution de paſſer à Tripoly, où ſous le nom d'un Venitien, dans un état déguiſé, & ſous un Gouvernement plus paiſible & moins ombrageux, il procuroit aux Eſclaves tous les ſecours que ſon zele lui inſpiroit, & achevoit de diſtribuer les ſommes qu'il avoit apportées, & de ſatisfaire à ſa charité. Que c'étoit tout ce qu'il avoit

pû penetrer de ſes ſentimens & de ſon deſſein ; qu'il ne faiſoit pas difficulté de me reveler, aprés ce que ſon Maître lui avoit dit, que dés nôtre premiere entrevûë, ſoit ſympatie ou ſecret de la Providence, il s'étoit ſenti comme forcé à m'ouvrir entierement ſon cœur.

Comme je ne voyois plus la premiere decoration de ſa Chambre, je demandai à ce Valet ce qu'étoient devenuës tant d'Eſtampes ? Il me répondit, qu'il les avoit renfermées dans ſon Porte-feuille, n'ayant pas coûtume d'en faire tant paroître ; & qu'il ne les avoit toutes expoſées la premiere fois qu'à mon occaſion. Je voulus le loüer ſur ce que j'avois vû de la delicateſſe de ſon crayon ; lorſque ſe défendant avec aſſez d'adreſſe, il me dit que ſi j'étois curieux, il m'aloit montrer d'eux des Pieces les plus achevées de ſon Maître, qu'il avoit fait faire en Italie par un habile Peintre ; & ſur le champ il m'alla querir deux petites toiles roulées : Il en déploya une ſur la table, dont voici le deſſein & l'ordonnance.

Un grand & magnifique Portail d'un Temple, dont la majeſté élevoit les ſpectateurs juſques à celle du Dieu tout-puiſſant, auquel il étoit conſacré, ſe préſentoit d'abord à la vûë. La matiere precieuſe

cieuſe dont il étoit bâti, l'ordre de ſon architecture, la richeſſe de ſes ornemens: Tout enfin faiſoit voir, qu'on n'avoit rien épargné ; & que celui qui preſidoit à cet Ouvrage, étoit ſur toutes choſes animé du zele de la Maiſon de Dieu.

Le Portail étoit grand; mais un ſaint & venerable Prelat, ſelon l'uſage de ſon tems, en défendoient l'entrée, & n'avoit laiſſé ouverte qu'une petite porte fort étroite, où il invitoit & faiſoit entrer pluſieurs perſonnes pâles, atenuées de veilles, de jeunes & de travaux, revétuës de ſacs & de cilices, ayant de la cendre ſur la tête. Parmi ceux-ci, il en admettoit encore d'autres en habits ſimples & d'une contenance humiliée, les yeux baignez de larmes; mais qui ne donnoient point des marques ſi viſibles d'une ſi longue & ſi rigoureuſe auſteriré. Il les admettoit cependant avec les autres, à la vûë d'un billet que chacun d'eux lui preſentoit; pendant que d'un autre côté, il repouſſoit avec un zele inexorable, une troupe nombreuſe de perſonnes, qui à ce rebut ne marquoient que du dépit & de la confuſion. J'admirois la beauté, auſſi bien que l'ordonnance de ce petit Tableau, dont j'ignorois le ſujet.

Lors

Lors que nôtre bon Eccleſiaſtique arriva fort à propos, & que me voyant embaraſſé à expliquer cette énigme, aprés le compliment ordinaire, il me dit en ſoûriant : Vous ne connoiſſez donc pas, mon Pere, quel eſt ce ſaint Prelat, du tems duquel la porte de l'Egliſe étoit ſi étroite, & qui d'un ſi grand zele en défendoit l'entrée aux impenitens ?

C'eſt aſſez, lui dis-je, voila un beau ſaint Cyprien, je reconnois là tout ſon eſprit : Je connois même que ceux que nous voyons admis à la faveur de leurs billets, ſans avoir achevé tout le tems de leur penitence, repréſentent ceux qui aprés être tombez, avoient aſſiſté les Chrétiens empriſonnez pour la foi, & en avoient reçû ces lettres de recommandation.

Mais n'allez-vous point plus loin, mon Pere, ne trouvez vous pas ici dequoi répondre à tant de gens, qui n'aprouvent pas trop ce grand nombre d'Indulgences que vous publiez ſur la conceſſion des Papes, au ſujet de la Redemption des Captifs, pluſieurs n'oſant trop dire leurs ſentimens ? Mais ſi on les rapelle à ce fait, que vous voyez ici depeint, que penſeront-ils ? Etoit-on bien facile du tems de ſaint Cyprien à accorder de ſemblables

gra-

graces? On ſçait que ce ſaint Pere a parlé des Indulgences d'un air aſſez ſevere. Il étoit dans un tems où il faloit de la rigueur pour contenir les Chrêtiens dans le devoir. Il faloit prendre garde que la trop grande facilité à rentrer dans l'Egliſe ne leur fut une occaſion de s'épargner en apoſtaſiant, les ſupplices cruels, dont leur conſtance étoit ébranlée. Comme il ne s'eſt guere trouvé de tems où la tentation fût plus forte, il n'y en a eu guere auſſi où l'Egliſe ait tenu plus ferme pour la diſcipline, & où ſes treſors ayent été plus reſſerrez, & où elle ait uſé d'une plus grande ſeverité.

Je ne doute point que vous n'ayez lû quelques écris de ſaint Cyprien; mais je doute que vous ayez fait cette remarque: Qu'on n'y voit des Indulgences que pour un ſeul ſujet. On voit par tout ſon zele s'employer entierement à faire obſerver dans toute la rigueur, tout le tems & la diſcipline de ces auſteres penitences preſcrites par les ſaints Canons; ſur tout à l'égard des Apoſtats. Il va juſqu'à leur refuſer même la reconciliation à l'article de la mort, ſi devant leur derniere maladie ils n'ont pas demandé penitence. Mais il uſe d'Indulgence en faveur de ceux, qui ayant viſité les fidelles dans les priſons

ſons où ils étoient détenus pour la foi, en avoient obtenu des billets de recommandation. Leur penitence étoit plus courte; & lors qu'avant que d'avoir marquée du repentir, ils étoient ſurpris d'une maladie mortelle, il leur accordoit la reconciliation. Vous voyez par là, mon Pere, quelle eſtime l'Egliſe a toûjours faitt de cette grande charité qu'on exerce envers les Captifs; puiſqu'il y a eu un temss où il n'y a preſque point eu d'Indulgencess qu'à cette ſeule occaſion. Ainſi vous nee vous étonnerez pas à preſent que ces treſors ſont ouverts, ſi elle en uſe pour ce ſujet avec tant de profuſion.

Je ne puis vous diſſimuler ma ſurpriſe, Monſieur, vous me tenez ici un langage qui m'eſt bien nouveau. Pour peu que j'aye lû de ce ſaint Pere, j'ai toûjourss remarqué combien ſon zele eſt irrité à l'ocaſion des Indulgences que des Evêques & des Prêtres d'Afrique de ſon tems, accordoient à ceux qui leur preſentoient dee ſemblables billets. On ne peut rien voir de ſi fort, que ce qu'il en écrit : Il traite cette Indulgence d'une nouvelle perſecution, qui par une cruelle douceur tuoit plus d'ames que toutes les menacees des Tyrans.

Novum genus cladis *Ser.* 5 *de Lapſis.*

Il eſt vrai, mon Pere, repartit-il; mais ſaint

ſaint Cyprien par cette conduite, nous montre que les égards que l'on avoit pour ceux qui s'employoient à viſiter ſeulement les Chrêtiens Captifs, étoient ſi grands dans ces premiers ſiecles, & que les fidelles de ce tems-là les avoient portez ſi loin, que du tems de S. Cyprien ils avoient degeneré en abus. Dans ces premiers ſiecles, on rendoit preſque le même honneur à ceux qui aſſiſtoient les Martyrs dans leurs preſſans beſoins, ou qui par leurs viſites, leurs aumônes ou leurs exhortations, ſoûtenoient la foi ébranlée des plus foibles, qu'à ceux qui ſouffroient ces perſecutions. On jugeoit qu'il y avoit une eſpece de juſtice à partager la gloire de ceux qui combattoient, avec ceux qui ſoûtenoient les Combatans, comme David partagea les dépoüilles de ſes Soldats vainqueurs, avec ceux qui gardoient le bagage neceſſaire pour les ſuſtenter. Souvent Dieu marquoit par des ſignes viſibles, qu'il approuvoit cette conduite de ſon Egliſe. Et comme il a fait trouver à pluſieurs criminels la remiſſion generale de tous leurs crimes dans le martyre, il a auſſi fait trouver à pluſieurs grands pecheurs, l'indulgence entiere de leurs deſordres paſſez, à aſſiſter ceux qui ſouffroient pour une ſi juſte cauſe. Bonifa-

niface, Aglaé, & pluſieurs autres, dont l'Hiſtoire Eccleſiaſtique fait mention, en ſont des preuves.

De Pudic. c. 12. Tertullien, déja devenu Montaniſte, parle de cette indulgence ordinaire dans l'Egliſe de ſon tems; & ne ſemble l'improuver, que pour ces honteux deſordres qui bleſſent la pudicité. Cette grace dans la ſuite avoit degeneré en abus. Et du tems de ſaint Cyprien, il ſuffiſoit de porter à quelques Prêtres d'Affrique, autoriſez en cela de pluſieurs Evêques, un ſeul billet d'un ſaint Confeſſeur captif, que ſouvent on n'avoit viſité qu'une ſeule fois, non pas pour lui rendre les devoirs de charité qu'on leur devoit en cette neceſſité; mais afin d'en extorquer cette lettre d'impunité, & d'obliger leurs Juges à les renvoyer abſous, à la ſeule conſideration de ces ſaints Confeſſeurs.

Saint Cyprien avoit bien raiſon de ſe récrier contre ces abus: Encore ne retranche-t-il pas tout-à-fait cet uſage; mais il prie inſtamment ces illuſtres Captifs, de ne pas affoiblir la rigueur de la diſcipline, par une trop grande facilité. Mais je m'aſſure, mon Pere, que ſi ceux qui preſentoient ces billets, avoient aporté de bons témoignages, comme ils auroient ſervi ces Martyrs; & que s'expoſant aux mê-

Epiſt. 15. Martyribus, & Confeſſoribus, lib. 3.

mêmes ſupplices, ils les auroient ſuſtentez de leurs moyens, penſez de leurs mains, encouragez par leur zele & leur aſſiduité, Saint Cyprien n'auroit pas fait difficulté de leur accorder des Indulgences, non-ſeulement à la mort, mais encore pendant la vie, avec beaucoup plus d'abondance, qu'il n'accordoit à ceux-ci, dans les temps même de la plus grande ſeverité de l'Egliſe. Je n'en doute pas, Monſieur, lui dis-je : Il y a toute difference entre ces Libellatiques, à qui l'Egliſe cependant avoit tant relâché de ſa rigueur, & ceux qui aſſiſtent les Captifs; & je ſuis perſuadé que cet exercice de charité a toûjours paſſé pour une œuvre aſſez ſatisfactoire de ſoi-même, pour tenir lieu d'un bonne & ſalutaire penitence. Apparemment, Monſieur, c'eſt là ce beau Monument de ſaint Cyprien, que vous m'avez promis de me faire voir; car j'en ſuis bien content, puiſqu'il me montre quel avantage il y a à ſoulager les Captifs; & que ce n'eſt pas par une relaxation de ſa diſcipline, que l'Egliſe nous a accordé un ſi grand nombre d'Indulgences pour ce ſujet; mais qu'elle ſuit plûtôt en cela la rigueur & l'exactitude de ces premiers tems, regardant cet exercice de charité comme une des plus ſa-

lu-

lutaires penitences que l'on peut faire. Mon Pere, reprit-il, ce Monument dont je vous ai parlé, eſt une excelente Lettre de ce ſaint Docteur, où l'on voit le zele que lui & les ſaints Prelats de ce tems-là avoient pour le ſoulagement & la redemption des Captifs. Il étoit ſi grand & ſi digne, qu'il faloit la plume d'un ſaint Cyprien pour en faire un digne portrait. Si vous voulez, mon Pere, la voici dans mon Portefeüille, elle merite bien que vous la liſiez avec attention.

Epiſt. ſeag. Je la lûs toute entiere avec beaucoup de ſatisfaction; & la lui rendant, je lui dis que je la trouvois belle & touchante; & marquai ſeulement ſur ma tablete, quel rang cette Epître tenoit entre celles de ſaint Cyprien, afin de ne pas perdre la memoire des grandes inſtructions, & du bel exemple qu'il nous y donne touchant nôtre miniſtere, & d'en profiter plus d'une fois, lors que je ſerois retourné. Vous avez raiſon, mon Pere, me dit cet homme charitable, de demander à la relire pluſieurs fois. Pour moi je la lis ſouvent, & elle m'eſt toûjours nouvelle; & je ſuis ſeur que ſi elle étoit plus commune, la charité à l'égard des Captifs, s'augmenteroit beaucoup dans le Chriſtianiſme. A

ſa

ſa ſeule lecture, j'en ai toûjours conçu de grandes idées ; ſoit que j'aye fait reflexion ſur le caractere des perſonnes, qui ſe font une affaire ſi importante de cette noble fonction ; ſoit que j'aye penſé au zele extraordinaire avec lequel elles s'y employent ; ſoit que j'aye medité ſur les raiſons & les motifs qui les engageoient à y travailler avec une telle ardeur ; car il me ſemble que c'eſt tout ce qui peut rendre une œuvre recommandable.

Pour le caractere des perſonnes (*a*) ce ſont de ſaints Evêques, encore tous remplis du premier eſprit du Chriſtianiſme, & qui ſe font une ſi grande affaire de ſoulager les Chrêtiens aſſervis par des Barbares, que non contens de s'unir tous d'un même zele, ils veulent encore avoir à leur tête un Primat auſſi ſaint, & auſſi zelé que ſaint Cyprien, qui bien loin de trouver mauvais qu'on l'importune, ſe ſent extrémement redevable, de ce qu'ils veulent bien le rendre (*b*) participant d'une ſi juſte ſollicitude, & d'une œuvre ſi bonne & ſi neceſſaire.

(*a*) Cyprianus Januario, Maximo, Proculo, Victori, Modiano, &c.

(*b*) Maximas vobis gratias agimus quod nos veſtræ ſollicitudinis & tam bonæ & neceſſariæ operationis participes eſſe voluiſtis.

Il leur enjoint (*c*) encore tres-étroi-

(*c*) Si tale aliquid acciderit nolite cunctari nunciare hæc nobis litteris.

tement, que ſi une ſemblable occaſion d'exercer la charité ſe preſentoit, ils euſſent à l'en avertir inceſſamment. Et ce qui eſt digne de remarque, eſt que quelque occupation que cet illuſtre Prelat & ces ſaints Evêques, euſſent alors à gouverner & raſſurer leurs troupeaux, parmi l'invaſion des Barbares & la perſecution des Tyrans, il ne veut commettre l'execution & le ſoin de ces collectes pour les Captifs à perſonne qu'à lui même & à ſes Clercs, & recommande à tous ces ſaints Evêques d'en faire eux-mêmes (*a*) la diſtribution. Et ce zele, mon Pere, n'eſt point particulier à ſaint Cyprien : Je vous ai fait remarquer ci-deſſus, qu'il ne ſuit en cela que l'exemple de ſaint Paul. Et les plus ſaints Papes ont ſouvent jugé qu'il étoit digne du ſouverain Paſteur de l'Egliſe, non-ſeulement de ſe rendre recommandables par de grandes charitez envers les Captifs ; mais encore de ſe charger eux-mêmes du ſoin d'amaſſer les deniers pour cette aumône, & de les diſtribuer. Saint Gregoire le Grand, entr'autres, s'eſt ſignalé dans cette occaſion ; & j'ai toûjours lû avec plaiſir les actions de graces qu'il rendit aux Patriarches & Evêques qui l'avoient chargé

(*a*) Miſimus autem..... que collecta ſunt quæ vos illic pro veſtra diligentia diſpenſabitis.

gé de ces aumônes, & l'exactitude avec laquelle il ſe croit obligé d'en faire la diſpenſation. Liſez, mon Pere, ſes Epîtres lors que vous ſerez de retour, elles ſont dignes d'un Pape, qui a paſſé également pour grand dans l'Egliſe Greque & Latine.

Au caractere de ces perſonnes, ſi nous ajoûtons le zele avec lequel elles s'employent à racheter les Chrêtiens d'entre les mains des Barbares, nous trouverons qu'il y a autant de difference entre leur charité & la nôtre, qu'entre la ferveur de ces premiers fidelles, & nôtre lâcheté.

Quel plus beau témoignage ſaint Cyprien pouvoit-il rendre du zele de toute ſon Egliſe animée de ſon exemple & de ſes inſtructions, que d'écrire comme il fait ici, qu'à la premiere nouvelle de la captivité de leurs freres, quoiqu'ils fuſſent d'une autre Province, ils ſe ſont portez à les ſecourir avec une promptitude, une ferveur & une profuſion, dont il a tout ſujet d'être content, (*a*) & que cette diſpoſition ſi Chrêtienne s'eſt trouvée dans tous ? Ajoûtant que la fermeté de leur foi, qui les rendoit en tout tems

(*a*) Promptè omnes & libenter & largiter ſubſidia ſummaria Fratribus contulerunt ſemper quidem ſecundùm fidei ſuæ firmitatem ad opus Dei proni. Nunc tamen magis ad opera ſalutaria, contemplatione tanti doloris accenſi.

diſpoſez à entrer dans tout ce qui regardoit la gloire de Dieu, s'étoit extraordinairement animée à une œuvre ſi ſalutaire, à la nouvelle & à la conſideration d'un ſi grand malheur.

Qu'ils ſe ſont crûs tres-obligez à ceux qui ont bien voulu les faire entrer avec eux dans leur commune charité, & leur (*a*) offrir en cette occaſion de vaſtes champs à leur eſperance, où ils pûſſent ſemer avec profit des aumônes, dont ils auroient tout lieu d'attendre l'abondance des fruits, qui naiſſent toûjours de cette œuvre celeſte & ſalutaire. En effet, ils montrerent bien la grandeur de leur eſperance & de leur foi dans cette œuvre de charité, par la liberalité dont ils uſerent, qui fut juſqu'à la profuſion. Quelque explication que l'on donne au Paſſage de ce ſaint Pere, où il marque la ſomme qu'il envoyoit, (*b*) tous ceux qui ont écrit ſur ce Paſſage, ont trouvé cette ſomme extraordinaire pour ce tems-là. Mais ce qui marque la charité de ce grand Saint & de toute ſon Egliſe, eſt qu'il traite cette profuſion de chacun de ſes Clercs & de ſon Peuple, du nom de petite ſomme ; (*c*) & que bien loin d'avoir épuiſé leur zele en épuiſant leur bourſe, il prie inſtamment qu'on ne laiſſe

(*a*) Ut offerretis nobis agros uberes, in quibus ſpei noſtræ ſemina mitteremus expectaturi Meſſem de ampliſſimis fructibus qui de hac cœleſti & ſalutari operatione proveniunt.

(*b*) Miſimus ſeſtertia centum millium nummùm.

(*c*) Eorum quoque ſummulas. &c.

laiſſe paſſer aucune ſemblable occaſion ſans les avertir ; (*a*) promettant qu'ils s'y porteront toûjours avec la même cordialité & la même largeſſe ; ajoûtant que toute ſon Egliſe eſt univerſellement dans cette diſpoſition.

(*a*) Nolite cunctari nunciare. pro certo habentes Eccleſiam noſtram & fraternitatem iſtic univerſam, ne hæc ultra fiant precibus orare, ſi facta fuerint libenter & largitur ſubſidia præſtare.

Ces reflexions, Monſieur, lui dis-je, que je n'avois pas eu le tems de faire, me paroiſſent bien judicieuſes, & doivent bien me confondre, ſi je me rebute dans mon miniſtere, voyant le zele de ces premiers Chrêtiens, ſous la conduite de ces grands Prelats. Qu'il ſeroit à ſouhaiter, à preſent que ce malheur eſt ſi multiplié dans toute la Barbarie, qu'on eût quelque exemple d'un auſſi grand poids, & un zele ſoûtenu d'une auſſi grande éloquence, comme celui de ſaint Cyprien, afin que le grand nombre des fidelles fût plus animé à y remedier.

Il me répondit : L'exemple & l'éloquence d'un ſi grand homme y contribuerent beaucoup ; mais le Chriſtianiſme encore dans ſa ferveur & dans ſa pureté, faiſoit le principal effet dans les cœurs. Si vous voulez bien, mon Pere, prendre la Lettre entre les mains, vous verrez que c'étoit la ſeule ſolidité de cette devotion, & le pur eſprit Chrê-

tien, plûtôt que l'éloquence, qui fut le ſecret reſſort dont ils furent animez, Remarquez, s'il vous plaît, dans les vûes du Paſteur, celles du Troupeau. Voici de quels motifs ſaint Cyprien & ſon Peuple ſe trouverent preſſez de travailler à la redemption de leurs freres pris par les Barbares en Numidie, à la premiere nouvelle que les Evêques de cette Province lui en donnerent.

1. Si patitur unum membrum compatiuntur & cætera membra... quare nunc captivitas fratrum noſtra captivitas compenſanda eſt...

1. L'unité du corps de l'Egliſe, & l'union que tous les membres doivent avoir les uns avec les autres, qui doit rendre leurs maux communs, & faire enſorte qu'un chacun ſe trouve aſſervi dans la captivité de ſon frere, & compâtiſſe à ſon malheur, comme s'il lui étoit arrivé à lui-même.

2. Etiamſi charitas nos minus adigeret ad opem fratribus ferendam: conſiderandum tamen hoc loco fuit, Dei Templa eſſe quæ capta ſunt: nec pati nos longa ceſſatione, & neglecto dolore debere ut diu Dei Templa captiva ſint.

2. La Religion ou l'eſprit de pieté, regardant dans les Chrêtiens captifs autant de Temples de Dieu, & de Sanctuaires du Saint Eſprit, prêts à être profanez par l'impieté des Barbares: un Chrêtien ayant lieu de ſe reprocher lui-même une grande impieté, s'il laiſſoit par ſa negligence, des Temples ſi ſaints en la puiſſance des Infidelles.

3. La

3. La conſideration de JESUS-CHRIST, que l'on doit regarder en la perſonne des Captifs, & qui par toutes ſortes de motifs, de devoirs, de reſpect, de reconnoiſſance & d'amour, doit être racheté par ceux qu'il a rachetez avec tant de miſericorde : Toutes ſortes de Loix engageant ceux qu'il a tirez de la ſervitude du Demon, & remis en la liberté de ſes Enfans, à le racheter à ſon tour des mains des Barbares ; & qu'on n'épargne pas quelque ſomme d'argent, pour celui qui n'a pas épargné tout ſon Sang, quand il l'a falu donner pour le prix de leur rançon.

3. In captivis fratribus noſtris contemplandus eſt Chriſtus, & redimendus de periculo captivitatis, qui nos redemit de periculo mortis : ut qui nos de diaboli faucibus eruit, ipſe qui manet & habitat in nobis, de Barbarorum manibus eruatur : & redimatur nummariâ quantitate, qui nos Cruce redemit & Sanguine.

4. La vûë de ſoi-même, & de l'étroite liaiſon qu'avoient les Captifs avec eux ; chacun, dit ce grand Prelat, regardant dans ces malheureux Eſclaves, ce qu'il avoit de plus cher ſous les fers, l'humanité & l'amour du prochain operant ce miracle dans toute cette Egliſe, qu'il n'y avoit pas un Vieillard qui ne regardât ſes Enfans dans tous les Enfans eſclaves. Pas un mari, qui ne regardât ſa femme dans la captivité des autres. Pas un Enfant, qui ne vit ſon pere dans ceux dont il aprenoit la priſe ; & ne ſe crût obligé de ſecourir

4. Quis non humanitatis memor, & mutuæ dilectionis admonitus, ſi Pater eſt, illic eſſe nunc filios ſuos computet ; Si maritus eſt, uxorem ſuam illic captivam teneri cum dolore patiter ac pudore vinculis maritalis exiſtimet ;

courir de tout ſon pouvoir, ceux auſquels il étoit uni par des liens ſi ſacrez.

5. Quantus vero communis omnibus nobis mœror eſt, & cruciatus de periculo virginum, quæ illic tenentur pro quibus non tantum libertatis, ſed pudoris jactura plangenda eſt! Nec tam vincula Barbarorum,

5. L'honnêteté commune à ceux qui n'ont pas entierement dépoüillé tout ſentiment d'humanité, de pudeur & de Religion, ne pouvant ſans rougir & ſans trembler, aprendre l'extrême peril de tant de Vierges, qui n'ont pas été exemtes du même ſort, & dont la moindre des pertes eſt celle de la liberté; qui ſont, comme dit ce Saint, bien plus à plaindre pour la violence où les expoſe la brutalité des Barbares, que pour la rigueur des chaines; & qui ſolicitent d'une maniere bien preſſante la charité des fidelles, afin que les membres dediez à JESUS-CHRIST, & dévoüez à une éternelle continence par l'amour de la chaſteté, ne ſervent pas de proye à la lubricité des Infidelles.

quam Leonum & Lupanarium ſtupra deflenda ſunt: ne membra Chriſto dicata, & in æternum continentiæ honore pudicâ virtute devota inſultantium libidine, & contagione fœdentur.

6. Et offerretis nobis agros uberes, &c.

6. La vûë de leur juſte interêt, qui leur faiſoit regarder cette occaſion comme la plus favorable du monde à ſemer pour l'éternité, & comme un champ où ſemant peu, ils ſe promettoient une ample moiſſon.

7. nam cum Dominus in

7. L'eſperance Chrêtienne leur donnant lieu d'attendre que celui, qui au jour

du

du Jugement, dira à ſes Elûs : J'ai été infirme, & vous m'avez viſité ; ne manquera pas d'ajoûter par une approbation bien plus glorieuſe, & preſentant une couronne bien plus belle à ceux qui ont travaillé à ſa redemtion : J'ai été Captif, & vous m'avez délivré ; & qui accordant une ſi groſſe récompenſe à ceux qui lui auront donné lieu de dire : J'ai été dans la priſon, & vous êtes venus me conſoler, en accordera une bien plus abondante à ceux, qui par cette charité, lui feront dire : J'ai été dans les priſons d'une terrible captivité, enfermé & chargé de chaines, ſous la cruauté des Barbares, & vous m'avez tiré du cachot & de la dureté de cette ſervitude.

Evangelio ſuo dicat, infirmus fui, & viſitaſtis me: quanto nunc quoque cum majore cperis noſtri mercede dicturus, captivus fui & redemiſtis me ; Et cum denuò dicat in carcere fui & veniſtis ad me quanto plus eſt cum cœperit dicere : in carcere captivitatis fui, & clauſus & vinctus apud Barbaros jacui, & de carcere illo ſervitutis, liberaſtis me, cum judicii dies venerit, præmium de Domino recepturi.

Aprés ces explications, j'avois peine à rendre la Lettre, dont la force & l'éloquence me paroiſſoient encore toutes autres à cette analyſe, & toutes remplies de l'Eſprit Chrêtien. Je repaſſois encore la vûë ſur les divers endroits qui m'avoient pû toucher, lors que cet obligeant Eccleſiaſtique me dit : Mon Valet vous a montré l'une des deux Pieces que j'ai aportées d'Italie, il faut que je vous montre l'autre ; je ſuis ſeur que de l'eſprit dont vous êtes, vous n'y trouverez pas moins de goût ; elle eſt du même genie, auſſi bien que de la même

même main. Il déroula ſon Tableau, & voici ce qui y étoit repreſenté.

Sous un Dôme élevé, ſoûtenu de riches colomnes à quatre rangs, que le Peintre avoit travaillé avec tant d'art, qu'elles ſembloient fuir par ordre, & faire paroitre un enfoncement également agreable & profond, paroiſſoit un Autel où l'on n'avoit rien épargné, ni pour les beautez de l'Art, ni pour la richeſſe des métaux & des pierreries dont il étoit compoſé. Sur les marches de cet Autel, on avoit peint la figure de ſaint Ambroiſe, avec cette douceur majeſtueuſe qui a toûjours fait ſon caractere. Il étoit tourné vers une troupe d'Heretiques, qui portoient la rage & la fureur peinte ſur le viſage. De la main droite, il leur montroit le Ciel, & étendoit la gauche vers une troupe de Captifs, qui par leurs chaines rompuës, & leurs manieres pleines de reconnoiſſance, marquoient avoir été rachetez par ſes ſoins. Pluſieurs Vaſes, Chandeliers, & autres ornemens de l'Autel d'un riche métail, étoient renverſés, ou ſur l'Autel ou par terre à demi briſés. L'Auteur, pour expliquer cette énigme, avoit diſtribué dans tout ſon Tableau, les admirables Sentences qu'il avoit tirées du chap. 28. des Offices de ce ſaint Docteur, que le Peintre

avoit

avoit adroitement confonduës avec les fonds, ou la teinte des ornemens ſur leſquels il les avoit écrites. Vers les Heretiques on liſoit : *Quid Arianis diſplicere poterat, ut nos confringeremus Vaſa ſacra, ut Captivos redimeremus ?* Au deſſus de l'Autel, où le Saint Sacrement étoit ſuſpendu, étoient ces paroles : *Ornatus Sacramentorum Redemptio captivorum.* Sur un Ciboire prêt à tomber de l'Autel, on voyoit ces mots : *Tunc vas Domini agnoſco, cum videro in utroque Redemptionem.* Un Calice renverſé par terre portoit cette inſcription : *Calix ab hoſte redimat, quos Sanguis à peccato redemit.* Et ſur un tas confus de Calices, Patenes & autres Vaiſſeaux ſacrez, on avoit écrit : *Agnoſco infuſum auro Sanguinem Chriſti divinæ operationis impreſſiſſe virtutem Redemptionis munere.* Enfin, on liſoit ſur pluſieurs débris de Chandeliers, & autres riches orfévreries, dont l'Autel étoit dépoüillé : *Ecce aurum quo redimitur pudicitia, ſervatur caſtitas.* Sur les Eſclaves rangez autour de l'Autel, on avoit mis ces mots : *Hic numerus Captivorum. Hic Ordo præſtantior eſt, quam ſpecies poculorum.* Le Ciel, où ce ſaint Prelat avertiſſoit les Ariens de regarder, étoit un Ciel orageux, où parmi d'épais nuages qui ſe fendoient

en pluſieurs endroits, paroiſſoient pluſieurs éclairs échapez, entre leſquels on liſoit ces paroles : *Nonne dicturus eſt Dominus; cur tot captivi in commercium ducti ſunt, nec Redempti?* Et tout au bas du Tableau, ſur la terrace qui portoit les Heretiques, on avoit ajoûté ces deux ou trois lignes: *Quis eſt tam durus, immitis, ferreus, cui diſpliceat quod homo redimitur à morte, femina ab impuritatibus barbarorum, quæ graviores morte ſunt, Adoleſcentulæ, vel infantes ab idolorum contagiis quibus mortis metu inquinabantur.* Cette Piece étoit des mieux entenduës, le Peintre y avoit épuiſé l'Art de la Perſpective, faiſant paroître une voute enfoncée, ſoûtenuë d'une double colonade, qui fuyoit avec beaucoup de regularité : les Figures étoient dans des attitudes, à exprimer chacune leurs paſſions differentes. Mais ſur toutes, paroiſſoit celle de Sainte Ambroiſe, qui frapoit d'abord la vûë, & dont la gravité faiſoit, que le zele ne diminuoit rien de ſa douceur, & que ſa douceur ne rabatoit rien de ſon zele. Je le regardois avec attention & de fort prés, afin d'avoir le plaiſir de lire ces Sentences, dont il ne paroiſſoit preſque rien, pour peu qu'on éloignât le Tableau. L'Auteur me don-

na le loiſir de lire tout, & me dit enſuite: Que dites-vous, mon Pere, de ce grand exemple que ſaint Ambroiſe donne ici, ſoûtenu de Sentences ſi graves & ſi dignes de ſon éloquence? Peut-on jamais exprimer d'un ſtile plus fort & plus convainquant, l'excellence & la neceſſité de la redemption des Captifs? dire *qu'elle fait tout l'ornement des Sacremens*, dont la vertu en effet eſt d'unir tous les Chrétiens d'une charité ſi parfaite, qu'ils s'intereſſent tous dans les beſoins les uns des autres, comme les membres d'un même corps: *Que la principale conſecration, que le Sang de* JESUS-CHRIST *donne aux Vaſes ſacrez, eſt de leur communiquer ſa vertu de racheter: qu'on ne les reconnoit jamais mieux pour des Vaſes propes à recevoir ce Sang adorable, que, lorſqu'on voit la Redemption commune au Sang & aux Vaſes*: Peut-on relever davantage cette œuvre de miſericorde? Mais ajoûter, que dans la redemtion des Captifs, *il s'agit de racheter la pudicité, & de combattre pour ſoûtenir la chaſteté ataquée: qu'il faut être dur, impitoyable, & d'un cœur de fer & de bronze, pour trouver mauvais qu'on dépoüille juſques à l'Egliſe même, de tout ce qui lui eſt neceſſaire pour les Myſteres ſaints*; afin dans une ſeule œuvre de miſericorde,

de retirer les hommes de la mort, les femmes de la brutalité des Barbares, les jeunes vierges & les enfans de l'opreſſion & de l'impieté d'un culte étranger, dont ils ſeroient ſoüillez par la crainte de la mort : Et finir, en diſant, que c'eſt principalement ſur l'omiſſion de cette bonne œuvre, que JESUS-CHRIST nous doit juger. Peut-on rien dire de plus preſſant, ou en expoſer plus vivement l'importance & la neceſſité?

Je répondis, que ce Chapitre de ſaint Ambroiſe, meritoit bien que j'en fiſſe une remarque particuliere ; & que tant de belles Sentences ſi chrétiennes faiſoient un fond de Morale, par où il ſeroit bien facile de relever une œuvre ſi ſainte, & d'animer tous ceux à qui on les debiteroit, à y contribuer de toute l'étenduë de leur zele & de leurs moyens : que cet exemple ſingulier dans un ſi grand Saint, étoit admirablement ſoûtenu par de ſi beaux oracles, & que d'ailleurs il ſert à prouver que le beſoin des Captifs, eſt une de ces neceſſitez pour leſquelles on doit tout prodiguer. Surquoi il me dit : Vous ſçavez, mon Pere, quelle eſt l'aprobation generale que l'Egliſe a donnée à ce fait extraordinaire : qu'il n'y eut que les ſeuls Ariens qui murmurerent de voir rompre & alie-

aliener les Vaiſſeaux ſacrez pour racheter des Captifs. Encore, comme dit ce grand Docteur, c'étoit plus la perſonne qu'ils vouloient reprendre que l'action. Mais il ne faut pas dire que ce fait ait été ſingulier à ſaint Ambroiſe.

Nous liſons la même choſe d'Acace Evêque d'Amide, avec cette circonſtance particuliere; que de l'argent qu'il avoit reçu du prix des Vaiſſeaux ſacrez, il ne racheta pas ſeulement des Eſclaves Chrêtiens, mais encore des Eſclaves infidelles, juſques au nombre de ſept mille, qu'il renvoya en Perſe: Que cette charité, comme dit Baronius, eut un plus heureux ſuccés que les armes de Theodoſe, qui ne les combatoit, qu'afin de faire ceſſer leur perſecution contre les Chrêtiens; puis qu'à peine ils vrient leurs Eſclaves en liberberté par cette generoſité chrétienne, qu'ils s'adoucirent, & ouvrirent enfin leurs cœurs à l'Evangile. *Baronn. ad ann. Chriſt. 400.*

Saint Ceſaire Archevêque d'Arles, vendit auſſi les Vaſes ſacrez pour racheter les Eſclaves Chrétiens; & s'atira par cette charité, l'aprobation d'un Pape & de pluſieurs Conciles, & du Ciel même, par un grand nombre de miracles qui ſuivirent cette action de miſericorde. Il n'y eut pas même juſques aux Heritiques, dont il n'a- *Baronn. ad ann. 508.*

n'atirât l'admiration ; puiſqu'Alaric, quoique d'ailleurs prévenu par de fauſſes accuſations contre ce ſaint Evêque, ayant apris le zele qu'il avoit eu de vendre toute l'argenterie de ſon Egliſe pour racheter ſes freres, voulut contribuer à cette charité, & lui envoya de riches preſens, au lieu des mauvais traitemens qu'il en attendoit.

Epiſt. 13. lib. 6. ad Fortunatum Fanenſem Epiſc.

S. Gregoire le Grand dans une de ſes Lettres, mande d'abord à un Evêque qui le conſultoit ſur ce ſujet, que ce ſeroit un grand crime de dépouïller l'Egliſe de ſes Vaiſſeaux ſacrez ſans un motif de la derniere importance ; mais que pour celui ſur lequel il étoit conſulté, il ne faloit point heſiter, & que les Loix & les Canons de l'Egliſe, l'engageoient à permettre l'alienation des Vaſes ſacrez pour la redemption des Captifs, ou même pour aquiter les dettes que les Evêques avoient contractez à cette occaſion : *Sicut reprehenſibile & ultione dignum eſt ſacrata quæpiam vaſa, præterquam in his, quæ Lex & ſacri Canones præcipiunt, venundare ; ita nullâ eſt objurgatione, vel vindictâ plectendum, ſi pietatis cauſa pro Captivorum fuerint redemptione diſtracta ..... In hac re, quia & Legum & Canonum Decreta conſentiunt, noſtrum conſenſum præbere cu-*

ſa-

ravimus in diſtrahendis ſacris vaſis vobis licentiam indulgemus. Il écrit encore la même choſe à un Evêque de Meſſine. *Epiſt. 35. lib. 6. Bono Epiſc. Meſſanenſi.*

Là-deſſus il me cita les Epîtres, dont il avoit tiré les Paſſages; & ſe tournant vers moi, il me dit: Je ne puis m'empêcher de vous dire ici ma penſée. Vous voyez que dans l'eſprit de l'Egiſe, ce qu'on doit aux Captifs l'emporte par deſſus le zele qu'on doit avoir pour l'ornement des Autels. Et delà, lorſque vous prêcherez cette charité aux Peuples, vous pouvez bien conclure juſtement combien elle les doit engager à ſe retrancher de mille meubles ſuperflus, voyant que l'Egiſe ſe prive du neceſſaire. Mais permettez-moi de vous dire que vous en devez auſſi conclure pour vous, quelle doit être l'extrême exactitude que vous devez apporter dans la diſpenſation de ces deniers, que l'Egliſe regarde comme plus ſacrez que ſes propres fonds, & que les Vaſes même qu'elle employe aux plus ſaints Myſteres. Ce que je dis pour augmenter vôtre zele, à l'exemple de ce grand Pape, dont nous parlons ici, qui dans pluſieurs de ſes Lettres remerciant quelques perſonnes de qualité des aumônes qu'elles lui avoient envoyées pour les Captifs, leur mande en même tems qu'il a lieu de les loüer de *Epiſt. 23. lib. 6.*

leur

leur liberalité ; mais que c'eſt une occaſion de trembler pour lui, de l'avoir choiſi pour être le diſpenſateur de ces deniers; & qu'il craint que s'il y aportoit de la negligence, il ne ſe fît un crime de ce qui faiſoit leur merite; & que l'aumône qui expioit leurs pechez, n'acrût le nombre des ſiens.

Epiſt. 23. lib. 7.

Je le remerciai de ſon avis charitable; & lui dis, que de tout tems j'avois regardé ces aumônes comme des dépôts ſacrez, dont la diſpenſation exigeoit beaucoup de prudence & de fidelité, mais que je ne les avois jamais conſiderez de ce point de vûë où il me plaçoit; d'où il m'y faiſoit voir une conſecration toute ſinguliere.

Vous avez ces ſentimens, mon Pere, ajouta-t-il, voyant que l'Egliſe cede aiſément ſes Coupes ſacrées, pour en faire une ſomme à racheter les Captifs. Mais que penſerez-vous donc, puiſque nous ſommes ſur ſaint Gregoire, lorſque je vous dirai ce que raporte ce grand Pape dans ſes Dialogues, de ſaint Paulin, dont il loüe & admire l'excès de charité, juſqu'à la comparer à celle du Fils de Dieu même? Car il ne s'agit plus là des Vaſes ſacrez; mais d'un des plus grands Evêques, dont la preſence étoit ſi neceſſaire & ſi avantageuſe à ſon Troupeau, qui cependant

3. Dialog. c. 1.

dant ſe trouve vendu pour la redemption des Captifs, par un zele, que non-ſeulement toute l'Egliſe a admiré, mais encore aprouvé. Vous ſavez le fait, mon Pere, il n'eſt pas beſoin ici de vous le repeter. Tout ce qu'il y a de remarquable dans cette action, ſont ces circonſtances marquées par ſaint Gregoire.

1. Que ſaint Paulin, pour toutes les charitez ordinaires, avoit employé les grands biens que ſon illuſtre naiſſance lui avoit fait trouver dans ſa maiſon; ſa miſericorde par un pieux excès l'ayant rendu le plus pauvre de tous pour ſoulager les pauvres. Mais quand il falut travailler à racheter les Chrêtiens que les Barbares avoient faits Captifs en Italie, & tranſportez ſur les Côtes d'Afrique, ce fut alors qu'il mit la main aux treſors de l'Egliſe; & que pour cette neceſſité extraordinaire, il ne ſe contenta plus des richeſſes du ſiecle, mais qu'il vendit & aliena, ſelon la liberté que lui en donnoient les Canons, tous les Biens, Ornemens & Meubles les plus neceſſaires au miniſtere d'un Evêque.

Cuncta quæ ad Epiſcopi uſum habere potuit captivis indigentibus largitus eſt.

2. Que ce fond ſacré lui manquant encore, & ſe trouvant plûtôt épuiſé que ſa charité ne fut ſatisfaite, elle qui croiſſoit à meſure que croiſſoient les beſoins des Cap-

At ille ut erat vir eloquentiſſimus .. dubitanti fœminæ citius perſuaſit ....

ut pro receptione filii ſui, in ſervitium Epiſcopum tradere non dubitaret.

Captifs, il employa toute la force de ſon éloquence naturelle à perſuader une pauvre veuve à le vendre pour racheter ſon fils, dont elle déploroit le malheur, mais qu'elle n'oſoit racheter à un tel prix; cette ſeule propoſition l'ayant tellement effrayée, qu'il ne falut pas moins que toutes les graces de l'éloquence & le bien dire de ce grand Evêque pour l'y faire conſentir.

Illum imitatus qui formam ſervi aſſumpſit ne nos eſſemus ſervi: cujus ſequens veſtigia Panlinus ad tempus voluntariè ſervus factus eſt ſolus ut eſſet poſtmodum liber cum multis..... unum eſt quod mihi impendere beneficium poteſt ut omnes Civitatis meæ captivos relaxes. *Ibid.*

3. Que cette action memorable eſt relevée de grandes loüanges par ce ſaint Pape! Que Dieu la juſtifia par d'inſignes miracles faits en la perſonne du Roi Barbare, dont il ſervoit le Gendre! Qu'un heureux ſuccès couronna cette grande charité; puiſque pour s'être livré il obtint la liberté de tous les Eſclaves Chrêtiens avec la ſienne; qu'il ne fit dans le fond en cette occaſion, comme dit ſaint Gregoire, qu'imiter le Redempteur du genre humain, qui avoit pris la forme d'Eſclave, afin de nous retirer de la ſervitude du peché; & qu'enfin il n'y eut pas juſqu'aux Infidelles mêmes, à qui cette démarche ne cauſât une extrême admiration, & qui jugerent qu'elle étoit digne de toutes ſortes de récompenſes. Mais ce Saint qui avoit renoncé à tout, hormis à la charité, n'en voulut point d'autre que la liberté de ſes freres.

A ce recit, où je voyois que ce pieux Eccleſiaſtique goûtoit ſi bien tout ce qui regarde la charité à l'égard des Captifs, qu'il prenoit un grand plaiſir à me faire remarquer juſqu'aux moindres circonſtances d'un ſi rare exemple; j'avois auſſi de la joye moi-même : & j'aurois ſouhaité que ceux qui étudient la Tradition de l'Egliſe, euſſent auſſi voulu comme lui en remarquer quelques-unes; afin de s'affectionner à une œuvre de miſericorde, qui n'eſt que trop negligée dans le tems où nous ſommes.

Que n'avons-nous, lui dis-je, bien des perſonnes de vôtre eſprit, Monſieur, lorſque nous ſolicitons tous les états & conditions pour le ſoulagement des Captifs; on ne nous payeroit pas ſans doute de cette raiſon, qu'on nous rebat ſans ceſſe : qu'on n'a que trop de pauvres chez ſoi, & dans le païs : qu'il eſt à propos de les ſoulager avant que de penſer à ces inconnus malheureux, pour qui nous nous intereſſons.

Eſt-il donc bien poſſible, reprit ce Monſieur, qu'on ſoit à preſent ſi déchû de l'eſprit des premiers Chrêtiens, & ſi éloigné de la Morale de l'Egliſe & des Peres, que de mettre cette bonne œuvre après toutes les autres; & que de regarder les

mi-

miſeres des Captifs comme les dernieres, auſquelles on ne doit remedier qu'après les neceſſitez communes?

Propoſez-leur, mon Pere, & qu'ils décident ce cas de conſcience, dont j'ai déja touché quelque choſe dès nôtre premier Entretien. Dans la diſtribution des aumônes, la charité qui doit être ordonnée pour être agréable à Dieu, doit preferer les neceſſitez extrêmes aux neceſſitez communes, ſur leſquelles chacun eſt obligé de ſe retrancher, ſelon toutes les Loix Divines & humaines.

Or l'Egliſe & les SS. Peres, depuis le tems des Apôtres, ont regardé la neceſſité des Captifs comme extrême; & ont fait, pour y remedier, ce qu'ils n'ont jamais fait pour aucun autre. Car, avec quelle exactitude l'Egliſe a-t-elle toûjours recommandé aux Evêques la reſidence dans leurs Dioceſes? Quel eſt le reſpect qu'elle a voulu qu'on eût pour les Vaſes ſacrez, ne voulant pas même qu'ils fuſſent touchez par d'autres que par ſes Miniſtres? Quelle défenſe n'a-t-elle point faite pour ne pas aliener & ſes fonds & ſes biens, dont elle ne rend ſes Miniſtres que les diſpenſateurs? Cependant lorſqu'il s'agit du rachat des Captifs, elle ſe relâche ſur tout ces articles; & toutes ces

Loix ſi juſtes & ſi étroitement recommandées, cedent à la grande & premiere obligation de les ſecourir dans cette extremité.

Les mêmes Conciles, qui défendent l'alienation des fonds Eccleſiaſtiques, y mettent cette exception : *Si ce n'eſt lorſqu'il s'agit de la redemption des Captifs.* Les mêmes Peres, qui recommandent tant la propreté des Autels & le reſpect dû aux Vaſes ſacrez, approuvent en même tems qu'on les briſe, qu'on les fonde, & qu'on les change en monnoye, pourvû qu'elle ſoit employée à retirer les Chrêtiens de la ſervitude. On en a fait de même pour la Reſidence; & la haute aprobation qu'à eu ſaint Paulin en cette occaſion, ſera un monument éternel, qui fera connoître que l'Egliſe n'a rien de precieux ou de neceſſaire, dont elle ne ſoit prête de ſe priver, quand il faut retirer les fidelles, & des malheurs & des perils où les engage une ſi dure & ſi dangereuſe captivité.

Vi quis Epiſcopus excepto ſi evenerit ardua neceſſitas pro redemtione captivorum miniſteria ſancta frangere præſumpſerit ab officio ceſſabit Eccleſiæ. *Conc. Rem. an. Ch.* 630. *can.* 22. *Concil. Aurelian. I. can.* 5. *Conſtantinop.* 4. *Regularum* 15. *Capitula Walterii Aurelian. cap.* 5.

Il eſt aiſé, Monſieur, repartis-je, de tirer la conſequence. Mais comme cette verité eſt une de celles contre leſquelles le cœur humain s'intereſſe, il faudroit avoir le même eſprit que ces Saints pour s'en convaincre auſſi fortement qu'ils ont fait.

Nous

Nous ſerions ravis qu'on voulût bien compter au moins cette charité que nous prêchons, au nombre des communes; & que nos pauvres Captifs ne fuſſent pas oubliez, dans ce tems où nous voyons, graces à Dieu, beaucoup de perſonnes de qualité, de dignes Prelats, & de Souverains mêmes, entrer chaque jour dans de nouveaux commerces de charité & de miſericorde. Comme il étoit un peu tard, je voulus le quiter, mais m'arrêtant par la main : Il faut vous renvoyer, mon Pere, avec cette obſervation : Que ces Côtes de Barbarie ont bien changé de Maitres, & ont rendu le ſort de nos pauvres Chrêtiens encore bien plus déplorable qu'il n'étoit dans ces tems-là ; & que depuis que l'Alcoran a prévenu ces Barbares contre le Chriſtianiſme, l'Egliſe pouroit encore produire un ſaint Paulin, & le Ciel par des miracles viſibles reveler ſa Sainteté & ſon caractere aux Puiſſances qui gouvernent ici, ſans avoir lieu d'eſperer un ſemblable ſuccés. Un fait arrivé à Maroc dans le tems que la Providence m'y retenoit pour mes pechez, m'obligé à vous parler ainſi.

Deux Eſclaves Chrêtiens, ſoit pour le ſeul plaiſir du Roi cruel qui regne, ſoit pour avoir témoigné quelque mépris pour

pour Mahomet, furent un jour, à la perſuaſion des Marabouts, jettez dans la Foſſe aux Lyons, que ce Roi entretient; (car c'eſt là ſa Ménagerie aſſez conforme à ſon genie.) Quelques jours aprés, d'autres Chrêtiens captifs paſſant auprés de ce lieu, entendirent des voix d'hommes; ce qui les obligea d'aprocher de plus prés, & de reconnoitre que veritablement ces Eſclaves étoient encore vivans; & que Dieu renouvellant le miracle de Daniel, avoit fermé la gueule aux Lyons, & conſervé leurs vies. Les Chrêtiens parmi leſquels ce bruit ſe répandit auſſi-tôt, chercherent les voyes pour les délivrer; & ne trouverent point de meilleur expedient, que de ſe ſervir d'une Eſpagnole aſſez bien venuë auprés du Roi de Maroc, qui l'en avertit, & le pria qu'il permit que, puiſque Dieu les avoit conſervez, ils fuſſent retirez. Le Roi, ſans marquer aucun étonnement, à cette nouvelle, dit froidement: *Quelle chair que celle des Chrêtiens! il n'y a pas juſqu'aux bêtes qui en ont horreur.* Et commanda ſur le champ qu'on les retirât, & qu'on jettât à leur place dans cette Foſſe, les Marabouts qui les avoient accuſez. Ils furent bien-tôt devorez: Ce qui ayant été raporté au Roi de Maroc: *Voila*, dit-il, *une bonne chair que celle des Muſulmans!*

Ainſi

Ainſi par un juſte Jugement de Dieu, l'innocence des fidelles fut preſervée ; l'envie & la cruauté des infidelles accuſateurs, reçut un digne châtiment. Les Eſclaves Chrêtiens furent conſolez & confirmez dans la foi ; & ce Roi barbare & impitoyable, qui ſe ferma par ſes cruautez la porte de la miſericorde, demeura endurci dans ſon aveuglement & ſon impieté.

Je lui dis, que j'étois bien aiſe d'avoir entendu de ſa bouche un fait qui ne m'étoit pas inconnu ; que pluſieurs Eſclaves de ma Ville, à la liberté deſquels j'avois travaillé, me l'avoient raconté ; & qu'ils avoient eu ſoin même avant que de partir, d'en dreſſer un Procés Verbal, qu'ils avoient porté en France.

V. ENTRETIEN.

J'Arrivai le lendemain un peu plus tard qu'à l'ordinaire, parce que nous diſpoſions toutes choſes pour nôtre départ ; & comme la cordialité, dont il avoit uſé avec moi les jours precedens, faiſoit que je ne gardois plus tant de meſures, j'entrai aſſez librement. Je le trouvai à genoux dans un coin de ſa Sale, une lettre à la main ; & ſi occupé, qu'il fut quelque temps ſans m'appercevoir. Je voulois me retirer

rer, lors qu'il tourna la tête au bruit que je fis; & d'un air un peu interdit, il ſe leva promtement, & me demanda excuſe, ſans oſer m'enviſager; parce qu'il craignoit que je ne m'aperçûſſe de quelques larmes qu'il venoit de répandre. Mais quelque effort qu'il fît pour me cacher ſon chagrin, il vit bien que je m'en apercevois; ce qui l'obligea à me dire: Voila, mon Pere, toutes les douceurs que nous pouvons atendre en ce païs ci: priez Dieu qu'il me pardonne.

Je ne comprenois rien ni à ſon chagrin, ni à ſes paroles, lors qu'il ajoûta : Vous vous apercevez de mon trouble, en voici le ſujet. Un pauvre Eſclave Italien m'écrit de Tunis; il m'avoit été recommandé, lui trois ou quatriéme, lors que je partis de Veniſe; J'avois même reçu quelques deniers pour leur rachat, qu'on laiſſoit cependant à ma diſpoſition, pour employer pour les Eſclaves de la Nation; Mais je trouvai le jeune Bey de Tunis dont ils étoient captifs, ſi deraiſonnable, que je crûs qu'il étoit à propos de laiſſer paſſer ſa premiere fierté : Et voila que cet Eſclave me mande, que lui & ſes compagnons ſont deſtinez pour l'armée; qu'ils tremblent déja, dans la vûë des extrêmes fatigues qu'ils vont eſ-

ſuyer, & qu'il faut qu'ils perdent bientôt la vie ou la Religion, me reprochant ſur la fin de la lettre, que j'en répondrois devant Dieu; & que dans une ſemblable occaſion, c'eſt une grande cruauté que d'y regarder de ſi près. Voyez, mon Pere, ſi je n'ai pas bien lieu de m'abandonner au chagrin où vous me voyez.

Je lui dis qu'il faloit avoir peu de zele & de Religion, pour apprendre avec indolence une telle extrémité dans ſes freres; que je ne pouvois blâmer ſa charité; & que je le trouvois heureux de verſer des larmes ſi precieuſes devant Dieu, que le ſeul amour du prochain faiſoit couler; & que je ne doutois pas que ceux pour qui il les verſoit, n'en reçuſſent les fruits, comme ſaint Pierre fut ſoulagé par les larmes des premiers Chrêtiens.

Non, Mon Pere, me dit-il, vous ne m'entendez pas. Je plains leur malheur; mais je tremble ſur le mien, depuis que j'ai étudié l'indiſpenſable obligation que nous avons tous de ne rien épargner dans cette occaſion, & l'épouventable châtiment que Dieu a tiré quelquefois de ceux qui manquoient à ce grand devoir. La-deſſus, il ſe retira encore un moment à l'écart, où je lui donnai le tems de ſe remettre un peu. Aprés quoi je lui dis, qu'il me feroit plaiſir

ſir de me dire quels étoient donc les châtimens dont il me parloit.

Quoi! mon Pere ne ſçavez-vous pas la ſanglante mort de l'Empereur Maurice & de toute ſa famille? Je lui dis, qu'il me ſouvenoit d'avoir lû dans l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, que Phocas Centurion de l'Armée Imperiale, ayant été proclamé Empereur par les Troupes revoltées & mécontentes des Quartiers d'hyver qu'on leur avoit aſſignez au delà du Danube, l'avoit pris, & l'avoit fait mourir, aprés avoir fait égorger tous ſes enfans en ſa preſence.

Vous avez vû, mon Pere, à ce que je vois, le parricide, & la barbare cruauté de Phocas. Mais vous n'avez point vû par quels ſecrets reſſorts le Theatre du monde a été enſanglanté d'un ſpectacle ſi tragique. Cedrene, Nicephore, & autres Auteurs Eccleſiaſtiques, nous diſent, que Maurice, tout Prince Chrétien qu'il étoit, eut la dureté de ne pas racheter pluſieurs de ſes ſujets, qu'un Infidelle nommé Gaïen, retenoit en captivité, quoique ce Barbare ſe contentât d'un prix aſſez mediocre par tête; dequoi ce Tyran indigné, les fit tous mourir. Que ce fut pour ce ſujet, que le Ciel irrité, n'eut plus que des menaces terribles pour Maurice,

Cedr. in Annal. Niceph. l. 18. c. 38. Baron. ad ann. 600. 602.

& toute ſa famille : que de toutes parts on lui venoit raporter que Dieu par des ſignes viſibles le menaçoit de trés-grands malheurs, pendant qu'interieurement il étoit agité des remords de ſa conſcience, & que les malheureuſes victimes de ſon avarice ſe preſentoient jour & nuit à ſes yeux, pour lui reprocher ſon inhumanité ; qu'éfraïé par la vûë d'un crime, dont il voyoit alors toute l'horreur, & par la nouvelle de tant de ſiniſtres augures, il eut recours aux larmes, & à la penitence ; que ne ſe ſentant pas digne d'être exaucé, lui qui n'avoit pas écouté les larmes de tant de malheureux qui imploroient ſon ſecours, il écrivit des Lettres circulaires à tous les Patriarches & Moines d'Orient, les conjurant qu'ils euſſent à demander miſericorde pour lui, & que Dieu ne remît pas en l'autre monde la penitence dûë à un tel peché. Ils ajoûtent enfin que Dieu apaiſé par ſes larmes & celles de tant de Saints, dont il avoit reclamé le ſecours, lui revela que ſa priere avoit été exaucée, & que dans peu il recevroit la punition de ſon peché, afin de l'expier dés cette vie, & de ſervir d'un exemple memorable à la poſterité, où l'on pût aprendre à ne ſe pas montrer inſenſible dans de ſemblables occaſions. Voila, mon

Pere,

Pere, ſelon ces Auteurs, le veritable ſujet de cette Tragedie ſangiante que vous avez lûë, lorſque vous avez vû l'Hiſtoire d'un Empereur infortuné; qui de Maître qu'il étoit du monde, dans un inſtant ſe voit reduit à une telle extrémité: que le Ciel par ſes menaces, la terre par ſes revoltes, la Mer même ſur laquelle il s'embarqua pour fuir, & dont les flots de concert avec les vents mutinez; le rejettent dans le Port: que le Peuple & le Clergé, les Magiſtrats & l'Armée, ſans ſçavoir pourquoi, l'abandonnent impitoyablement entre les mains d'un Tyran, qui de la pouſſiere d'où il étoit né, monte ſur le Trône, en arrache impitoyablement ce malheureux Empereur, maſſacre tous ſes enfans l'un aprés l'autre en ſa preſence, afin qu'il meure de pluſieurs morts, & lui prepare le dernier ſuplice; ce triſte Prince ne donnant paſſage à ſes ſoûpirs, qu'autant qu'il faloit pour faire entendre de tems en tems ces paroles qu'il prononçoit, en élevant les mains & les yeux au Ciel: *Juſtus es Domine & rectum judicium tuum.* *Pſal.* 118.

A ce recit, je lui avoüai, que je ne pouvois improuver la delicateſſe de ſon zele ou de ſa pieté, qui dans un tems où il employoit toutes ſes facultez, tous ſes ſoins, & tous les talens même de ſon eſprit pour les Captifs, ſe reprochoit encore les mal-

malheurs auſquels il n'avoit pû remedier; ce qui m'obligea de lui dire : Où en ſont donc, Monſieur, tant de Chrêtiens, à qui on pouroit faire un reproche bien plus juſte qu'à ce Prince, de laiſſer leurs freres en proye à la cruauté & à l'impiété des Barbares, pouvant les ſoulager & les délivrer du double peril de la mort du corps & l'ame à de bien moindres frais? Combien de Princes, de Seigneurs, & de perſonnes diſtinguées, ſe verront reſponſables devant Dieu d'une dureté qui paſſe celle de cet Empereur infortuné? On lui demandoit à lui ſeul dequoi racheter pluſieurs milliers de Chrêtiens; il eſt vrai que pour chaque tête la ſomme étoit modique; mais étant aſſemblée; elle étoit très-conſiderable : au lieu qu'on ne demanderoit à tant de perſonnes riches, que quelques mediocres aumômes, qui cependant étant unies toutes enſemble, feroient un grand effet, & racheteroient bien des ames de la mort.

Mais, Monſieur, ajoûtai-je, ce ſont-là de ces Hiſtoires dont le Public prend ſeul le plaiſir du ſpectacle, & ne porte guere ſes reflexions ou ſes vûës juſqu'aux deſſeins de la Providence, qui en veut faire des exemples. On regarde même les Auteurs qui vont juſques-là, comme un peu ſuperſtitieux, &

comme donnant dans des vûës, qui les font ſortir du caractere de ſimples Hiſtoriens, & où l'on ne veut plus les ſuivre.

C'eſt le malheur. Car dans le fond cet Empereur avec ſon remord de conſcience, ne fit que ſuivre les impreſſions que le Chriſtianiſſime doit faire dans tous les cœurs. Faites reflexion à la Lettre de ſaint Cyprien, & à ce que nous avons vû de ſaint Ambroiſe; & vous aurez peine à concevoir cette monſtrueuſe indolence de nos Chrêtiens, qui pretendent n'être point reſponſables des maux de leurs freres, auſquels ils pouroient remedier, & qui font cependant profeſſion de regarder en leurs perſonnes les membres du même corps, dont ils font eux-mêmes une partie, les Vaiſſeaux ſacrez, ou les Temples de Dieu qu'ils adorent, ou JESUS-CHRIST même.

Mais, ſi ç'a toûjours été là l'eſprit Chrêtien, lui dis-je; d'où vient que depuis ces ſiecles heureux nous voyons un ſi grand vuide, & que l'on trouve ſi peu de Memoires pour la redemption des Captifs?

Je ne ſçai, mon Pere, quel eſt le vuide dont vous parlez. Je ſçai bien qu'il ne s'eſt pas toûjours preſenté des occaſions d'exercer cette charité; mais je ſçai auſſi qu'il ne s'en eſt preſque jamais offert juſqu'à pre-

ſent, que l'Egliſe ſe ſouvenant toûjours de l'eſprit qui l'anime, n'ait fait ſes derniers efforts pour y remedier, & que la charité n'a jamais donné tant de mouvemens à toute la Chrêtienté, que dans cette preſſante occaſion. Je ne rapelle point ce qu'elle a fait dans les perſecutions. Je veux taire ici ce qui s'eſt paſſé depuis le ſixiéme ſiecle dans diverſes revolutions cauſées ou par les Barbares, ou par les Heretiques dans les Provinces Chrêtiennes. Je ne veux ſimplement que vous faire faire attention ſur les efforts extraordinaires que l'on a faits, depuis que le grand ennemi de la Chrêtienté a commencé de faire ces malheureux progrès, qui font encore à preſent gemir tant de Chrêtiens, ſous l'opreſſion des Mahometans. Que n'a-t-on point fait dans tout le tems des Croiſades? Y a-t-il eu aucune condition, depuis les Papes & les Têtes couronnées, juſqu'au dernier & du Clergé & du Peuple, qui ne ſoit alors rendu ſenſible au malheur des Chrêtiens oprimez ſous le joug des Sarazins, auſſi bien qu'à la deſolation de tant de lieux Saints, profanés par leur impieté? Que n'a point fait alors le zele de toute l'Egliſe, pour remedier à un ſi grand mal? De quelle preſſante obligation ne parut pas cette charité, pour obliger tant de Souverains

rains Pontifes à ouvrir ſi ſouvent les treſors de l'Egliſe? Tant d'Empereurs, de Rois & de Souverains, à épuiſer leurs Etats de troupes & d'argent? Tant de Seigneurs, à abandonner les douceurs de leurs familles, & à engager ſi librement leurs propres biens & domaines? Tant d'Eccleſiaſtiques du premier Ordre à quiter leurs Troupeaux; & ſous l'autorité de l'Egliſe, à aliener juſqu'aux biens Eccleſiaſtiques? Tant de Peuples enfin, juſqu'aux enfans, à abandonner tout, & à s'expoſer à une mort preſqu'aſſurée dans des Païs éloignez? Tout cela étoit pour remedier uniquement au malheur que nous déplorons, & auquel il ſemble que l'on ſoit devenu inſenſible, parce qu'il n'eſt plus nouveau. C'eſt dans ces ſentimens, que la pieté fit concevoir à tout le corps de l'Egliſe, aux premieres nouvelles de cette miſere, qu'il faudroit reconnoître l'eſprit veritablement Chrêtien.

Urbain II. à qui on l'annonça d'abord, crut qu'il n'y avoit rien à negliger dans une ſi importante ocaſion; & dès la premiere nouvelle que le Patriarche de Jeruſalem lui fit porter par Pierre l'Hermite, des horribles ſacrileges que les Infidelles commettoient dans les lieux les plus Saints, & des miſeres inſuportables dont les pauvres Chrêtiens, & les

Patriarches même, qu'on traitoit comme des Eſclaves, étoient accablez ſous leur tyrannie; il en fut ſi vivement touché, que dans le Concile qu'il fit tenir exprés à Clermont en Auvergne, il proteſta que ce ſeul déplaiſir l'avoit rendu inſenſible aux heureux ſuccés qu'il avoit eu à affoiblir les forces du Schiſme, à deſarmer l'Hereſie, à reformer les abus, & à remettre l'Egliſe en poſſeſſion des droits qu'elle avoit laiſſez perdre. *Le moyen*, dit ce grand Pape, *de goûter la douceur de tous ces biens, pendant que nous avons les plus impitoyables ennemis du nom Chrêtien, qui nous deshonorent, qui nous outragent, qui nous tyranniſent, & nous dechirent dans la plus belle partie de nous mêmes*, (traitant ainſi ceux qui étoient opprimez pour la Religion.)

On dit qu'Urbain III. paſſa plus loin, & que le regret qu'il en conçut, alla juſqu'à lui cauſer la mort. Ceux qui ont lû l'Hiſtoire de Gregoire VIII. ſeront bien éloignez, mon Pere, des ſentimens de ces perſonnes dont vous m'avez parlé, qui mettent l'aumône pour les Captifs, preſqu'au dernier rang. C'eſt une choſe prodigieuſe, que les efforts que fit alors la Cour Romaine ſous un tel Chef; & jamais elle ne fit mieux paroitre, que ces neceſſitez ſont de celles qui ſont extrêmes, & pour leſquelles il n'y a preſque rien

à ménager. Le Pape ordonna l'abſtinence des Mécredis & des Samedis, & y ajoûta celle des Lundis pour lui & toute ſa Cour, l'eſpace de cinq ans. Il y deſtina une grande partie des revenus eccleſiaſtiques, & anima tellement tous les Cardinaux par ſon exemple, que vendant leurs équipages & leurs vaiſſelles, ils ſe reduiſirent aux écuelles de terre & de bois, & à marcher à pied même dans les voyages.

Mais, Monſieur, lui dis-je, n'étoit-ce pas la deſolation des lieux Saints, & le deſir de les tirer des mains de leurs Prophanateurs impies, qui porterent leur zele juſqu'à cet excés?

Il n'y a point de doute, mon Pere; mais ce ne fut pas l'unique motif, comme vous venez d'entendre, par ce que j'ai raporté du diſcours d'Urbain II. & de l'avis qu'il reçut du Patriarche de Jeruſalem. Les Ambaſſadeurs de l'Empereur Alexis dans le Concile de Plaiſance, que ce même Pape avoit convoqué, ne repreſenterent que l'extremité de tous les Chrêtiens d'Orient, & l'effroyable ſervitude dont ils étoient menacez, ſi ceux d'Occident ne ſecouroient leurs freres. L'Auteur de la Vie de ſaint Bernard, dit que le Pape lui envoya un Bref pour prêcher la Croiſade, dont la teneur étoit: *Qu'il eût à exhorter les*

Princes & les Peuples de France & d'Allemagne à ſe croiſer, principalement par un motif de penitence, & pour la remiſſion de leurs pechez, laquelle ils obtiendroient, ou en délivrant leurs freres de la tyrannie des Infidelles, ou en donnant la vie pour eux dans une ſi ſainte entrepriſe. Et dans tous les Traitez qui ſe ſont faits dans tous ces tems avec les Infidelles, la redemption des Captifs faiſoit toûjours un des premiers & des principaux articles. Il ne faut que voir dans Joinville, & les grands ſentimens & les grands mouvemens que Saint Loüis s'eſt donné pour ce ſujet. Auſſi les motifs & les raiſons qui animoient toute l'Egliſe à ces grands efforts, étoient bien plus preſſans, lorſque l'on faiſoit attention ſur la miſere des Captifs, que quand on ne conſideroit ſimplement que la profanation des ſaints lieux. En me diſant cela, il tira de ſon Portefeüille un petit papier, & continuant ſon diſcours : Voici, me dit-il, une Lettre de ſaint Bernard, au ſujet de la Croiſade, qui s'étant trouvée ſous mes mains, m'a donné lieu à cette reflexion, dont je viens de vous faire part. Il me la donna, je la lûs; & la reprenant, il me fit remarquer les endroits qu'il avoit diſtinguez de quelques petites notes, ſur leſquels il me fit apuyer en la reliſant avec moi.

Cujus tenor Epiſtolæ fuit, ut in pœnitentiam & remiſſionem peccatorum, iter arriperent aut liberaturi fratres, aut ſuas pro illis animas poſituri. *Gauf. in Vita S. Bern.*

Voyez,

Voyez, mon Pere, me dit-il, les grands & les preſſans motifs, dont cette plume toute de feu, ſe ſert pour animer les Allemands à la conquête de la Terre Sainte; & jugez ſi jamais on en peut apporter de plus juſtes, pour animer en même tems à la redemption des Captifs?

1. Il commence, en diſant, que *cette affaire* dont il leur parle, eſt *l'affaire de* JESUS-CHRIST, qui (comme vous ſçavez) ſe trouve bien plus oprimé dans ſes membres aſſervis à des Infidelles, qu'offenſé dans la profanation des lieux ſantifiez par ſa préſence.

Sermo mihi ad vos de negotio Chriſti. *Epiſt.* 322.

2. *Il les ſouhaite tous unis dans les entrailles de* JESUS-CHRIST, s'aſſurant, que s'ils ont ce bonheur, ſa Lettre fera un grand effet dans leurs eſprits. Et c'eſt juſtement ce que je ſouhaiterois dans le peu de zele qui m'anime pour les Captifs. Puiſque ſes entrailles ſont des entrailles de miſericorde, bien plus ſenſibles aux miſéres des ſiens, qu'à la perte des ſaints lieux.

Cupio vos omnes in viſceribus Jeſu Chriſti. *Ibid.*

3. Ce devot Pere dit, que *toute la terre a tremblé, au moment que Dieu a commencé à perdre ſa terre.* Mais ne ſeroit-il pas étrange que la terre fût émûë,

Commota eſt & contremuit terra, quia cœpit Deus perdere terram ſuam *Ibid.*

& qu'elle eût tremblé à la nouvelle de la priſe de la Terre Sainte, pendant que le cœur des Chrétiens ſeroit demeuré inſenſible à celle de la ſervitude du Peuple ſaint, à qui on peut donner avec plus juſte raiſon tous les caractéres de *conſecration*, *de ſainteté*, & *de liaiſon avec nous*, que ſaint Bernard donne ici à la Terre Sainte, pour reveiller la pieté de ceux à qui il écrit? *Car ne ſont-ce pas ces Chrétiens, dans leſquels* JESUS-CHRIST *s'eſt rendu viſible, & qu'il a tant de fois honorez par ſes viſites & ſa demeure, illuſtrez par ſes miracles & par ſa grace, conſacrez par ſon propre Sang, réjoüis ſes premiers fruits de ſa Reſurrection, & qui ſont tombez entre les mains ſacrileges des ennemis du nom Chrétien, peut-être autant pour nos péchez que pour leur épreuve?*

Suam in qua viſus eſt, &c.

4. Il ajoûte, que c'eſt par un trait digne de la Providence de Dieu, que ces malheurs ſont arrivez; & que c'eſt une grande miſericorde qu'il exerce ſur nous, de ſe mettre ainſi dans le beſoin; afin de nous donner l'occaſion favorable de lui marquer nôtre amour & nôtre reconnoiſſance: qu'il nous ſolicite de le ſecourir, lui *qui pourroit envoyer des legions d'Anges*,

Conſiderate quanto ad ſal-

ges, ou qui n'auroit qu'à dire une parole, pour remedier à des maux qu'il ne ſouffre, qu'afin de faire trouver le remede aux nôtres : que la diſgrace qu'il permet, eſt un coup de grace pour nous : que c'eſt à nos néceſſitez qu'il veut ſubvenir, quand il nous fait prêcher celles qu'il endure ſous la tyrannie des Barbares : & qu'enfin, ſi nous ſommes de bons Marchands, on nous préſente en cette occaſion une riche Foire, où nous pouvons faire des coups heureux, ſi nous avons autant de prudence que d'attache à nos interêts. vandum vos artificio utitur.

Où vous voyez que ce Saint ne fait que repeter ce que ces grands Docteurs de l'Egliſe qui l'ont précédé, ont dit quand ils ont recommandé la charité pour les

„ Captifs : Que leurs malheurs étoient *S. Cypr. Epiſt. cit.*
„ nôtre épreuve : que leurs diſgraces
„ étoient un coup de grace pour nous,
„ ſi nous voulions profiter de l'avantage
„ qu'il y a dans une ſi excellente charité :
„ que leur dépoüillement & leur diſet-
„ te extréme étoit une grande occaſion
„ de nous enrichir ; & que leurs dures
„ humiliations étoient ordonnées par la
„ Miſericorde de Dieu, pour nôtre
„ gloire, & pour nous accorder ce grand
„ honneur, de rendre d'importans ſervi-

„ ces à JESUS-CHRIST, & de de-
„ venir les redempteurs de nôtre Re-
„ dempteur même.

Ce que vous me dites, Monſieur, me fait venir une penſée que je ne puis m'empêcher de vous communiquer. J'ai ſouvent fait reflexion ſur le peu de ſuccez des Croiſades, & je m'y ſuis trouvé embaraſſé, comme beaucoup d'autres. Il m'a paru incomprehenſible que Dieu ait ſi peu ſoûtenu ſa cauſe dans cette occaſion, & qu'il ait ſi peu beni des entrepriſes, qu'il paroît viſiblement avoir lui-même inſpiré, & où ſa gloire, ce ſemble, devoit être intereſſée; mais je commence à entrevoir, que peut-être on avoit pris le change, & qu'au lieu que l'Egliſe ne propoſoit qu'une entrepriſe toute ſainte, telle qu'étoit celle de délivrer les Chrétiens de l'oppreſſion, & les lieux Saints de la profanation des Infidelles, tant de Princes dans la ſuite n'ayent plus regardé la gloire des armes, & l'atrait des conquêtes nouvelles dans les combats qu'ils ont livrez, que ces motifs de Religion & de charité: que ſi on s'étoit arrêté aux ſimples deſſeins de remettre & ces Chrétiens & ces lieux dans la liberté Chrétienne, & de les délivrer

livrer de l'impieté Mahometane ; peut-être que Dieu, dont on auroit uniquement entrepris la cauſe, y auroit donné plus de benediction. J'allois dire encore quelque choſe de plus, lorſque ce pieux Eccleſiaſtique, qui revenoit ſans ceſſe à l'ardeur qu'il avoit pour les Captifs, me rèpondit.

Ce peu de ſuccez eſt un de ces myſtéres de la Providence, que nous devons reverer par un humble ſilence, ſans vouloir trop les approfondir. Dieu inſpire bien des choſes dont il ne veut pas l'exécution. Quelquefois même on n'entend pas bien ſes deſſeins, ou les hommes ne les entreprennent pas avec des intentions aſſez pures, pour qu'il les beniſſe. Souvent il inſpire des projets aux hommes, pour en faire réüſſir d'autres, auſquels ils ne penſent pas. Je ne veux pas ici me mêler d'entrer dans les deſſeins de Dieu ; mais puiſque je vous ouvre mon cœur tout entier, je ne puis vous diſſimuler ce que j'ai ſouvent penſé à ce ſujet. La redemption des Captifs qui gemiſſoient ſous la tyrannie des Sarazins, leur peril extêrme, la perte de tant d'ames rachetées par le Sang de ſon Fils, pouvoit être ce que Dieu avoit princi-

palement en vûë dans le projet des Croi-
Paſl. 101. ſades. Qui ſçait ſi ce Dieu de miſericorde, que le Prophête nous dit avoir & les yeux & les oreilles attentives ſur la ſervitude des Captifs, qui veille bien plus ſur les ames que ſur les lieux qui lui ſont conſacrez, ne recherchoit pas principalement à exciter le zele & la charité des fidelles à remedier aux maux de ceux qui étoient déja tombez, ou qu'il prévoyoit devoir tomber dans les miſéres d'une ſi dure & ſi dangereuſe captivité? Si cela eſt, le ſuccez n'a pas été ſi malheureux qu'on le prétend. Dans toute l'Hiſtoire des Croiſades, les frequens Traitez que l'on fait, comme je vous ai déja fait remarquer, procure des avantages infinis aux Captifs, ou rompant leurs chaînes, ou reprimant l'inſolence de leurs Tyrans, ou leur procurant le libre exercice de leur Religion, & les mettant preſque toûjours en état de pouvoir faire leur ſalut avec ſureté, ſi ce n'étoit pas toûjours avec repos. Il m'a paru même que ces grands échecs qu'ont eu nos Armées, quand elles ont entrepris la conquête de la Terre Sainte, ne devoient refroidir les Chrétiens par cet endroit, qu'afin de réünir tout leur

zele

zele pour affranchir leurs freres d'un joug, dont ils ne pouvoient affranchir cette Terre. C'eſt ce que ſaint Loüis, Prince accoûtumé dès ſon enfance à s'élever au deſſus des conſidérations humaines, avoit bien compris; puiſque dans tous ſes deſavantages contre ces Infidelles, il ſçavoit ſi bien ménager ſes diſgraces, qu'il remportoit toûjours cet avantage, de conſoler les Chrétiens opprimez, de les confirmer dans la foi, & par ſa priſon même, de leur obtenir ſouvent la liberté.

C'eſt en cette rencontre, où j'admire ſur tout ce grand Monarque, & où je vois que plus qu'aucun autre, il s'éleve au deſſus de la chair & du ſang, & entre dans les deſſeins de Dieu, qui ne font en cela que purifier ſon zele. Car vous m'avoüerez, mon Pere, lorſque vous voyez ſaint Loüis dépoüillé du titre de Conquerant, pour prendre celui de charitable, & ſe rendre malheureux avec les malheureux, afin de les conſoler dans leur malheur, & devenir Eſclave avec les Eſclaves, afin de les délivrer, vous avez lieu d'admirer en lui un zele bien plus pur & bien plus conforme à l'eſprit du Chriſtianiſme, que celui de tant de

Souverains, qui marchant vers les Sarazins, étoient ſoûtenus dans leur entrepriſe, ou par la gloire de combattre, où par l'eſperance de conquerir, ou par l'ambition de voir des Nations entieres ſoûmiſes à la force de leurs armes. Motifs, qui furent peut-être cauſe du deſavantage des Chrétiens. Il eſt bien plus conforme à l'eſprit de JESUS-CHRIST de racheter des hommes, que de conquerir des Provinces, toutes ſaintes qu'elles ſoient; & la voye de la patience, de la charité, des aumônes, & des ſouffrances, que ſuit celui qui travaille à retirer les Eſclaves, eſt bien plus la voye de JESUS-CHRIST, que celle des armes & de l'effuſion du ſang ennemi. Enfin, quand il ſeroit d'une égale perfection de travailler au rachat des Captifs, & à la conquête de la Terre Sainte, l'impoſſibilité où l'on eſt à préſent de réüſſir dans cette derniere entrepriſe, bien loin de refroidir les Chrétiens pour la premiere, devroit plûtôt réünir tout leur zele & leur charité, pour profiter de la facilité qu'on auroit à obtenir un heureux ſuccez.

Il me dit enſuite, que c'étoit le parti que l'Egliſe avoit pris, continuant d'ac-

d'accorder à la ſeule redemption des Captifs, les mêmes graces qu'elle accordoit pour la conquête de la Terre Sainte. Il me fit remarquer encore, que c'étoit par où avoit commencé & fini le zele également ardent & conſtant d'Innocent III. qui dans toute la durée de ſon Pontificat, n'avoit eu rien de plus à cœur que les Croiſades: qu'il avoit commencé par l'Inſtitution de nôtre Ordre, croiſant des Redempteurs pour les Captifs, devant que de donner la Croix à aucun des Conquerans, qu'il envoya en grand nombre dans la Paleſtine: & que ce fut par où il finit, voyant le peu de ſuccez des armes Chrétiennes, d'envoyer & des Brefs & des Religieux dans toutes les Cours de l'Europe, pour exciter les Princes & les Peuples à délivrer au moins leurs freres de la tyrannie de ceux qu'ils ne pouvoient vaincre par la force. Il n'y eut pas juſqu'aux Princes Barbares, & au *Mirammolin* Roi de Maroc, à qui il n'écrivît, pour l'engager à faciliter ce commerce de miſericorde. Il ajoûta mille choſes obligeantes, qui me firent aſſez voir que ſon zele pour les Captifs, l'avoit engagé à entrer dans la connoiſſance de tout

Decret. lib. 2.

ce qui s'eſt fait ſur cette matiere, & que je tais ici ; parce que je ne ferois que vous dire ce que vous ſçavez beaucoup mieux que lui.

Je vous dirai ſeulement, qu'il me fit faire cette reflexion ſur la Providence de Dieu, qui proportionne toûjours les remedes aux maux qu'elle tolere : que quand par quelques revolutions extraordinaires, quelques-uns d'entre les Chrétiens ſont tombez dans le malheur de la captivité, Dieu a ſuſcité de grands hommes pour leur procurer le ſecours dont ils avoient beſoin : que lorſque toute l'Egliſe dans les premiers ſiecles du tems des perſecutions, s'eſt vûë dans un peril univerſel, toute l'Egliſe auſſi a ſenti le même zele s'allumer dans tous les fidéles : que tous faiſoient alors ce que font à preſent les Ordres deſtinez à la redemption : qu'ils viſitoient, conſoloient, aſſiſtoient ou délivroient par leurs prieres ou par leurs aumônes, ceux qui gemiſſoient ſous la perſecution : Et qu'à preſent que des Peuples tout entiers, pouſſez par leur avarice & leur barbarie naturelle, autoriſez par la haine que l'Alcoran leur inſpire contre les Chrétiens, ſe ſont fait un commerce de

les

les faire Eſclaves, & une Religion de les aſſervir, ou à leur brutalité, ou à leur avarice, ou à leur haine, par une perſecution perpetuée : le Ciel a voulu que dans l'Egliſe, des Corps tous entiers parmi tant de ſaints Inſtituts, fiſſent profeſſion de renouveller tout le zele & la charité de la primitive Egliſe, & de perpetuer auſſi de leur côté juſqu'à la fin des ſiecles, ces grands MIRACLES DE MISERICORDE, qui ont fait admirer les Cypriens, les Ambroiſes, les Gregoires, les Ceſaires, les Acaces, & les Paulins, employant leurs biens, leurs tems, leurs talens & leurs Perſonnes même pour ce ſaint devoir ; juſqu'à demeurer Eſclaves quand il eſt neceſſaire, pour en tirer quelques-uns de l'extrême peril de leur ſalut. En me diſant cela, il m'introduiſit dans ſon Cabinet, où j'apperçus un aſſez grand nombre de Memoires & de Deſſeins, que j'avois envie de voir ; mais ſur leſquels le tems ne me permit que de jetter la vûë fort legerement, preſſé que j'étois d'aller aider à mes Confreres à apprêter tout pour nôtre embarquement, qui étoit preſqu'arrêté pour le lendemain. Je ne pûs m'empêcher de lui marquer le regret que j'avois d'une

d'une telle precipitation, & de perdre une occaſion ſi favorable, d'achever de m'inſtruire de ce qui regardoit mon Miniſtere & ſa perſonne: que je ferois mon poſſible pour joüir encore le lendemain de quelques momens de ſa converſation: que je voyois là bien des choſes qui me touchoient encore de plus près; & que je m'appercevois qu'il avoit autant reflé-chi ſur ce qui s'étoit paſſé au ſujet de la redemption des Captifs, depuis l'établiſſement des Ordres deſtinez à cet emploi, que ſur les autres choſes dont il m'avoit entretenu: que c'étoit avec un ſenſible déplaiſir que je me trouvois obligé de rompre ſur un ſi beau champ: & que je le priois, que ſi je n'avois pas l'honneur d'avoir un nouvel entretien avec lui, je ne fuſſe point tout-à-fait privé du fruit de ſes travaux: que j'avois bien envie d'en profiter, & pour moi & pour les autres, s'il vouloit bien me faire l'honneur de m'en écrire quelque choſe quand les occaſions s'en preſenteroient. Il me le promit de bonne grace; & me dit que la matiere dont nous traitions ouvroit un champ ſi vaſte, que nous aurions pû encore avoir pluſieurs converſations ſans changer de ſujet: que cha-

chaque jour il lui venoit quelque nouvelle reflexion: que ces Memoires qui lui reſtoient, étoient un abregé de ce que le Ciel, la Terre, les Elemens mêmes les plus inſenſibles avoient marquez de ſentimens à la miſere des Captifs, & d'empreſſement à les ſoulager: qu'il n'y avoit gueres eu de Princes Chrétiens, qui n'euſſent ſignalé leur zele à ce ſujet: que les Souverains Pontifes avoient plus qu'en toute autre occaſion, témoigné de pieté & d'ardeur dans celle-ci; chacun ajoûtant de nouvelles graces, pour engager les fidelles à y cooperer: que les miracles que le Ciel avoit faits, étoient d'autant plus autentiques, que la plûpart s'étoient faits en la perſonne des Papes & des Rois, ou autoriſez par des Conciles œcumeniques, ou ſuivis de grands avantages des Eſclaves Chrétiens, & de l'admiration des Barbares. Il me dit auſſi, qu'il avoit ébauché une Relation de ce que les Eſclaves endurent à preſent dans le Royaume de Maroc, où le joug de leur ſervitude eſt appeſanti par de certaines circonſtances ſi fâcheuſes & ſi extraordinaires, qu'il ne s'en voit point d'exemple dans les ſiecles paſſez: qu'il y ajoûteroit un petit Memoire de la maniere la

Conc. Nic. 2. Act. 4.

plus

plus facile de les ſoulager & de les délivrer : que l'experience lui avoit donné de grandes lumieres ſur ce ſujet, qu'il ſeroit toûjours bien aiſe de me communiquer, dans le grand deſir qu'il auroit de travailler à leur conſolation.

Ainſi, Monſieur, lui dis-je, je vois que vôtre captivité a été par un trait de la Providence ordonnée pour la liberté de pluſieurs ; & que le zele que vous en avez conçû pour les Captifs, de vous mettre en état de pouvoir dire à beaucoup de ces malheureux, ce que ſaint Paul ſous les fers écrivoit aux Chrétiens de Philippes : *Que vous les conſervez dans vôtre cœur unis avec le ſouvenir de vos chaînes ; & que ce ſouvenir vous engage à travailler pour la défenſe & la confirmation* du plus pur eſprit *de l'Evangile*, qui eſt la charité, en travaillant *à les rendre participans de vôtre joye* : Qu'ainſi ce qui vous eſt arrivé, *lorſque vous vous êtes trouvé chargé de chaînes, ſemble n'être arrivé que pour l'avancement & le progrès de la plus* importante Morale *de l'Evangile* : *en donnant lieu à pluſieurs de l'annoncer avec plus de force & de lumieres.* Pour moi, c'eſt la proteſtation que je vous fais en vous embraſſant, que je ferai mon poſſible

Eo quod habeam vos in corde, & in vinculis meis & in defenſione & confirmatione Evangelii, ſocios gaudii mei omnes vos eſſe. *Ad Philip.* 1.

* Quia quæ circa me ſunt magis ad profectum venerunt Evangelii ..... ut plures è

ſible pour en profiter des premiers. Nous nous quittâmes là-deſſus, & nous fîmes tant de diligence quand je fus de retour, que le lendemain de trés-grand matin nous nous embarquâmes, & que je fus privé de la joye dont je m'étois flaté, de lui pouvoir dire encore une fois adieu. Mais ſi je quittai ſa perſonne, je ne perdis point le ſouvenir des agréables entretiens que nous avions eus ; ce qui me donna lieu de profiter de bien des momens où il m'auroit fort ennuyé, étant ſouvent arrêté ſur la route, & que j'employai à rappeller ce que je viens de coucher par écrit, & dont j'ai crû devoir vous rendre compte, auſſi bien que du reſte de mon voyage. Je voudrois qu'il m'envoyât ſes Memoires touchant les Eſclaves de Maroc, qui me pourroient donner de nouvelles lumieres, afin d'executer & plus promptement & plus prudemment les ordres dont vous m'avez honoré pour les Eſclaves de ce Royaume ; à quoi je vais m'employer avec tout le zele & la ſoûmiſſion que m'inſpire le deſir que j'ai de vous marquer ma prompte obéïſſance, & le profond reſpect avec lequel je ſuis.

fratribus in Domino confidentes vinculis meis abundantius auderent ſine timore verbum Dei loqui.

FIN.